

Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 82 (2018)
Heft: 327-328

Buchbesprechung: Comptes rendus

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

COMPTES RENDUS

Problèmes généraux

Gerda HASSLER, *Temporalität, Aspektualität und Modalität in den romanischen Sprachen*, De Gruyter, 2016, 421 pages.

Parmi le paysage dense des recherches sur les marqueurs temporels, aspectuels et modaux, le grand avantage de la monographie de Gerda Haßler est qu'elle réunit dans un même livre les catégories sémantiques de la temporalité, de l'aspect et de la modalité, ce qui permet de bien voir l'interaction des trois catégories qui trop souvent sont traitées dans des études séparées, du fait de leur complexité. Contrairement à de nombreuses études typologiques, c'est le système verbal des langues romanes qui est mis au centre de l'étude («*Einleitung*» [1-10]). La concentration sur les catégories sémantiques comme fonction linguistique implique l'émancipation du système verbal comme seul moyen d'exprimer les marqueurs aspectuels, temporels et modaux. Le regard s'étend au-delà du système verbal sur les moyens syntaxiques, lexicaux et de formation de mots, mais aussi sur les éléments contextuels [5-6].

Les trois grands chapitres du livre présentent chacun une des catégories et commencent par expliquer leur tradition de recherche et l'évolution des termes scientifiques. Le deuxième chapitre («*Temporalität und Tempus in den romanischen Sprachen*» [11-180]) commence par une vue onomasiologique sur la notion de temps, comme il est typique des recherches sur les temps verbaux. Vient ensuite un tour d'horizon à travers les concepts scientifiques du temps, suivi d'un inventaire exhaustif des relations temporelles pour décrire les systèmes temporels [19]. Les concepts temporels et la conscience du temps du locuteur sont illustrés grâce à des exemples de corpus (CREA, CORPES). Après cette introduction au temps et à la temporalité, ce sont les façons d'exprimer cette temporalité dans les langues romanes qui sont analysées, en commençant par l'expression de la temporalité à travers les adverbes, les particules et les périphrases. La catégorie grammaticale du temps n'apparaît qu'en deuxième lieu – une approche habile qui permet de valoriser les moyens souvent sous-estimés d'exprimer sémantiquement la notion de temps qui existent au-delà de la catégorie *temps*. Autant ici que dans les chapitres suivants, l'auteur a le mérite de choisir des phrases authentiques de corpus de différentes variétés, de différents types de textes et de différentes traditions discursives, au lieu de suivre la tradition souvent trop théorique dans ce domaine qui préfère des phrases construites. À côté des adverbes temporels, les «particules temporelles» sont

analysées aussi. Cette catégorie contient les marqueurs discursifs qui sont polyfonctionnels et qui donc comprennent autant la référence temporelle que discursive [34-35]. Les termes français *puis*, espagnol *entonces* et italien *poi* sont traités extensivement. Le chapitre donne aussi un aperçu historique du mot latin *iam* ainsi que son évolution dans différentes langues romanes [38-43, 48-49] ce qui mène à un profilage sémantico-pragmatique très différencié sur l'utilisation des termes français *déjà*, espagnol *ya* et italien *già*.

Une autre partie importante du chapitre s'intéresse au groupe des périphrases verbales du système verbal des langues romanes; ici aussi, ce sont les explications historiques [54-56] des fonctions qui précèdent celles d'aujourd'hui et qui font un lien intéressant entre diachronie et système contemporain. Ceci est particulièrement intéressant pour les lecteurs et lectrices ayant peu de connaissances de l'histoire de la langue – un cercle croissant, non seulement parmi les étudiants, puisque les contenus de l'histoire linguistique ont de moins en moins d'importance dans les études de langues romanes. En ce qui concerne les interactions entre aspectualité et *Aktionsart* [74-78], elles peuvent être interprétées comme une expression de la temporalité [74-78], c'est-à-dire dans le sens d'un amalgame des références temporelles et aspectuelles dans les formes verbales qui ont leur origine dans le système, effondré depuis, de l'indo-européen commun [76-77]. Il y a une brève étude stimulante sur l'interaction entre des modèles de textes et des principes du discours, qui crée les structures temporelles du texte [78-90], quoique l'ordre chronologique peut aussi bien être créé que détruit comme dans la figure de style *hysteron proteron* [78-79] – un paragraphe très innovateur qui démontre l'interaction importante du temps et de la rhétorique.

Le paragraphe détaillé sur les temps en tant que catégorie grammaticale est introduit par un positionnement théorique de la représentation du temps par des formes temporelles. L'auteur préconise qu'on s'oriente à la situation communicative en tant qu'*origo* pour l'expression verbale des relations temporelles et pour l'intégration des concepts du quotidien et des informations du savoir dans les théories du temps. Les formes temporelles sont traitées dans les différentes parties du chapitre dans une approche combinant les catégories onomasiologiques et sémasiologiques. Ainsi certains paragraphes partent des catégories grammaticales comme les formes de l'imparfait ou celles du passé composé, tandis que d'autres mettent l'accent sur la perspective onomasiologique et partent des réalités temporelles et des relations temporelles extralinguistiques (la simultanéité, l'antériorité, l'expression du futur). Les études individuelles sont des modèles dans leur doxographie, leurs explications claires des différents types d'utilisation et de leurs relations conceptuelles qui sont particulièrement convaincantes quand il s'agit de la polyfonctionnalité du présent [93-95, 98-99, 103-105].

Dans le chapitre sur les formes de l'imparfait et leur sémantique temporelle et aspectuelle (leur valeur modale est traitée dans un autre chapitre), ce sont la présentation des différentes traditions scientifiques et les analogies avec le présent qui sont au premier plan et qui sont expliquées grâce à des interprétations exemplaires très pertinentes. Une autre partie de chapitre traite de façon contrastive la valeur du «parfait simple» par rapport au «passé composé» dans les langues romanes. Il est connu que cette opposition des formes est très différente d'une langue romane à l'autre ou même d'une variété diatopique à l'autre (la notion clé ici étant la vitalité des formes simples du parfait). Comme l'auteur n'a heureusement pas choisi de simplifier la présentation de ce phénomène, ces passages sont très denses à lire, mais néanmoins très éclairants, les différents paramètres de l'utilisation sont bien expliqués à l'aide d'exemples bien choisis. Dans le

paragraphe sur le futur et l'expression de la notion de futur, nous trouvons également autant la perspective onomasiologique que sémasiologique. Cette combinaison est utile, car étant donné l'étendue de la gamme sémantique de la futurité, il est sensé de partir des concepts de futurité ainsi que de ses formes [136-138, 140].

Une particularité de ces études sur les temps et son grand avantage, ce sont les réflexions profondes et exhaustives sur les grammaticographies françaises et espagnoles ainsi que sur leurs dénominations des catégories grammaticales pour l'expression de la temporalité [148-180]. Ces paragraphes documentent que la grammaticographie est non seulement une bonne source pour l'histoire de la linguistique, mais aussi une riche source pour l'histoire de la réflexion sur le langage. Car la réflexion sur les phénomènes temporels ainsi que leur verbalisation est un des points centraux pour comprendre l'interconnexion entre la langue et la pensée ainsi que la force constructive des langues qui créent leur propre dimension et leur marquage temporels. Ce sous-chapitre commence par la tradition gréco-latine de la dénomination des temps puis décrit les époques centrales de la grammaticographie française et espagnole. Pour la partie française, il s'agit de la grammaticographie de la Renaissance, du *siècle classique*, du *siècle des Lumières* ainsi que du XIX^e et XX^e siècle. L'aperçu espagnol commence par la *Gramática castellana* de Nebrija et se termine par la discussion actuelle autour de la dénomination du parfait simple au XX^e siècle.

Le troisième chapitre («Aspektualität und ihre Ausdrucksmittel in romanischen Sprachen» [181-294]) s'intéresse à l'aspectualité en tant que catégorie fonctionnelle et traite les sujets centraux des recherches scientifiques : le marquage aspectuel des formes verbales, des périphrases verbales avec sémantique aspectuelle et la découverte contrastive des valeurs aspectuelles à travers des comparaisons de traduction et de version allemand-langue romane. Ici aussi, l'auteur formule précisément les questions méthodologiques et y donne des réponses ou, le cas échéant, propose des réponses pour le moins plausibles. La question très controversée sur le marquage aspectuel des langues romanes est introduite par un aperçu très équilibré sur la littérature scientifique, ce qui se voit particulièrement bien quand il s'agit de l'appréciation critique de la distinction de Weinrich entre *discuter* («besprechen») et *raconter* («erzählen») qui pourtant ne parle pas d'aspect pour les langues romanes. Le modèle en premier lieu temporel de Coseriu qui remplace la dichotomie de temps et aspect par une distinction triadique entre plan temporel actuel et inactuel ainsi qu'une perspective primaire et secondaire est présenté de façon exemplaire et précise. Le point décisif pour l'auteur est le constat que la signification aspectuelle n'est point limitée aux formes ou périphrases verbales mais qu'elle peut déjà se manifester dans le lexique, la syntaxe et dans les structures d'un texte, une idée que nous trouvons déjà dans ses débuts chez Coseriu. La verbalisation de l'aspectualité peut ainsi être scindée en deux parties, la réalisation verbale et la réalisation discursive (cf. schéma 194).

Ce n'est qu'au milieu du troisième chapitre que le lecteur trouvera un traité sur l'histoire de la théorie de l'aspectualité, sa différenciation sémantique et les possibilités de la réaliser au milieu du chapitre sur l'aspectualité [198-236]. C'est très habile de placer ce traité théorique là, au lieu de commencer par lui, comme c'est la coutume. Car les discussions théoriques si complexes sont bien plus faciles à comprendre après les exemples concrets des différentes langues romanes. Un sous-chapitre détaillé résumant l'état de la recherche actuelle sur les périphrases verbales aspectuelles (thème central: STARE + gérondif) ainsi qu'une brève parenthèse diachronique clôturent cette partie

sémasiologique [246-264]. Les paragraphes suivants sur l'aspectualité partent d'unités de textes et décrivent les dimensions de la sémantique aspectuelle à travers la méthode de la traduction comparative [273-298]. Ce sous-chapitre montre de façon convaincante que la comparaison de traductions est un chemin fructueux pour traiter des phénomènes linguistiques fondamentaux, si l'instrumentaire théorique adéquat est choisi. Les comparaisons de traductions peuvent rester à la surface stylistique, mais aussi avancer jusqu'au noyau des structures linguistiques, si on part systématiquement d'un *tertium comparationis* onomasiologique, comme le fait l'auteur [277].

Comme c'était le cas pour la temporalité et l'aspectualité, la modalité elle aussi a son propre chapitre («Modalität: Zentrum, Peripherie und Evidentialität» [299-380]). Ce chapitre lui aussi commence par les définitions fondamentales des termes qui cartographient la modalité en tant que catégorie. Les mots clés sont «Modus und Modalität», «Modalverben und Modalität» ainsi que «Dimensionen der Modalität» avec toute leur gamme de validités et certitudes. C'est sur cette base théorique qu'est développé le plan sémantique: la modalité en tant que polyphonie et la modalité en tant qu'évidentialité. Dans le domaine de la polyphonie, il est question des fameux *verba dicendi* et des *verba cogitandi* et l'auteur analyse avec profondeur des adverbes modaux qui déclenchent la polyphonie ainsi que certaines utilisations de l'imparfait et du conditionnel qui produisent également des valeurs polyphones. Par évidentialité l'auteur entend une catégorie qui caractérise plus précisément une source du savoir et qui à travers cette caractérisation ajuste en même temps la responsabilité communicative du locuteur. Cette définition a le mérite de mettre le locuteur au centre de la recherche, car souvent le locuteur n'est pas assez pris en compte dans les nombreuses approches typologiques trop orientées vers le savoir [335].

Quand on considère le grand nombre de recherches sur ce sujet, c'est vraiment un accomplissement très remarquable d'avoir réussi à traiter en une œuvre les trois catégories – la temporalité, l'aspectualité et la modalité. En même temps, le livre suit la tradition de séparer ces trois sujets, comme il traite la temporalité, l'aspectualité et la modalité dans trois chapitres différents. Un des avantages de cette approche est qu'ainsi l'histoire des recherches à ce sujet et les définitions des termes peuvent être présentées de façon très claire, ce qui est très important pour des catégories aussi bien étudiées et ce qui est probablement la raison principale de l'auteur d'avoir choisi cette structure. Les transitions entre les trois catégories sémantico-fonctionnelles sont un sujet récurrent du livre et il est extraordinairement bien mis en relief dans les différentes parties et analyses exemplaires, comme par exemple celle sur le couplement de la temporalité et de l'aspectualité dans le système verbal des langues romanes ou encore dans le cas du potentiel modal des formes de l'imparfait. Au fond, il n'y a qu'un pas de là à une structure dans laquelle se montrerait directement l'interconnexion du marquage temporel, aspectuel et modal, car le livre est bien plus intégrant que ne le laisse supposer sa structure additive avec ses trois grands chapitres. En résumé, l'auteur a écrit un ouvrage profond et très réussi sur un sujet linguistique très exigeant, une œuvre érudite et stimulante qui structure de façon intelligente un grand nombre de phénomènes ainsi que leurs interprétations linguistiques (souvent controversées) et qui donne ainsi de nouvelles impulsions scientifiques.

Angela SCHROTT

Shana POPLACK, *Borrowing. Loanwords in the Speech Community and in the Grammar*, New York, Oxford University Press, 2018, 272 pages.

Les travaux de Shana Poplack, ciblés sur les questions de l'emprunt linguistique et de l'alternance codique et qui couvrent presque quatre décennies d'études sociolinguistiques depuis son article fondateur de 1980, sont bien connus¹. Sa nouvelle monographie *Borrowing* représente selon Pieter Muysken dans l'avant-propos «the most coherent, authoritative, and comprehensive study of the process of lexical borrowing so far undertaken» [xiii]. Le livre consiste largement en une synthèse de ses publications antérieures. L'une des nouveautés de cet ouvrage est l'application d'un axe diachronique à son argumentation et des résultats qui semblent confirmer qu'une approche résolument synchronique aura toujours du mal à expliquer la diffusion des emprunts entre discours et langue.

Le choix du sous-titre, *Loanwords in the Speech Community and in the Grammar*, est révélateur de l'orientation du livre et n'est pas un simple choix éditorial: il porte bien sur les emprunts dans la communauté linguistique et dans la structure grammaticale – et non pas dans le lexique. Dans le cadre du processus qu'elle appelle *language mixing*, la terminologie de l'auteure mérite d'être exposée, car elle est plutôt limitée à cette approche.

borrowings: éléments d'origine étrangère consistant en un seul item, simple ou complexe, d'une langue source (*donor language* ou L_D) et – critère déterminant – intégrés sur le plan morphosyntaxique de la langue cible (*recipient language* ou L_R).

- *nonce borrowings*: *borrowings* qui sont attestés une seule fois dans un corpus donné.

loanwords: *borrowings* qui démontrent une certaine diffusion dans la communauté linguistique.

- les *established* ou *widespread loanwords* sont employés par au moins dix locuteurs dans le corpus.
- les *attested* ou *bona fide loanwords* sont enregistrés dans la lexicographie.

single-word switches: cas d'alternance codique consistant en un seul élément non intégré sur le plan morphosyntaxique de la L_R .

Cet ouvrage ne considère pas la question de l'alternance de code consistant en plus d'un élément (*multiword code-switches*), qui selon la définition de l'auteure ne rentre pas dans la catégorie des *borrowings*. Suite à la présentation de ces précisions dans l'introduction du livre, l'auteure expose sa méthodologie en situant le projet dans le cadre de la

¹ Shana Poplack, «‘Sometimes I'll start a sentence in Spanish y *termino en español*’: Toward a typology of code-switching», *Linguistics* 18 (1980), 581-618; voir aussi «The Second Decade (1973-1983): Shana Poplack, “‘Sometimes I'll start a sentence in Spanish y *termino en español*’: Toward a typology of code-switching”», *Linguistics* 51 (2013, numéro spécial «Jubilee»), 11-14. – Il s'agit du texte le plus cité (selon ce dernier article) et l'un des plus téléchargés de la revue *Linguistics*.

linguistique variationniste [ch. 2] et en présentant les corpus exploités [ch. 3], principalement le corpus Ottawa-Hull du français en contact avec l'anglais.

La thèse centrale de l'ouvrage, à laquelle est globalement consacré le quatrième chapitre, est que le processus de *borrowing* implique l'intégration immédiate et spontanée des éléments de la langue source au système morphosyntaxique de la langue cible. Lorsqu'un élément est emprunté (*borrowed*) en discours par un locuteur, il n'y a pas de processus d'intégration qui se déroule dans le temps : il est presque toujours immédiat. Dans le cas contraire, où des éléments étrangers sont régis par la structure de la langue source, il s'agit d'alternance de codes – mais ce procédé s'avère finalement très peu attesté dans le corpus. Cette observation sous-tend tous les autres chapitres du livre (et y est répétée constamment) ; plus loin, l'auteure insiste sur le fait que «this is not a theoretical prerequisite, but a very robust empirical finding» [213].

Deux facteurs en particulier ont tendu à embrouiller l'analyse de l'intégration morphosyntaxique des emprunts dans la langue cible : la variabilité formelle et le cas de la forme nue, sujets abordés respectivement dans les chapitres 5 et 6. Ces deux caractéristiques sont souvent invoquées pour soutenir que les éléments de la langue source présents dans un discours tenu dans la langue d'arrivée illustrent l'alternance codique et non l'emprunt. Dans les deux cas, Poplack affirme qu'il s'agit le plus souvent de *borrowing* : la variabilité morphosyntaxique dans l'emprunt reflète presque systématiquement la même variabilité dans la langue source ; et les formes nues ne peuvent renseigner l'analyse que lorsqu'elles apparaissent aux *conflict sites* où la structure des deux langues données diffère. Dans le chapitre 7, les hypothèses traitées dans les chapitres précédents sont renforcées par leur croisement avec des analyses portant sur des langues de diverses familles.

Si les autres chapitres synthétisent largement des résultats connus de longue date, le matériel présenté dans le chapitre 8 représente une rupture majeure, et plus récente,² avec presque toutes les autres études sur l'emprunt lexical dans le cadre de la sociolinguistique synchronique car il s'engage dans une comparaison diachronique. Ici l'auteure compare trois corpus oraux de français canadien créés à trois époques différentes (années 1940-1950, 1980 et 2000). Poplack décrit cette démarche comme «unusual in the study of language change, and unprecedented in the field of language contact» [123] et note que «[t]his diachronic question has never, to our knowledge, been addressed» [129]. Le but est de tester deux présuppositions très répandues dans le champ [122-23] :

Diffusion Assumption: «lone L_D -origin items introduced as nonce words typically gain in frequency and extend across the community»

Graduality Assumption: «such items are introduced in L_D linguistic form (i.e., as code-switches) and are eventually integrated into L_R structure as they increase in frequency and diffusion, en route to achieving bona fide loanword status»

L'auteure note que ces présuppositions sont raisonnables dans le cadre des théories sur le changement linguistique, mais elles n'ont pas été démontrées de manière empirique. Les données qu'elle analyse ici semblent, en fait, réfuter ces notions. En ce qui

² Ce chapitre est un développement de Shana Poplack et Nathalie Dion, «Myths and Facts about Loanword Development», *Language Variation and Change* 24 (2012), 279-315.

concerne d'abord la *diffusion assumption*, la grande majorité des *borrowings* disparaissent après leur apparition, et les rares cas qui sont attestés en diachronie sont tout de même très peu fréquents; dans ce sens, les *nonce borrowings* se comportent simplement comme la plupart des néologismes attestés dans le discours oral. Quant à la *graduality assumption*, l'auteure démontre une fois de plus que l'intégration morphosyntaxique est immédiate. Elle conclut [140]:

The fact that linguistic integration occurs at the nonce stage confirms that it (and by extension the borrowing process) is completely independent of social integration, as measured by recurrence of the word in the speech of the individual and dispersion across the community. [...] The way nonce borrowings become loanwords, if indeed they ever do, is through social contract, not through linguistic transformation.

Même si ses conclusions sont provisoires car basées sur des corpus assez restreints, il s'agit d'un aveu plutôt saisissant de la part de l'auteure: si les emprunts exceptionnels observés dans le discours oral – objet de nombreuses années d'études de ce type – ne sont pas transmis au niveau de la communauté, cette constatation relativise sensiblement la valeur de l'approche sociolinguistique dans la description du processus de l'emprunt entre discours et langue. Nous reviendrons sur ce point, crucial à notre sens.

Dans le chapitre 9, Poplack explique l'importance de la distinction entre *nonce borrowing* et alternance codique, laquelle a toujours été controversée. Pour elle, l'alternance codique représente justement le recours à la structure de la langue source (L_D), alors que l'emprunt (*borrowing*) reflète l'intégration morphosyntaxique de la langue cible (L_R). Dans la conclusion du livre, elle insistera sur le fait que cette distinction est sans doute la contribution la plus importante de son ouvrage [215]:

The empirical distinction between code-switching and borrowing is perhaps the greatest methodological contribution of this work to the field of contact linguistics, since it frees researchers to construct theories *en toute connaissance de cause*—that is, on the material they claim to be explaining rather than on data muddled by disparate phenomena behaving in demonstrably different ways.

Bien que l'auteure démontre très bien tout au long du livre que l'intégration morphosyntaxique se fait immédiatement en discours chez l'individu (quelle que soit la terminologie que l'on préfère, *borrowing* v. *code-switch*), il semble peu probable que son argument convainque tous les chercheurs dans un débat qu'elle qualifie d'«acrimonieux» et dont les positions sont bien tranchées [141; cf. aussi 1, 214].

On pourrait s'étonner que la question de l'intégration *phonétiko-phonologique* n'ait pas été abordée jusqu'ici. C'est parce que ce type d'intégration, objet du chapitre 10, ne serait en soi un indice ni d'emprunt ni d'alternance codique: l'intégration morphosyntaxique et l'intégration phonétique procéderaient en effet de manière indépendante. L'un des résultats les plus intéressants de cette partie est que la variation phonétique dans les emprunts exceptionnels s'observe également dans les emprunts bien établis dans la langue: «attested loanwords display the same kinds of fluctuation in [phonetic] integration across speakers and segments observed for nonce borrowings» [174]. La *contextualisation* semble donc être une leçon très importante de son ouvrage: la variation formelle n'indique rien en soi sur l'intégration d'un emprunt; ce qui compte, c'est la contextualisation de la variation de l'emprunt vis-à-vis la variation observée dans d'autres contextes.

Le chapitre pénultième traite l'important rôle des dynamiques sociales dans l'emploi et le statut de l'emprunt au sein d'une communauté linguistique, mesurables selon les variables sociolinguistiques. Poplack souligne que le facteur déterminant pour l'emprunt n'est pas interne à la langue mais externe : ce sont surtout les normes de la communauté qui l'emportent sur d'autres facteurs.

La conclusion propose un résumé très clair et concis des thèmes abordés dans le livre, lesquels, dans l'ensemble, ont tenté de démontrer que «[l]inguistic integration is independent of social integration» [212]. À ce titre, son paragraphe de conclusion nous semble révélateur d'un angle mort dans son approche. En esquissant des pistes pour de futures recherches, Poplack note que la bibliographie sur le sujet «should be supplemented with many more large-scale empirical studies of actual bilingual behavior in a much wider variety of well-defined bilingual communities» [216]. Et de terminer ainsi : «Observance of these directions can only enhance our understanding of language mixing, this endlessly fascinating recourse uniquely available to bilinguals» [216]. Certes, la méthodologie irréprochable exposée ici contribuera à une meilleure compréhension de l'emprunt. Toutefois, ces lignes semblent refléter un biais qui caractérise ce champ depuis presque soixante-dix ans : les communautés de locuteurs bilingues en contact physique ne représentent qu'une des multiples sources de l'emprunt lexical.

Dès les premiers travaux de Haugen et de Weinreich dans les années 1950, on commence déjà à déceler le paradoxe. Tout en se servant d'exemples d'emprunts bien ancrés dans la langue, ces auteurs ont résolument insisté sur des méthodes synchroniques qui pouvaient bien éclairer le processus de contact de langues, mais pas le mécanisme par lequel des emprunts ont fait le saut du discours individuel au code social partagé par les locuteurs de toute la communauté linguistique, et encore moins le saut vers la langue dans la conception la plus abstraite, comme diasystème. La préoccupation des chercheurs pour l'observation synchronique des productions orales des bilingues est bien compréhensible lorsqu'on songe à l'héritage structuraliste transmis à la sociolinguistique (en particulier, celle d'inspiration labovienne), mais on peut se demander si la prédominance de cette approche reste appropriée, étant données les limitations qu'elle présente. En fait, le projet sociolinguistique n'a fait que faire ressortir – dès le tout début de la discipline – certains éléments fondamentaux pour la compréhension du changement linguistique et pertinents pour la description du lexique en diachronie : par exemple, l'importance du rôle du prestige, les attitudes des locuteurs envers leur propre langue, et la possibilité du changement par le haut. Ces derniers facteurs pourraient évidemment aider à expliquer, en tenant compte de l'élément diachronique, la diffusion des emprunts au sein d'une communauté particulière, en fonction des normes de celles-ci, comme Poplack l'explique si bien dans son livre. Mais en général, les études sociolinguistiques sur l'emprunt, même lorsqu'elles reconnaissent de tels facteurs, s'arrêtent avant toute discussion sur la diffusion.

L'importance accordée par Poplack à l'étude diachronique pour nourrir nos connaissances sur l'emprunt lexical pourrait, si on veut adopter un point de vue optimiste, indiquer une possible marche en avant vers une meilleure intégration des différentes approches de l'emprunt. Mais en lisant cet ouvrage, le lecteur ne rencontrera presque aucune référence aux riches sources sur l'emprunt réalisées dans le cadre de la lexicologie historique. Quoique sa méthodologie implique la consultation de la lexicographie historique de référence (DHFQ, TLF, FEW) pour déterminer si un mot a été lexicographié, son analyse ne s'appuie ni sur ces sources, ni encore sur les travaux spé-

cialisés basés sur des corpus textuels³. La réticence de certains linguistes à enrichir leur réflexion des données historiques a mené à un gouffre entre l'approche sociolinguistique et l'approche philologique, mais il est difficile de voir comment on aboutira à une théorie unifiée et cohérente de l'emprunt si le modèle heuristique ne tient pas compte à la fois du mélange des langues et des résultats de ce mélange – sociaux, partagés et conventionnels – qui sont codés dans le lexique d'une langue⁴.

Si on veut bien comprendre la nature de l'emprunt et son processus de diffusion, il faut reconnaître que la création lexicale est complexe et variée, nourrie par de multiples types de «contact» – y compris le contact asynchrone par voie écrite, notamment dans le cas des emprunts savants. On pourrait envisager également un degré de productivité induite par un contact plus subtil et éphémère au sein des sociétés qui sont fonctionnellement monolingues – c'est-à-dire, lorsque les emprunts sont introduits par des locuteurs ayant des compétences acquises d'une autre langue, et un «contact» quelconque avec elle (voyages, amis, médias, etc.), mais sans aucun bilinguisme fonctionnel au quotidien. Il est même permis de supposer que des monolingues peuvent, dans certains cas, créer des emprunts en imitant des éléments d'une langue étrangère qu'ils rencontrent de manière ponctuelle, sans avoir aucune connaissance préalable de celle-ci. Dans le monde riche en médias et en contacts de tous types dans lequel nous vivons aujourd'hui, il serait à tout le moins réducteur de continuer à suggérer que le contact des langues se limite aux bilingues partageant un espace géographique⁵.

Ce n'est pas tous les jours qu'apparaît une monographie consacrée entièrement à l'emprunt. Cette source rigoureusement documentée et clairement argumentée représente incontestablement une nouvelle référence pour ce champ d'étude, tant sur le plan méthodologique que sur le plan théorique. Elle ne présente pourtant qu'une vision partielle du phénomène multidimensionnel qu'est celui de l'emprunt lexical.

Nicholas LOVECCHIO

³ La seule source d'orientation philologique citée, une fois, est Julia Schultz, *Twentieth Century Borrowings from French to English. Their Reception and Development*, Newcastle upon Tyne (UK), Cambridge Scholars, 2012. L'état de la recherche philologique ressort bien des travaux de Philip Durkin ciblés sur l'anglais (*Borrowed Words. A History of Loanwords in English*, Oxford/New York, Oxford University Press, 2014; cf. aussi *The Oxford Guide to Etymology*, ib., 2009 qui replace l'emprunt dans le cadre plus général de l'étymologie) ou encore, du côté français, d'André Thibault (dir., *Gallicismes et théorie de l'emprunt linguistique*, Paris, L'Harmattan, 2009).

⁴ Sur ce point, voir Sarah Thomason, «Contact Explanations in Linguistics», in: Raymond Hickey (dir.), *The Handbook of Language Contact*, West Sussex (UK), Wiley-Blackwell, 2010, 46.

⁵ Une fois encore, voir Thomason, *op. cit.*, 31-32.

Rhétoroman

Ursin LUTZ, *Das Meum Scret des Balthasar Gioseph de Vincenz (1789-1858). Kritische Edition, Glossar und Erläuterung*, Chur, Societad Retoromantscha (Romanica Rætica, 22), 2016, 368 pagine.

Nel volume curato da Ursin Lutz è confluita la *Dissertation* da lui presentata nel 2014 per il conseguimento del dottorato presso la Philosophische Fakultät dell’Università di Friburgo (CH). Si tratta di un lavoro molto ampio e articolato: una esposizione coerente con le numerose problematiche chiamate in causa dall’opera di cui si occupa, il *Meum Scret* (da *meunscret*, *maunscret*, *manuscret* ‘manoscritto’ [15]) di Balthasar Gioseph de Vincenz¹. L’obiettivo del volume appare dunque duplice: era necessario innanzitutto rendere accessibile ai lettori tale documento, redatto in sursilvano ma caratterizzato da una significativa coloritura spagnola, fornendone un’edizione critica; ma contemporaneamente non ci si poteva esimere dal condurre una accurata indagine biografica sul suo autore [15]. È per questo che la corposa introduzione [17-61] viene suddivisa a sua volta in una parte storico-biografica e in una linguistica².

Si limita a fornire pochi dati essenziali il paragrafo dedicato alla vita di Balthasar Gioseph de Vincenz [19-20], nato il 26 giugno 1789 a Siat, in Surselva, da un capitano al servizio dei francesi. Proprio la prematura morte del padre costrinse il giovane Balthasar Gioseph a rinunciare a una formazione scolastica regolare; le sue competenze di lettura e di scrittura, non deboli ma neppure inappuntabili, vanno dunque poste in relazione con le esigenze della sua profonda e zelante religiosità. La sua carriera militare, invece, iniziò all’età di undici anni, quando si trasferì a Tarasp, nella Bassa Engadina, la località in cui uno dei fratelli era arruolato nel reggimento Salis. Nel 1805 si recò in Spagna come soldato in servizio straniero; fatta eccezione per brevi periodi, Vincenz ne sarebbe rientrato soltanto nel 1835. In quell’anno si stabilì a Disentis, la località in cui, dopo lunga malattia, sarebbe scomparso nel 1858.

Le notizie raccolte da Lutz riguardano anche la vita privata di Vincenz: ragguagli su un primo fidanzamento, poi interrotto, e su tre matrimoni, con due figli dalla prima e sette dalla seconda moglie, entrambe prematuramente scomparse. Un opportuno inquadramento storico presenta a grandi linee le vicende che, a partire dal 1734, hanno riguardato i reggimenti svizzeri in Spagna [21-24]. In quel contesto si collocano anche i trent’anni di servizio militare e gli avanzamenti di carriera sotto il vessillo spagnolo, che sono oggetto di un breve ma accurato approfondimento [24-25]: un percorso, quello di Vincenz, iniziato a Cartagena quale *distinguido* presso il quinto reggimento svizzero, e conclusosi al grado di tenente colonnello e dopo il conseguimento di numerose decorazioni al merito. Nelle pagine successive la lente dell’autore si restringe ancora, al fine di

¹ [Balthasar Gioseph de Vincenz], *Meum Scret Ilg qual conteng ina copiatium de dif- ferts interesants Documents Collochay et mes giu quels en Ramonsch, cun leu speras ina querta Relatiun relatifa a quei ch’ei pasau cun ils Grischuns che han i en Spagna* (Coira, Archivio di Stato dei Grigioni, B/N 1180/8).

² Una anticipazione era stata offerta dal curatore in questo articolo in romancio: Ursin Lutz, *Ils castials spagnols da Balthasar Gioseph de Vincenz (1789-1858). Remarcas davart sia veta e siu Meum Scret*, «Annalas da la Societad Retoromantscha», 128 (2105), 97-112.

concentrarsi sull'anno di carestia e di fame compreso tra l'estate del 1816, caratterizzata da pessime condizioni meteorologiche, e quella del 1817 [26-27]. Fu in quei frangenti che ebbero origine i tentativi, da parte di Vincenz, di istituire in Spagna un nuovo battaglione di giovani grigionesi per offrire un'opportunità di lavoro ai propri conterranei che si trovavano in grande difficoltà economica. Nonostante le autorità si fossero dimostrate sordi alle sue richieste e per questo egli avesse sconsigliato partenze precipitose verso la penisola iberica, erano infatti sempre più numerose le persone che si rivolgevano a Vincenz per trovare lavoro e alloggio in Spagna [27-28]. Con il sostegno dell'ambasciatore spagnolo in Svizzera Pasqual de Vallejo e del tenente generale Franz Ludwig von Wimpffen, Vincenz elaborò un piano di colonizzazione, per il quale presentò innumerevoli istanze e lettere di raccomandazione, in particolare presso le *Reales Sociedades economicas*. Tale piano, che prevedeva l'istituzione di una vera e propria colonia di grigionesi, attiva soprattutto nell'agricoltura, venne rifiutato dal re per mancanza di mezzi finanziari. Vincenz continuò a impegnarsi per i suoi compatrioti – in gran parte semplici contadini di montagna – e ideò un secondo progetto, imperniato stavolta su una società di commercio. Esso però non venne neppure preso in considerazione dai suoi conterranei, ormai scoraggiati e, almeno in parte, già rientrati in patria.

L'ultimo capitolo della parte storico-biografica dell'introduzione è riservato al viaggio di questua di padre Ildefons Decurtins, monaco benedettino di Disentis. In occasione del rientro temporaneo a Siat dell'anno 1816, Vincenz era stato invitato a pranzo dall'abate Anselm Huonder, il quale gli aveva manifestato il proposito di inviare in Spagna uno dei monaci al fine di raccogliere i fondi necessari per la ricostruzione del monastero, che nel 1799 era stato distrutto dalle truppe francesi. Vincenz mise in guardia il religioso avvertendolo delle circostanze economiche sfavorevoli, dovute principalmente alla guerra d'indipendenza spagnola (1808-1814), e nondimeno manifestò la disponibilità a precedere il monaco per preparargli il viaggio; l'abate, invece, si decise per la partenza immediata di padre Decurtins, il quale, una volta giunto in Spagna, non sarebbe riuscito, neppure con l'intervento di Vincenz, a ottenere dal sovrano l'indispensabile autorizzazione alla questua. È facile intuire come il viaggio del religioso non abbia raggiunto gli obiettivi sperati, e, anzi, si sia rivelato un completo insuccesso.

La parte linguistica dell'introduzione è comprensibilmente più estesa [31-61]. Un primo, breve capitolo ha la funzione di inquadrare i rapporti che intercorrono tra romanzo e spagnolo [31-32]. Come si può facilmente immaginare, essi non possono che riguardare in primo luogo l'ambito della ricerca linguistica, in particolare quella condotta in ottica comparativa da Caspar Decurtins. Sono alquanto più numerose le traduzioni pubblicate: dallo spagnolo e dal catalano in romanzo (nell'arco di tempo fra il 1893 e il 1959) e da quest'ultimo allo spagnolo (fra il 1976 e il 2014). Come Lutz si premura di precisare, in queste situazioni non sono le lingue (o le intere comunità linguistiche) a entrare in contatto, ma soltanto alcuni loro parlanti, cioè alcuni singoli individui che, per ragioni biografiche, si sono trovati nei contesti che favorivano lo scambio. È il caso, per esempio, di Giacan Dora Ghisletti, che nel 1987 ha pubblicato *Mimoargias an rumantsch da Murmarera* [51-53], ma le vicende di Vincenz appaiono senza dubbio più incisive di queste. Nel corso dei trent'anni di servizio in Spagna, infatti, egli si è trovato a dover redigere relazioni e altri documenti militari in spagnolo, a intrattenere una fitta corrispondenza con politici e funzionari locali, a tradurre lettere e comunicazioni per sé e per i propri conterranei; si può perfino ipotizzare che le sue competenze nella seconda lingua fossero superiori a quelle nella lingua madre. A partire da queste considerazioni, al fine di

indicare il processo di acquisizione di elementi dall'altro idioma, Lutz preferisce adottare il termine *transferenza*, introdotto da Clyne³, anziché usare quello di *interferenza*, già proposto da Weinreich ma dotato di una connotazione negativa; conseguentemente si indica con *transfer* il risultato, senza precisare ulteriormente se si tratti di *codeswitching* o di *borrowing*. La categorizzazione più adatta allo specifico caso di Vincenz distingue invece *transfer* lessicali, semantici, morfologici, fonetici e grafematici [34-35]. Illustrano i diversi fenomeni di contatto non soltanto gli esempi raccolti in uno specifico paragrafo [36-51], ma anche le voci del robusto glossario.

Sono numerosi, innanzitutto, i *transfer* lessicali: alcuni di questi prestiti, vere e proprie neoformazioni nel sursilvano, non subiscono adattamento alla lingua d'arrivo (*aduana* 'dogane', *soberana* 'sovranità...'), ma nella maggior parte dei casi l'adeguamento consiste nella sostituzione del suffisso (-*ado* con -*au*, -*ción* con -*tiun...*) o nell'eliminazione della -*o* finale del termine castigliano; singolare è poi l'occorrenza di alcuni termini che indicano concetti esclusivi dell'uso culturale o linguistico dello spagnolo (elementi lessicali relativi alla vita politica o militare, toponimi, unità monetarie...), e che per lo più vengono accolti con interventi minimi o nulli; più rare, invece, le parole funzionali di tipo grammaticale (congiunzioni, preposizioni e costrutti preposizionali).

Nei *transfer* semantici, indubbiamente più complessi, a un determinato tipo lessicale del sursilvano viene applicato il significato proprio dell'analogo termine nel castigliano (*titel* viene impiegato con il significato di 'capitolo', comune nello spagnolo, e non con quello di 'titolo', usuale nel sursilvano); la sezione include peraltro anche i più comuni calchi semantici, nei quali una ulteriore accezione del termine castigliano viene applicata anche al termine sursilvano che gli corrisponde sul piano del significato principale (il verbo romancio *muncar* 'mancare' viene usato anche per 'essere necessario', sulla base del duplice significato del termine spagnolo *faltar*).

Un'altra categoria di *transfer* interessa la morfologia: nell'ambito di quella derivazionale, Vincenz operava sostituendo i suffissi derivativi del sursilvano con quelli del castigliano (-*enza* con -*encia* in *plenipotencias*) o utilizzando elementi delle parole di quest'ultimo in parole semanticamente congruenti della lingua materna (*desventireivel* 'sventurato' sulla base del sursilvano *ventireivel* ma con riferimento alle voci *venturado* e *desventurado*); nell'ambito della morfologia flessiva, si ricava dal castigliano il modello per la formazione di alcuni plurali, perfino in voci invariabili del romancio (*paises*).

I *transfer* fonetici si spiegano attraverso la familiarità di Vincenz con le due lingue e con i rispettivi inventari fonologici, una consuetudine tale da far sì che anche alcuni suoni di termini schiettamente sursilvani vengano avvicinati a quelli del castigliano. Alcune parole condivise dai due idiomi favoriscono, a dire il vero, tale fenomeno, cosicché, per quanto Vincenz si sforzi di esprimersi in sursilvano, qua e là scivola nelle abitudini del castigliano (*buontad* del sursilvano è trascritto *buondad*). Rientra nella categoria anche l'aggiunta di una *e*-prostetica (*sforz* diventa *esforzs*). Si deve peraltro segnalare come in alcuni di questi casi sia piuttosto arduo distinguere tra la pertinenza esclusivamente grafica e quella fonetica.

Sul piano degli usi grafici, infatti, Vincenz si attiene fondamentalmente alle convenzioni del sursilvano, ma nella trascrizione di alcuni grafemi ricade nell'ortografia

³ Michael G. Clyne, *Forschungsbericht Sprachkontakt. Untersuchungsergebnisse und praktische Probleme*, Kronberg im Taunus, Scriptor Verlag, 1975, 16.

dello spagnolo, introducendo nell'uso scritto dell'idioma materno alcune caratteristiche della lingua seconda. Tale fenomeno lascia ipotizzare a volte una pronuncia invariata (*fichenta* per *fitschenta*, *gudiñava* per *gudignava...*); in molti casi, tuttavia, l'uso del grafema dello spagnolo, nonostante sia in rapporto con quello del romanzo, può sollevare perplessità (la forma scritta *lubrar* per il sursilvano *luvral* 'lavorare', *judicar* per *giudicar* 'giudicare'); in altri, infine, l'estensione dell'uso del grafema dello spagnolo non è motivata direttamente (per *avancar*, ad esempio, si dovrà rinviare non allo spagnolo *avanzar* ma ad altre forme con <c>, come *avance*).

I tratti del sursilvano del *Meum Scret* sono oggetto di una dettagliata illustrazione. Si è già ricordato come Vincenz, a causa della mancanza di una formazione scolastica, disponesse di essenziali conoscenze ortografiche e grammaticali, e se ne fosse impadronito da autodidatta, servendosene nel migliore dei modi a lui possibili. È per questo motivo che, nell'introduzione al *Meum Scret*, Vincenz si scusa per i limiti delle proprie competenze linguistiche, ma d'altra parte ricorda come non esistano precise regole ortografiche per il sursilvano.

Le particolarità linguistiche segnalate da Lutz si possono ricondurre per un verso alla provenienza dell'autore da Siat, per un altro a varianti fonetiche che si possono riscontrare nell'intero dominio linguistico romanzo. La grafia di Vincenz, tuttavia, non è sempre coerente; per questo motivo, benché nel suo scritto si incontrino per lo più specificità dialettali, non mancano forme più vicine all'attuale norma linguistica del sursilvano. Tra le caratteristiche generali si notano oscillazioni tra grafemi contigui e e <p> (*abrobadas* per il sursilv. *approbar* 'approvare', *paronns* per *barun* 'barone...'), o tra i suoni contigui: [-m] e [-n] (*ensemem* per *ensemem* 'insieme', *meum scret* per *maun-scret* 'manoscritto...'), [ts] e [s] (*zez* per *sez* 'stesso', *sitgei* per *zitgei* 'qualcosa...'), [ʃ] e [tʃ] (*curatscha* per *curascha* 'coraggio', *scherra* per *tschera* 'viso'); le esitazioni riguardano anche la trascrizione delle palatali (<-ein> per <-egn> in *diseins*, *baseings*) e dello *schwa* (*thoron* per *tron*, *cherrapa* per *crap...*). Appaiono insoliti, infine, alcuni casi di uso di verbi nella forma pronominale anziché in quella priva di nome (*selamentar* 'lamentarsi' in luogo di *lamentar* 'lamentare').

Le peculiarità che rivelano la provenienza dialettale di Vincenz vengono riconosciute da Lutz in alcuni precisi tratti: l'uso di [ag-] in luogo di [aug-] (*agust* per *august*), di [-ɛsk] per [-ɛstɛ] (*fresg[a]* per *frestg*), di [-ɛtstɛ]/[-ɛtstɛv] per [-ɛtsɛv] (*careztgia* per *carezia*), di [-eu] per [-iu] (*muneus* part. pass. per il verbo *munir* 'munire'), di [-m-] per [-mn-] (*jamma* per *jamna* 'settimana'), di [-ɔi-] per [-əi-] (*culpoivel[s]* per *culpeivel*), [-tɛv] per [-tsjɛv] (*engratgiament[s]* per *engraziament*), di [-u-] per [-a-]/[-e-] (*clumar* per *clamar*, *tumer* per *temer*).

La complessità del testo giustifica anche l'ampiezza della nota editoriale [63-87] e l'articolato assetto dei criteri attraverso i quali esso viene presentato. Nella descrizione del manoscritto [65-68], che dopo numerosi passaggi di mano fra privati è conservato dal 2008 presso l'Archivio di Stato dei Grigioni a Coira, si precisa che esso non trasmette un diario, bensì una presentazione retrospettiva delle vicende che hanno riguardato i progetti di colonizzazione e il viaggio di padre Ildefons Decurtins. Sembra dunque che Vincenz abbia redatto il suo scritto soltanto dopo il 1835, anno del suo ritorno dalla Spagna, e lo abbia impostato come una sorta di autodifesa rispetto agli insuccessi di cui si è detto, al fine di riconquistare in patria una buona reputazione. Nell'intento di non influenzare il lettore, la narrazione è condotta in terza persona; tuttavia tanto il

confronto con altri documenti firmati da Vincenz quanto la ricchezza di dettagli fugano ogni dubbio sul fatto che sia stato proprio lui a stendere il *Meum Secret*. Analogi impegno nel tenere nascosta la paternità dell'opera è stato profuso da Vincenz anche nella redazione di una copia parziale (e meno controllata sul piano della forma) intitolata *Remarcablas anectodas de legier per curiositat*⁴.

Quella pubblicata da Lutz è la prima edizione completa del manoscritto. Tuttavia fra gli anni 1923 e 1924 Carl Fry ne aveva pubblicato alcuni stralci in una serie di articoli su padre Decurtins apparsi sul periodico «Il Pelegrin», mentre Marcus Defuns si era occupato di Vincenz in un contributo per «Igl Ischi». Rispetto a tali lavori, che non si proponevano obiettivi filologici, quello di Lutz intende restituire quanto più fedelmente possibile l'originale, seguendo il principio della trasparenza morfologica senza alterare la forma prevista dall'autore: gli interventi posti in atto si limitano a emendare gli errori evidenti, a sciogliere le ambiguità e a sanare i guasti del manoscritto. Al fine di renderne più agevole la fruizione da parte del lettore, le integrazioni dell'autore e del curatore sono inserite direttamente nel testo, mentre le soppressioni vengono collocate in forma di nota nell'apparato. Ogni intervento su ortografia, aplografie e diplografie, divisione e unione delle parole è dunque agevolmente riconoscibile grazie all'uso di un composito sistema di simboli e di parentesi di diverso tipo, che permettono di ricavare con facilità anche la forma originaria dell'autografo. Ancora il criterio della leggibilità ha richiesto una radicale ristrutturazione del testo sul piano dell'interpunzione, dal momento che quella adottata dall'autore, pur abbondando di virgole, appariva spesso illogica e non favoriva la corretta individuazione delle unità semantiche. Una ulteriore difficoltà per l'editore è data dal fatto che nella narrazione sono state incastonate lettere, discorsi, colloqui e citazioni; in altri casi è lo stesso Vincenz a intervenire sul testo vergando con un tratto più grosso alcune parole o intere frasi. Tutte queste particolarità vengono rese nell'edizione attraverso l'uso di distinti accorgimenti grafici (per es. il corsivo per tutti i brani citati). Appare dunque ridotto al minimo l'apparato, che viene collocato nella parte alta della pagina, verso l'interno; la numerazione, in cifre arabe, prosegue quella delle note dell'introduzione (che invece sono collocate verso l'esterno).

L'edizione vera e propria occupa una parte significativa del volume [89-214], così come è sostanzioso e ricco di informazioni il successivo glossario [215-292]; quest'ultimo, finalizzato principalmente alla comprensione del testo ma compilato secondo gli attuali standard lessicologici, contiene cinque categorie di termini: 1. parole che nel *Lexicon romontsch cumparativ* di Alexi Decurtins (2012) e dal *Dicziunari Rumantsch Grischun* (1939-) risultano mancanti o la cui illustrazione è insufficiente a comprenderle nel contesto del *Meum Secret*; 2. parole mancanti nel *Lexikon* di Decurtins ma non nel *Dicziunari*; 3. parole così divergenti dal sursilvano attuale sul piano fonetico, grafico o morfologico da risultare incomprensibili, ma per le quali è sufficiente un richiamo alla forma odierna accompagnato da un rinvio al lavoro di Decurtins; 4. parole che hanno subito un influsso morfologico o semantico sulla base di precisi tipi del castigliano; 5. parole prelevate direttamente dallo spagnolo e inserite nel testo sursilvano con la semantica e la grafia originarie. Le voci del glossario, redatte secondo la struttura presentata

⁴ [Balthasar Gioseph de Vincenz], *Remarcablas Anectodas da legier per curiositat*. Deligieivla Legenda dil ault e bein Sabi Sig[nu]r Capithani e Maior De Vinzens, Baltessar Giuseph de Siath. Speziefacti, ne Produgs Verbaleds (Coira, Archivio di Stato dei Grigioni, B/N 1180/5b).

alle pp. 219-220, forniscono esempi testuali prevalentemente per la prima e per la quarta categoria. È questa la sezione in cui si percepiscono meglio le competenze di Lutz, che in passato è stato documentalista e assistente scientifico presso l'Institut dal Dicziunari Rumantsch Grischun di Coira, mentre ora vi è redattore a tempo pieno.

Nelle pagine successive all'accurato indice dei nomi di persona e di luogo [293-310], l'appendice riporta una panoramica su una decina di documenti originali che Vincenz ha tradotto e incluso nel proprio lavoro, e che Ursin Lutz ha potuto rintracciare [311-331]. La sezione è completata da un elenco delle fonti collegate alla persona di Balthasar Gioseph de Vincenz, suddivise secondo collocazione archivistica e ordinati cronologicamente.

Il volume è arricchito da un apparato iconografico suddiviso in due parti: nelle prime pagine, su fondo nero, compaiono alcune riproduzioni facsimilari della copertina, del frontespizio e di una decina di pagine del manoscritto, compresa quella che reca il ritratto di Vincenz; la VII sezione [333-349] ospita una sobria scelta di alcune immagini significative, tra le quali si presentano gli altri ritratti, nonché le fotografie di oggetti appartenuti all'autore del *Meum Scret* e ora conservati dai discendenti. L'elenco delle abbreviazioni editoriali e dei segni [351-355], l'indice delle fonti inedite e la bibliografia [357-367] concludono il volume: un lavoro che raggiunge risultati di ricerca soddisfacenti, e che, pur muovendo fondamentalmente da propositi filologico-linguistici, rimane aperto a numerosi spunti per ulteriori ricerche.

Gabriele ZANELLO

Italoromania

Sergio LUBELLO / Claudio NOBILI, *L'italiano e le sue varietà*, Firenze, Franco Cesati (Pillole Linguistica, 8), 2018, 117 pagine.

Il libro di Sergio Lubello e Claudio Nobili si pone l'obiettivo di offrire una sintesi aggiornata della linguistica variazionale in un'ottica al tempo stesso didattica – pensata per studenti universitari – e divulgativa, adatta a un largo pubblico.

Il volume è organizzato in cinque capitoli: dopo un'introduzione, i rimanenti quattro capitoli sono dedicati ciascuno a una dimensione della variabilità (diatopica, diastratica, diafasica, diamesica).

L'intento del libro, come si desume dal titolo, non è fornire una trattazione teorica della linguistica variazionale, ma studiare l'organizzazione dello spazio di variazione italiano.

Nel capitolo introduttivo vengono trattati tre punti centrali. Il primo è l'architettura delle varietà dell'italiano, cioè la rappresentazione del repertorio di varietà della comunità italiana, con le differenti evoluzioni che tale modello ha subito nel tempo, a partire dal noto schema di Berruto 1987¹ che rappresenta lo spazio variazionale come intersezione di tre assi di variazione. Il secondo punto è la variabilità diacronica, che resta

¹ G. Berruto, *Sociolinguistica dell'italiano contemporaneo*, Firenze, NIS, 1987.

esclusa nelle rimanenti parti del volume. In uno spazio relativamente ristretto gli autori riescono a rendere conto dell'aspetto fondamentale del cambiamento linguistico, legato a fattori interni o esterni, e allo stesso tempo a offrire una lista di esempi attraverso cui evidenziano aspetti salienti e diversificati di cambiamento nell'italiano. Infine il capitolo si chiude con un terzo punto, anch'esso assai efficacemente presentato e sintetizzato, e cioè l'esistenza nello spazio varazionale italiano di varietà di apprendimento legate alle presenze di 'nuovi italiani', che si aggiungono al plurilinguismo endogeno italiano (tra cui anche le varietà di italiano scritto degli scrittori stranieri immigrati in Italia).

Nel secondo capitolo si trattano due facce della variabilità diatopica: quella della variazione dell'italiano su base locale (italiani regionali) e quella delle varietà dialettali, presenza storica e preesistente alla formazione dell'Unità d'Italia. Per gli italiani regionali è molto apprezzabile l'approccio scelto: analizzare la variabilità diatopica secondo quattro livelli, fonetico, morfosintattico, lessicale e non verbale. Originale è l'inserimento del non verbale come ambito in base a cui valutare la variabilità diatopica. Interessante anche l'uso delle fonti: digitali (Facebook), ma anche scritture esposte (campagne pubblicitarie mediante manifesti). Anche per la presentazione dei dialetti è degno di nota l'unire alla distinzione classica in cinque macro-aree dialettali, che risale a Pellegrini 1975², l'analisi di ambiti di utilizzo del dialetto che rimandano alle più recenti e fruttuose ricerche: canzone, cinema, media digitali e scritte commerciali. In questo modo si perviene a delineare le nuove funzioni dei dialetti nello spazio varazionale italiano.

Nel terzo capitolo si affronta la variabilità diastratica. Anche in questo caso gli autori fanno una scelta molto netta (il capitolo nella quasi totalità è dedicato all'italiano popolare), ma individuano elementi di novità accanto a temi e questioni già discussi in letteratura. L'analisi dell'italiano popolare, dopo una sintesi dei tratti prevalenti nei vari livelli linguistici, è sostenuta da una ricca antologia di testi che rendono conto delle molteplici caratteristiche di questa varietà, peraltro non unitaria, e delle occasioni che portano un parlante semicolto a produrre testi scritti in un italiano precario. Molto valida l'analisi di testi dei nuovi semicolti e delle nuove occasioni di scrittura che fanno emergere l'italiano popolare. Il capitolo si chiude con un riferimento ai gerghi e alle varietà giovanili.

Nel quarto capitolo si affronta la variabilità diafasica toccando registri, stili e livelli. Vengono poi presentati i linguaggi settoriali e tra questi i linguaggi giuridico e burocratico. Il capitolo si chiude con un interessante riferimento alla variazione diafasica verticale, e quindi alle differenze tra testi, specialistici o divulgativi, all'interno di uno stesso linguaggio settoriale (quello medico). Non manca un interessante accenno alla lingua della politica.

Nel quinto capitolo infine viene affrontata la complessa e articolata variabilità diafonica. Anche in questo caso gli autori selezionano acutamente temi, esempi (molto vari e rappresentanti fonti assai distanti, e per questo significative) e livelli d'analisi in base a cui valutare le differenze tra parlato, scritto e trasmesso.

I meriti del libro sono molti. Innanzitutto esso riesce a rendere conto della complessità dei temi e anche a tenere brillantemente il passo sulla terminologia e sulle questioni più aggiornate in questo ambito disciplinare. Pur nella forte sintesi, gli autori riescono a toccare temi ampi e anche di estrema attualità. In secondo luogo la scrittura è scorrevole, e il tono quasi discorsivo, senza però far torto al rigore terminologico: i concetti

² G.B. Pellegrini, *Saggi di linguistica italiana*, Torino, Bollati Boringhieri, 1975.

sono accompagnati da definizioni e i tecnicismi sono opportunamente glossati. Inoltre sembra molto opportuna la scelta degli autori di accompagnare sempre con esempi le tematiche via via introdotte: ciò non soltanto rende la lettura agevole, ma favorisce la fissazione dei vari problemi e stimola ulteriori curiosità. Infine la bibliografia citata è aggiornata e mai banale, ma i temi vengono sempre ricondotti anche alle prime fonti bibliografiche.

In conclusione sia il lettore meno esperto sia lo studioso maturo potranno trovare nel libro un valido strumento di studio e/o aggiornamento.

Giuliana FIORENTINO

Vincenzo PINELLO, *Raccontare e rappresentare le lingue e lo spazio. L'esperienza dell'Atlante Linguistico della Sicilia (ALS)*, Stoccarda, Steiner (Spazi comunicativi – Kommunikative Räume, 15), 2017, xix + 296 pagine.

Il libro di Vincenzo Pinello fa parte della collana *Spazi comunicativi* (curata da R. Bauer, S. Canobbio, M. D'Agostino e T. Krefeld), seconda pubblicazione dopo il volume 10 (*Discorso, interazione, identità – Studiare il parlato attraverso i parlanti*) di G. Paternostro, basata sui dati raccolti nell'ambito del progetto dell'*Atlante Linguistico della Sicilia (ALS)*, diretto da Giovanni Ruffino. È di quest'ultimo anche la prefazione al libro di Pinello che si situa nel quadro teorico della *Dialettologia percettiva* (DP) che si occupa delle opinioni dei parlanti sulla 'lingua' (cioè le varietà linguistiche con cui vengono in contatto nella loro vita) e in particolare delle relazioni fra le dimensioni 'dentro' (atteggiamenti, stereotipi, ideologie linguistiche) e 'fuori' (comportamento linguistico ovvero realtà linguistica) del parlante. La ricerca è basata su un vasto sfondo teorico che include teorie e metodi di diverse discipline intra- ed extralinguistiche offrendo modelli cognitivi e costruzionisti per l'analisi e l'interpretazione adeguata dei dati empirici.

A parte l'Introduzione [13-20], la Bibliografia [281-296] e le Appendici [I-xix] che comprendono anche una parte cartografica, il libro è articolato in otto capitoli suddivisi in due parti: una parte «più strettamente teorica (capitoli da 1 a 3)» [15] e una parte «più di analisi e interpretazione di dati» (ibid.).

Nel primo capitolo, «Modelli costruzionisti interazionali per un atlante della percezione» [21-33], dopo una breve presentazione del concetto e delle origini dell' 'atlantistica percezionale' vengono descritti i principi teorici soggiacenti al progetto atlantistico dell'ALS e un 'modello globale di interazione'¹ che permette una lettura adeguata delle interviste fatte in quest'ambito. Di seguito, l'autore illustra gli obiettivi del progetto ALS, il suo campione (60 punti d'inchiesta siciliani, per ogni punto d'inchiesta 5 famiglie articolate in tre fasce generazionali) nonché lo strumento d'indagine, un questionario di 78 domande, diviso in tre parti. I dati elicitati con le domande 16, 17 e 18 della seconda

¹ Cf. Mari D'Agostino / Giuseppe Paternostro, «Questionario, intervista, parlanti, spazio linguistico: l'esplosione del dato», in: Mari D'Agostino / Giuseppe Paternostro (ed.), *Costruendo i dati. Metodi di raccolta, revisione e organizzazione della banca dati nella sezione sociovariazionale*, Palermo, Centro di studi filologici e linguistici siciliani, 2006, 25-44.

parte, destinate a rilevare la percezione soggettiva delle differenze linguistiche, costituiscono la base di dati per la parte empirica del lavoro.

Il capitolo 2, «Dialettologia percettiva: Modelli cognitivi e della costruzione sociale» [35-66], è dedicato agli ultimi sviluppi metodologici nel quadro della DP che ha conosciuto un rinnovamento soprattutto nel primo decennio del 2000, periodo in cui si osserva un interesse crescente per i processi cognitivi dentro il parlante e i legami fra quelli e la realtà (linguistica) esterna, dando luogo così a un'attenzione particolare per i metodi delle scienze cognitive. Dapprima l'autore focalizza l'opera di D. Preston che, a partire da una ridefinizione del dominio della *Folk Linguistics* e basandosi su un modello della psicologia sociale, ha presentato un modello globale di formazione (o di attivazione) dell'atteggiamento linguistico². Successivamente viene presentato ed esemplificato un modello connessionista del 'network cognitivo'³ che permette un'interpretazione adeguata delle interazioni metalinguistiche della raccolta ALS. La seconda parte del capitolo focalizza invece l'universo 'esterno' al parlante e sviluppa un modello costruzionista (chiamato 'socio-culturale-interazionista') utile in quanto sfondo teorico all'interpretazione delle interazioni: tale modello viene poi applicato a un caso esempio (le interazioni metalinguistiche degli informatori di Monreale) del corpus ALS.

Il capitolo 3, «Dialettologia percettiva e atteggiamento» [67-103], parte da una definizione della nozione di atteggiamento e delle sue relazioni esterne con i concetti di 'ecologia della lingua', di 'rete sociale' e di 'salienza' e focalizza di seguito le componenti interne dell'atteggiamento (oppure con le quali è interrelato all'interno della rete neuronale). Muovendo da un modello dinamico di (ri-)formazione degli atteggiamenti⁴, viene poi affrontata la questione della loro stabilità, con un focus particolare sugli atteggiamenti nella 'nuova' psicologia sociale e nella *Discourse Analysis*. La conclusione che «gli atteggiamenti non sono costanti nuclei valutativi [...], ma sono costruiti nei discorsi, situati nei contesti verbali, sociali, ideologici e identitari» [83] rappresenta il punto di partenza per una discussione delle (apparenti) incoerenze e contraddittorietà dei giudizi metalinguistici che si osservano nei parlanti e che poi sono messe alla prova di un caso studio tratto dal corpus ALS.

L'argomento del cap. 4, «Consapevolezza e non consapevolezza nelle interazioni metalinguistiche» [105-140], è la natura cognitiva degli atteggiamenti linguistici, cioè il rapporto fra la consapevolezza e la non consapevolezza nella loro elicitatione. Utilizzando la terminologia della *Gestalttheorie* vengono dapprima individuati i due livelli diversi della percezione (e della rappresentazione⁵) della realtà linguistica da parte del

² Cf. Dennis Preston, «Variation in Language Regard», in: Evelyn Ziegler / Peter Gilles / Joachim Scharloth (ed.), *Variatio delectat: Empirische Evidenzen und theoretische Passungen sprachlicher Variation*, Francoforte sul Meno, Peter Lang, 2010, 7-27.

³ Cf. Friedrich Ungerer / Hans-Jörg Schmid, *An Introduction to Cognitive Linguistics*, Londra/New York, Pearson Education, 2006.

⁴ Cf. Dolores Albarracín / Blair T. Johnson / Mark P. Zanna / G. Tarcan Kumkale, «Attitude: Introduction and Scope», in: Dolores Albarracín / Blair T. Johnson / Mark P. Zanna (ed.), *The Handbook of Attitudes*, New York/Londra, Psychology Press, 2005, 3-19.

⁵ Per «rappresentazione» qui si intende «l'idea che ci si fa su un oggetto e come questa idea viene reduplicata, cioè riprodotta, e comunicata» [179].

parlante (percezione/rappresentazione olistica vs. percezione/rappresentazione distinta) che sono illustrati tramite stralci di interazioni tratti dal corpus ALS. Di seguito, l'autore affronta la questione dalla prospettiva dell'elicitazione dei dati: viene descritta la tipologia delle tecniche della DP (la «tassonomia della *Language Regard*» [114] di D. Preston)⁶ che incrocia i due versanti del modo di elicitazione ('external' vs. 'internal') e della natura dell'atteggiamento elicitato ('conscious' vs. 'subconscious'). I quattro tipi di tecniche di indagine che ne risultano vengono poi descritti ricorrendo ad alcuni studi pertinenti (purtroppo nella discussione delle tecniche «<interne e consapevoli>» [114] manca ogni richiamo al metodo sviluppato nel quadro della *Dialettometria di Salisburgo* per raccogliere e rappresentare i giudizi dei parlanti sulle similarità o differenze fra i dialetti⁷, metodo che tra l'altro offre la possibilità di comparare i risultati con le relazioni di similarità o di distanza linguistica misurate con metodi oggettivi⁸). Nella seconda parte del capitolo l'autore presenta un «modello cognitivo per i diversi livelli di consapevolezza degli atteggiamenti» [121] che all'interno del processo dell'elicitazione dell'atteggiamento distingue tre fasi ('Activation Phase', 'Deliberation Phase', 'Response Phase') aggiungendo alcune osservazioni sulle interazioni metalinguistiche ALS. La terza parte del capitolo comincia con il riassunto di due studi che si occupano di diverse dimensioni della consapevolezza (socio-)linguistica del parlante per poi discutere in dettaglio la relazione fra stereotipo (nozione che è definita solo più tardi, cf. infra) e consapevolezza dimostrando che l'assunto tradizionale che «solo un tratto salito alla consapevole attenzione del parlante può essere oggetto di stereotipo [...] non possa essere considerato del tutto adeguato, perlomeno per l'interpretazione dei dati ALS» [130]. In generale, è ritenuto «impossibile oltreché improduttivo stabilire il punto esatto dove la consapevolezza finisce e inizia la non consapevolezza e dove i percetti non sono più tali ma concetti» [156].

Partendo dall'osservazione che «[t]utti i tratti oggetto di stereotipo [...] sono salienti, anche se non tutti i tratti salienti diventano necessariamente stereotipo» [141] nel cap. 5, «Salienze, stereotipi: le rappresentazioni degli spazi fisici, sociali e di lingua» [141-163], sono dapprima individuati i fattori linguistici e non linguistici della salienza, con riferimento anche al ruolo della salienza nelle situazioni di scambio linguistico che in Sicilia esiste nella forma del contatto tra i dialetti locali e gli italiani regionali. Sulla base del lavoro di P. Kerswill e A. Williams⁹ l'autore presenta un «modello di salienza ALS» [146-147] e ritiene che «la presenza di almeno un fenomeno del punto 2) [fattori linguistici

⁶ Cf. Dennis Preston, «Perceptual Dialectology in the 21st Century», in: Christina A. Anders / Markus Hundt / Alexander Lasch (ed.), *Perceptual dialectology. Neue Wege der Dialektologie*, Berlino, De Gruyter, Linguistik – Impulse & Tendenzen, 2010, 1-30.

⁷ Cf. Hans Goebl, «Il trattamento dialettometrico della coscienza (meta)linguistica nella Ladina dolomitica», in: Monica Cini / Riccardo Regis (ed.), *Che cosa ne pensa oggi Chiaffredo Roux? Percorsi della dialettologia percezionale all'alba del nuovo millennio. Atti del Convegno Internazionale (Bardonecchia, 25-27 maggio 2000)*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2002, 189-204.

⁸ Cf. Hans Goebl, «(Meta)Sprachliche Kon- und Divergenzen im Bereich der Sprachlandschaft Ladinien. Ein dialektometrischer Vergleich anhand subjektiver und objektiver Dialektdaten», *Ladinia XXX* (2006), 223-283.

⁹ Cf. Paul Kerswill / Ann Williams, «*Salience* as an Explanatory Factor in Language Change: Evidence from Dialect Levelling in Urban England», in: Mary C. Jones /

interni, nota dalla recensore] è precondizione di salienza», ma «causa di salienza sono solo le condizioni del punto 3) [fattori extra-linguistici, cioè cognitivi, pragmatici, interazionali, psicologico-sociali, demografici]» [146].¹⁰ Dopo aver proposto una lettura simmetrica dei concetti di salienza (predisposizione di un oggetto linguistico a essere valutato) e di atteggiamento (predisposizione del parlante a valutare un oggetto linguistico), l'autore definisce lo stereotipo come un «super-atteggiamento, un atteggiamento cioè sottoposto da un gruppo socio-linguistico alle procedure di estensione e semplificazione all'interno di un processo categorico e di associazione connessionista tra livello linguistico, pragmatico, socio-culturale» [150]. Segue un breve compendio di alcuni studi riguardanti il fenomeno della stereotipizzazione nel dominio della lingua, compendio che conduce ad alcune riflessioni sulla natura del rapporto fra stereotipo e realtà: da rimarcare è l'osservazione che più un tratto linguistico è esposto alla stereotipizzazione, più grande sarà la probabilità che i parlanti lo collochino nella stessa area geografica in cui occorre in realtà. Questo principio viene poi dimostrato con l'esempio di «un tratto linguistico oggetto di forte stereotipizzazione», cioè «la resa affricata post-alveolare dei nessi latini PL CL» [159] nei dialetti siciliani (prevalentemente) sud-orientali; ciò dà anche luogo ad alcune riflessioni sullo stereotipo in quanto fattore di prestigio e/o di stigma linguistico e sociale.

La prima parte del cap. 6, «Categorie, dicotomie, ideologia, spazi» [165-226], mira a risolvere l'apparente contraddizione tra la natura cognitiva dello stereotipo (in quanto forma di categorizzazione) e la natura del suo oggetto (le pratiche sociali in tutta la loro pluralità e dinamicità) proponendo – tramite una sintesi delle fasi teorico-metodologiche della storia scientifica dei processi di categorizzazione – una definizione di 'categoria continua' come concetto di base per l'interpretazione dei dati metalinguistici ALS. Su questa base vengono poi analizzate ed esemplificate le occorrenze di categorizzazione (prevalentemente quelle di dicotomizzazione) nel corpus dei dati metalinguistici ALS: in linea di massima vi si mostrano costitutivi ed associati tra di loro i livelli della lingua e dello spazio, dove «il primo si basa sull'opposizione principale <italiano vs. dialetto>; il secondo, su opposizioni che focalizzano l'articolazione morfologica del territorio, ad esempio <mare vs. montagna>» [179]. Viene poi discussa l'effetto della variabile dialettica (l'unica delle variabili da campione che mostri un effetto notevole sulle attività di categorizzazione) che si esprime nel «grado di urbanità e di dinamicità del centro nodo» [188], essendo i grandi poli regionali Catania e Palermo i centri che dicotomizzano di più, seguiti da Caltanissetta, capoluogo di provincia, e dai centri di un certo rilievo economico e sociale di (micro-)area. Partendo dall'osservazione che i 'centri bersaglio' (cioè i centri che rappresentano il polo negativo delle dicotomie) nella maggioranza dei casi sono quelli limitrofi (o perlomeno non distali), viene poi sviluppato il concetto dello 'spazio avvicinato' che insieme allo 'spazio vissuto' (cf. infra) e ai 'saperi ideologici' costituisce la forma di rappresentazione della spazialità nei dati ALS. Nell'ultima parte del capitolo, tramite una serie di stralci delle interviste ALS, l'autore illustra modi diversi di rappresentazione dell'ideologia (linguistica e sociale) e dello 'spazio avvicinato', foca-

Edith Esch (ed.), *Language Change. The Interplay of Internal, External and Extra-linguistic Factors*, Berlino/New York, De Gruyter, 2002, 81-110.

¹⁰ La prima condizione di salienza in questo modello è la presenza di un fenomeno linguistico in situazioni tali «cambio, variazione, comportamento del singolo parlante, acquisizione» [146].

lizzando ulteriormente l'uso dei deittici come strategia con la quale il parlante «lega lo spazio fisico al suo vissuto e a quello della sua comunità» [205]. È anche in questo capitolo che si trova «il modello generale delle interazioni metalinguistiche ALS» [209] che sintetizza tutte le dimensioni e tutti gli elementi discussi fin a quel punto in «un'architettura analitica dei discorsi interazionali innescati da input metalinguistici» [209].

Il capitolo 7, «Spazio vissuto» [227-264], inizia con una discussione della problematica di determinare le variabili indipendenti che determinano statisticamente i risultati dell'analisi dei dati metalinguistici ALS. Questo problema riguarda perfino la variabile della mobilità che, sia nelle sue dimensioni storiche (trasferimenti passati degli informatori) sia in quelle attuali (pendolarismo), è registrata tramite due domande ALS; va ritenuto che le variabili «considerate singolarmente risultano sostanzialmente inadeguate», ma hanno una «formidabile potenza se considerate tutte quante all'interno di un sistema di interpretazione e di analisi [...]» [230], sistema che viene denominato 'spazio vissuto'. Facendo capo ad altri modelli di spazialità che abbandonano il concetto dello spazio fisico a favore dello spazio cognitivo nell'individuare i fattori di salienza extra-linguistica, l'autore propone una definizione del concetto di 'spazio vissuto': è l'insieme delle esperienze di vita di un parlante che sono legate alle sue esperienze linguistiche e cioè «capaci di suscitare *recall* linguistici e quindi associazioni fra dimensione sociale e dimensione linguistica» [234]. Centrali allo spazio vissuto sono gli 'incontri' – da parte loro esito delle mobilità – dei quali è poi proposta una classificazione secondo aspetti diversi, fra cui la 'funzione' (cioè il contesto dell'esperienza linguistica) che è individuata in quanto fattore significativo «nel differenziare qualitativamente i fattori di salienza extra-linguistica» [240]. Tramite due carte che rappresentano la frequenza con la quale un centro è indicato come punto linguisticamente differente (Carta 5) e la direzione delle indicazioni di differenza (Carta 6), vengono individuati gli effetti della distanza/vicinanza fisica e quelli ideologici sulle attività di rappresentazione dello spazio vissuto. Sulla base del caso esempio del lessema *carusu* 'bambino, ragazzo' viene poi illustrato «il principio generale su confini cognitivi e scientifici [...]: quando il marcitore della differenza linguistica è un tratto saliente, confini dei parlanti e confini dei linguisti tendono a coincidere» [258], principio valido per i dati ALS, ma non inconfondibile, come dimostra la discussione successiva.

Nell'ultimo capitolo, «I dati quantitativi nella dimensione metalinguistica» [265-280], vengono infine presentati i dati (quantitativi e qualitativi) raccolti tramite la domanda 18 del questionario ALS che chiede agli informatori di specificare gli elementi linguistici particolari della differenza tra il loro paese e un paese vicino. Dapprima l'autore descrive il sistema di etichettatura dei dati basato sul linguaggio di markup XML che esegue la classificazione dei fenomeni per 'classi' (p.es. 'lessicale') e degli elementi di ogni classe per 'tipi' (p.es. 'italiano', 'dialetto', 'onomastica', 'interiezione') ai quali in quanto 'valori' sono legati i 'luoghi' (paese dell'informatore e paese al quale è attribuito il fenomeno). Viene poi esposta la distribuzione quantitativa dei 'tratti' della differenza (cioè delle 'classi') che è seguita da una descrizione qualitativa dei fenomeni ('tipi') più diffusi nei settori della fonetica e della morfologia, dove per ogni fenomeno sono dati esempi per le varianti dicotomiche indicate (variante del paese dell'informatore vs. variante del paese al quale è attribuito il fenomeno). Al settore del lessico è dedicato un paragrafo a parte nel quale sono aggiunte alcune riflessioni sui fattori cognitivi, pragmatici e referenziali che qualificano i fenomeni lessicali (e in particolare i lessemi dialettali) «come altamente disponibili alla consapevolezza attiva e vissuta dei parlanti» [279].

Il libro di Vincenzo Pinello presenta numerosi punti di forza. Dapprima è da notare la sintesi ben riuscita dei fondamenti teorici della dialettologia percezionale (descrizione delle tappe scientifiche decisive, definizione dei concetti centrali) con le sue connessioni teoriche e metodiche intra- e interdisciplinari, nonché il mantenimento costante del legame tra i modelli teorici e i dati metalinguistici ALS. È inoltre lodevole l'uso frequente delle illustrazioni grafiche che permettono al lettore una comprensione sintetizzata e globale dei fatti riportati nel testo. All'orientamento del lettore nel testo stesso contribuiscono i rimandi costanti ana- e cataforici che creano legami importanti tra le parti tematicamente diverse e permettono di seguire l'argomentazione dell'autore. Quest'ultima è caratterizzata da una logica inerente e una linearità costante nonché da una vistosa padronanza dei dati qualitativi.

Dall'altro lato sono da menzionare alcuni punti deboli che prevalentemente riguardano l'utilizzo dei risultati quantitativi dell'analisi. Benché quella si consideri «un approccio quanti-qualitativo mirante a trovare l'equilibrio tra le due dimensioni di analisi» [19], il livello quantitativo (o livello macro) è presente solo scarsamente nell'analisi dei dati. In particolare, alcune volte sarebbero auspicabili indicazioni statistiche che permettano al lettore di verificare quello che è detto nel testo e/o di valutare autonomamente i risultati quantitativi; da come stanno le cose, il lettore è costretto ad accontentarsi di asserzioni generali (p.es. sulla non-adeguatezza delle variabili sociolinguistiche tradizionali [229]) o di illustrazioni numericamente non chiare (p.es. mancano legende con valori per le carte 4 e 6). Più volte (p.es. nei cap. 5.3.4 e 7.5) sono discussi solo singoli casi che poi sono dichiarati significativi per un principio generale, senza che il lettore abbia la possibilità di verificarlo tramite una comparazione con altri casi del corpus. La spiegazione di una maggiore quantità di casi avrebbe anche dato luogo ad una maggiore quantità di illustrazioni cartografiche, cosa questa che non avrebbe certamente nocito a un'opera che analizza dati provenienti da un *atlante* linguistico.

Infine, è inevitabile menzionare che l'aspetto formale del testo rappresenta un suo evidente punto debole: sono numerosissimi i refusi e gli errori ortografici e di citazione¹¹,

¹¹ Cf. «la Folk Linguistic» [21], «Gillièron» [21], «metalingusitico» [25], «The stimulus [...] may elicits [...]» [38], «atre cose» [61], «[...] è un Paese più sviluppato.» [62], «lo portano tutti i fratelli è [soci] della confraternita» [63], «they would need to have this identity confimerd» [65], «through most their social interactions» [65], «perceputually and cognitively prominent» [69], «a particular object or event» [70], «Fishbejn» [70], «Albarracin» [67, 70, 71], «Language Attitudes Studies» [73], «it should no necessarily lead us to expect [...]» [80], «Symposium» [85], «effettività» (corretto: *affettività*) [87], «Bassilli» (corretto: *Bassili*) [93], «Gestalttherorie» [109], «Gestalpsychologie» [109, 110], «le *hand drawn map*» [113], «le *hand draw maps*» [114, 115], «da aeree diverse» [116], «Automatic Activations Phase» [121], «only a few were able to mention specific word» [126], «impronte digitali» mimetizzate suoi luoghi del delitto» [128], «si siamo occupati» [129], «Stereototyping implies [...]» [131], «cognitoriu» (corretto: *cognitorium*) [134], «questi» (corretto: *questo*) [134], «but [...] only in general o ‘global’way» [135], «strascichìo» (corretto: *strascichio*) [136], «a particular features» [146], «communautaires(s)», «reprèsentations» [151], «perchè» [152], «l'ensamble» [152], «le constituants fondamentaux» [153], «figement representationnel» [153], «débatas» (corretto: *débats*) [153], «nello schema della tipologie d'indagine» [156], «paletizzazione» [160], «è interessasto» [166], «Berlyn» (corretto: *Berlin*) [167], «corrispondences» [170], «betwee player» [170], «when a child throw

di costruzione sintattica e di traduzione¹², di interpunkzione¹³ e di tipografia¹⁴ che avrebbero potuto essere evitati tramite una (ri-)lettura attenta del testo. Sono anche deplorabili

his ball» [170], «sulla categorie» [173], «categorial view» [173, nota 16], «dimensioni di salienza» [180], «apeena» [181], «fenomento» [183], «mischiamo sua l’italiano sia [...]» [183, nota 33], «queste persono» [183], «sepre» (corretto: *sempre*) [184], «dico-mie» (corretto: *dicotomie*) [185], «metalinguisitco» [190], «fra i punti che percepiscono/rappresentato e [...]» [191], «dialettità» [203], «dicotimie» [204], «lingusitici» [206], «lingusitico» [208], «context-dependent» [215], «7.2 spazio vissuto e [...]» [228-240], «rappresentazioni di queste genere» [237], «The proximity or ‘closeness’ to an area than will positively affect informants ability to distinguish [...]» [237], «extra-strong proximit» [238], «Boyre» (corretto: *Boyer*) [243], «mi potrebbe per quali paesi nota delle differenze?» [250].

¹² Cf. «La prima parte libro è [...]» [15], «R7: eh, i mussomelesi» (corretto: *il mussomelese*) [112, nota 14], «[...] come sia una la danza che [...]» [140], «Dopo aver definito acquisizione e cambio <fenomeni linguistici dinamici> propri della salienza [...]» [146], «predisposizione [...] delle le liste di attributi ad essere aperte» [169], «è neutra ovvero e non oppositiva» [196], «la rappresentazione e dei tratti linguistici è spesso olistica» [206], «Fra le categorie omogenee ma stereotipi ed atteggiamenti, non le dicotomie come ampiamente discusso.» [210]), «Le relazioni [...] sono da poste al centro [...]» [216], «L’ulteriore incrocio la domanda 17 si è dimostrato [...]» [229], «In questi paesi.» (corretto: *In questo paese*) [245, nota 27], «a garantire i dialettologi che [...] e gli studiosi di *Language Attitude Study* che [...]» [261].

¹³ Qui figurano casi di interpunkzione sbagliata (p.es. «in senso, stretto» [15], «Quando fa tutto ciò, l’informatore, attinge al patrimonio [...]» [107], «In Fig. 8.3 il foglio di markup XML, rappresenta [...]» [267]) e mancante (p.es. «una posizione diversa_» [17], «*b e c* (qui in corsivo)_» [82], «(iii_ e iv.)» [110], «Schirmunski_lo accennavamo sopra [...], è il primo che [...]» [130], «le componenti pragmatiche, cognitive_interazionali, demografiche» [146], «le varianti dialettali per <bambino_ragazzo>» [261]).

¹⁴ Si osservano qui casi di spazi obsoleti (p.es. «McLuhan/ Fiore [1967] 2011» [52], «E , di conseguenza, [...]» [96], secondo paragrafo a pagina 74, stralcio 23 [184], pagina 279) e mancanti (p.es. «Preston2010a⁵» [39], «del centroinvece che» [188], «global-way» [135]), di corsivi scorretti («Albarracín *et alii* 2005» [77]), mancanti (p.es. «matched guise», «Language Regard» [74], «task type» [93], «ana diri <sei>» [111], «i fazzu a mmuzzu» [123], «output» [139], «i pronomi personali tu e lei» [278]) o non unitari ([37f.], [276]), di ripetizione di parole («è costituito [...] anche da da reazioni implicate» [72], «una varietà siciliana siciliana» [106], «approdato ad un un apparato teorico» [165]), di sintagmi (a pagina 85) e perfino di una frase intera (a pagina 30), di parentesi messa in posizione sbagliata («a language stimulus from the top of [the triangle] reaches down into [...]» [38], «Piccitto (1951) e (Ruffino 1991a, 109)» [159]) o incompleta («(intra-areale oppure territoriale-regionale_» [145]), di non-uniformità dei trattini (p.es. [57]), di virgolette sbagliate (p.es. «con estensioni ‘oltre’ e contrazioni ‘dentro’ il punto» [68]), messe in posizione sbagliata (p.es. «raggiunge [...] Palma di Montechiaro nell’agrigentino (Piccitto 1951, 31)»» [159]) o mancanti (p.es. «[...] è esso l’artefice della ‘sorte dello stereotipo_»» [72]), di barre e virgolette obsolete (p.es. «Krosnick/Judd/Wittenbrik/ 2005» [71], «l’argomento o <contenuto [...]» [85], «dall’<incomprensione.»» [145]), e di grandezza del carattere sbagliata (p.es. «Bassili/Brown (2005, 552)» [93], righe I2-I12 dello stralcio n° 50 [250]) nonché la posizione sbagliata dell’elemento «Realtà (mondo reale)» nella tabella a pagina 54.

la non-uniformità dei riferimenti bibliografici nel testo¹⁵, la mancanza di pagine di riferimento dopo alcune citazioni letterali¹⁶, i riferimenti intratestuali sbagliati¹⁷, le numerazioni sbagliate o incomplete in alcuni stralci di intervista¹⁸ e in alcune traduzioni italiane delle interazioni¹⁹.

Nonostante queste manchevolezze, non si può non constatare che, tramite la penetrazione tra lo sfondo teorico e l'analisi empirica, il libro di Vincenzo Pinello rappresenta un approccio integrale alle questioni centrali della dialettologia percettiva. È quindi decisamente raccomandabile ai lettori interessati alle teorie e ai metodi moderni che permettono la raccolta e l'analisi di dati sulla base della percezione soggettiva dello spazio linguistico.

Sandra HAJEK

Andrea COMBONI / Tiziano ZANATO (ed.), *Atlante dei canzonieri in volgare del Quattrocento*, Firenze, SISMEL-Editioni del Galluzzo (Edizione Nazionale «I Canzonieri della lirica italiana delle origini»), 2017, XLVIII + 772 pagine.

Chi ha familiarità con la lirica italiana del Quattrocento e dei secoli precedenti scommetterà in anticipo sul probabile successo cui andrà incontro questo *Atlante*: per quanto nel corso dell'ultimo sessantennio gli studi sulla lirica volgare del XV secolo non siano stati mai fermi né sul versante dello scavo filologico né su quello dell'indagine storiografica, molto lavoro rimane da fare¹. All'interno di una tradizione manoscritta e a stampa multiforme, analoga a quella del secolo precedente ma caratterizzata da un'assunzione persino maggiore della pratica poetica presso gli strati sociali più vari², Andrea

¹⁵ Cf. p.es. «Ungerer/Schmid (2006)» [47] accanto a «Auer, Barden, Grosskopf (1998, 175)» [131], «Gergen (1994)» [57] accanto a «Gergen 1994» [51] etc., «Wilson/Lindsey/Schooler 2000» [87] etc. accanto a «Petty et alii 2006» [87].

¹⁶ Alle pagine 135, 137 e 139.

¹⁷ Cf. «Fig. 1» (corretto: *Fig. 3.1*) [76], «il raccoglitore» (corretto: *l'informatore*) [92], «l'informatore» (corretto: *il raccoglitore*) [111], «Fig. 3.4» (corretto: *Fig. 4.4*) [116], «saperi ideologici (I7)» e «completamente diverso» (I7)» (corretto in tutti e due i casi: (I8)) [199].

¹⁸ Cf. n° 16 [123-124], n° 21 [183], n° 51 [251], n° 53 [252].

¹⁹ Cf. a pagina 183, nota 33 e a pagina 184, nota 36.

¹ Il quadro più recente resta quello di Marco Berizzo, «La poesia del Quattrocento», in: Enrico Malato (ed.), *Storia della letteratura italiana*, Roma, Salerno Editrice, 2001, X, 493-544, al quale si rinvia anche per il ricco corredo bibliografico.

² Sull'apertura della lirica trecentesca a figure precedentemente escluse dal panorama letterario hanno scritto Armando Balduino, «Premesse ad una storia della poesia trecentesca», in: Id., *Boccaccio, Petrarca e altri poeti del Trecento*, Firenze, Olschki, 1984, 13-55, e Paolo Trovato, «La lirica del Trecento», in: Franco Brioschi / Costanzo Di Girolamo (ed.), *Manuale di letteratura italiana: una storia per generi e problemi*, Torino, Bollati Boringhieri, 1993, I, 397-405.

Comboni e Tiziano Zanato – coadiuvati da un ampio numero di collaboratori più e meno giovani [viii] – hanno circoscritto l’indagine a quelle raccolte liriche per cui la tradizione restituiscia traccia di un’organizzazione interna della materia: restano estromessi i poeti le cui raccolte non posseggano i requisiti necessari per parlare di “canzoniere”, provvisorio o definitivo esso sia. Ciò ha significato l’esclusione di autori capitali quali Alberti e Poliziano, per cui le testimonianze manoscritte episodicamente tramandano, sì, qualche iniziativa d’ordinamento, ma messa a punto *a posteriori* da copisti particolarmente attivi entro settori isolati della tradizione. Tra i grandi assenti va ovviamente ricordato anche il nome di Lorenzo de’ Medici, il cui *Comento* si propone come auto-antologia in forma di prosimetro, alla maniera di precedenti anteriori a Petrarca come la *Vita nova*.

In termini quantitativi, escludendo i casi di catalogazione problematica per i quali si possono avanzare dubbi sullo statuto di canzoniere (e che trovano posto in un’apposita *Appendice*), il tutto si è tradotto nella schedatura di settantasei autori – inclusi gli anonimi identificabili con i *codices unici* che li tramandano – e novantasei canzonieri: la mancata corrispondenza tra i valori si spiega considerando che sono censiti anche poeti che hanno all’attivo più di un canzoniere. Al di là dell’aspetto numerico, ciò che conta mettere in evidenza è l’ampiezza della casistica filologica riscontrata: dal caso degli anonimi a testimone unico a quello ben più spinoso della *Bella mano* di Giusto de’ Conti da Valmontone, tramandata da una novantina di testimoni, dei quali circa un terzo integrali. Tra i due estremi trova posto anche una terza tipologia, vale a dire quella di autori come Iacobo Sannazaro, la cui *princeps* del canzoniere (uscita postuma a Napoli nel 1530) presenta notevoli discrepanze di lezione rispetto alla tradizione manoscritta, a conferma di un costante lavoro d’autore sia nella redazione dei singoli testi, sia nella loro disposizione all’interno della raccolta. Ciò ha significato doversi misurare con testimonianze spesso diverse l’una dall’altra: dalla raccolta di rime del singolo poeta (autografa o meno, in forma di copia di dedica o di quaderno di lavoro) alla miscellanea costruita per addizioni successive e destinata all’uso privato, senza dimenticare le antologie – di sapore già due-trecentesco – aventi lo scopo di documentare l’attività di uno specifico centro o di una corte.

Tra i risultati più apprezzabili c’è anzitutto la possibilità di procedere a una nuova mappatura del panorama lirico volgare del Quattrocento. L’obiettivo, a suo tempo auspicato già dagli studi di De Robertis sul Quattrocento lirico e di Tissoni Benvenuti sulla poesia settentrionale coeva e sul libro di rime quattrocentesco³, si fa ora possibile sulla base di un’affidabile operazione di censimento e catalogazione dei reperti. A tal proposito va detto – ed è quanto i curatori fanno nell’*Introduzione* [ix-xxxix] – che il titolo di *Atlante* è di per sé improprio, dal momento che mancano le partizioni areali tipiche di questa forma. L’etichetta va preferibilmente intesa in funzione di una ipotetica messa a frutto del lavoro: a rigore, infatti, l’opera si presenta piuttosto come un repertorio alfabetico per autore o per canzoniere (laddove il nome non sia esplicitato né dal colletore né dai testi), includente tutti i testimoni recanti componimenti lirici ascrivibili a un solo

³ Domenico De Robertis, «L’esperienza poetica del Quattrocento», in: Emilio Cecchi / Natalino Sapegno (ed.), *Storia della letteratura italiana*, Milano, Garzanti, 1988², III, 369-817, e Antonia Tissoni Benvenuti, *Il Quattrocento settentrionale*, Bari, Laterza, 1972; Ead., «La tipologia del libro di rime manoscritto e a stampa nel Quattrocento», in: Marco Santagata / Amedeo Quondam (ed.), *Il libro di poesia dal copista al tipografo*, Ferrara/Modena, Istituto di Studi Rinascimentali/Panini, 1989, 25-33.

autore e la cui stesura sia databile tra il 1374 e il 31 dicembre 1500. Due estremi che, per ovvie ragioni, non sono casuali: se il secondo si spiega tenendo conto che nel 1501 appare il cosiddetto Petrarca aldino, che costituisce un punto di svolta nella fruizione della lirica che precede, il primo si giustifica considerando che il 1374 è l'anno di morte dello stesso Petrarca, cioè il momento in cui l'ultima redazione dei *Fragmenta* abbandona lo scrittoio del poeta e inizia a diffondersi come modello. Per quanto riguarda gli autori vissuti a cavallo del termine *ante quem*, essi sono stati accolti nell'*Atlante* solo nel caso per il loro canzoniere fosse dimostrabile l'esistenza di una prima redazione ancora quattrocentesca [xii-xiii].

Si può quindi ben dire che l'*Atlante* è uno strumento utile per sondare, dati alla mano, l'efficacia del modello dei *Fragmenta* sulla produzione lirica del secolo successivo: è questo, del resto, uno degli obiettivi dichiarati del lavoro [xii]. Si badi: fare storia di quel fenomeno che la critica storiografica ha da lungo tempo etichettato come “petrarchismo” non è in sé un fatto innovativo⁴. Nuova, però, è la mole di dati che l'*Atlante* mette a disposizione di quanti abbiano interesse a verificare a qualsiasi livello (metrico, tematico, strutturale) l'incidenza del modello e il suo grado di variabilità lungo l'arco del secolo: un'opzione tutt'altro che banale considerando che – complice una situazione ancora non egemonica – prima della codificazione bembiana non è scontato che tale modello riscuota l'apprezzamento che riscuoterà dal secondo quarto del Cinquecento in avanti. E non è scontato, a ben vedere, nemmeno che il canone petrarchesco a disposizione fosse quello odierno: fino almeno al 1472, che è l'anno di pubblicazione dell'edizione Valdezoco, responsabile di aver messo in circolazione l'ultima redazione del *Canzoniere*, ben più nota fu la cosiddetta “forma malatestiana”, nella quale però i testi 1 e 366 (cioè proemio e congedo) erano già nella posizione definitiva [x-xi]⁵.

Posto l'obiettivo di massima di verificare la disponibilità dei quattrocentisti alla forma-canzoniere, restava da risolvere la questione preliminare più onerosa, ossia l'individuazione di criteri oggettivi sulla base dei quali definire le costanti che la caratterizzano [ix-xi]: operazione malagevole vista la multiformità del genere tra il 1374 e i primi anni del Cinquecento (e infatti, trattandosi di un concetto ‘in movimento’, Comboni e Zanato preferiscono parlare di macrotesto, così da evitare ambiguità semantiche). Per circoscrivere il campo d'indagine, i curatori prendono le mosse da un'osservazione di Gorni del 1984, che definisce il canzoniere come «un libro di poesia [...] in cui sia evidenziabile, a

⁴ Cfr. Carlo Dionisotti, «Fortuna del Petrarca nel Quattrocento», *Italia medioevale e umanistica* 17 (1974), 61-113; Armando Balduino, *Rimatori veneti del Quattrocento*, Padovà, Clesp, 1980; Marco Santagata, *La lirica aragonese. Studi sulla poesia napoletana del secondo Quattrocento*, Padova, Antenore, 1979; Id., «La lirica feltresco-romagnola nel Quattrocento», *Rivista di letteratura italiana* 2 (1984), 53-106; Marco Santagata / Stefano Carrai, *La lirica di corte nell'Italia del Quattrocento*, Milano, Angeli, 1993.

⁵ Carlo Pulsoni, «Lettori di Petrarca nel Quattrocento», in: Luca Marcozzi (ed.), *Petrarca lettore. Pratiche e rappresentazioni della lettura nelle opere dell'umanista*, Firenze, Cesati, 2016, 259-271, e Nadia Cannata, *Il canzoniere a stampa (1470-1530). Tradizione e fortuna di un genere fra storia del libro e letteratura*, Roma, Il Bagatto, 2000.

uno o più livelli del testo, qualche intento di organizzazione interna della materia»⁶. A partire da questa enunciazione e attraverso la consultazione di studi sul genere in ambito novecentesco⁷, Comboni e Zanato provvedono a qualche ulteriore precisazione: sostengono la necessità che il sistema testuale sia riconducibile a un unico autore, chiariscono come l'organizzazione interna della materia debba esprimerne la volontà e, infine, specificano che la struttura debba essere applicabile a tutti i suoi livelli.

L'incrocio dei dati provenienti dagli studi di Testa e Scaffai ha fornito un elenco dei livelli testuali caratterizzanti la forma-canzoniere. Una raccolta esibirà, dunque, i seguenti requisiti:

- (a) selezione degli *argomenti primari*, con la coesistenza di una dimensione lirica e di un discorso narrativo di norma amoroso;
- (b) presenza di *incipit*;
- (c) presenza di *explicit*;
- (d) presenza di *isotopie*, da intendersi come ricorsività tematica, semantica, temporale;
- (e) presenza di *titoli* o *rubriche* atte a segnalare l'esistenza del macrotesto;
- (f) individuazione di *partizione interna*;
- (g) presenza di *connessioni intertestuali* fra i membri testuali;
- (h) *progressione del discorso*, con incremento di senso;
- (i) padronanza dei meccanismi della *dispositio* e dell'*elocutio*;
- (j) presenza di *riflessioni metapoetiche*;
- (k) manifestazioni di *interdiscorsività*.

In continuità con la bibliografia, i curatori hanno sottoposto ai redattori una scheda-tipo che perfezionasse quella provvisoria elaborata incrociando gli studi di Testa e Scaffai. Al fine di valutare al meglio l'eventuale aderenza al modello petrarchesco, occorreva elaborare una scheda duttile, che riuscisse al contempo a dar conto degli elementi strutturanti dei *Fragmenta* senza risultare eccessivamente vincolante nei confronti dell'oggetto, specie considerando la varia casistica che era prevedibile incontrare strada facendo. Le schede si presentano dunque strutturate in ventuno paragrafi (o voci), ognuno dedicato a un aspetto peculiare della forma-canzoniere di matrice petrarchesca. Ciò non implica che tutte le caselle siano state riempite in fase di schedatura: sono numerosi i macrotesti che mancano di un determinato aspetto strutturante (il titolo, per fare l'esempio più ovvio), e che tuttavia non sarebbe comunque lecito degradare allo stato di raccolte in ragione del fatto che presentano altri requisiti caratterizzanti un canzoniere. Se la lettura della singola scheda serve in prima istanza a fornire le informazioni principali su ogni singolo macrotesto, una lettura trasversale delle schede – che è quanto fatto

⁶ Guglielmo Gorni, «Le forme primarie del testo poetico», in: Alberto Asor Rosa (ed.), *Letteratura italiana III/1*, Torino, Einaudi, 1984, 439-518: 508.

⁷ Si tratta di Enrico Testa, *Il libro di poesia. Tipologie e analisi macrotestuali*, Genova, Il Melangolo, 1983, e Niccolò Scaffai, *Il poeta e il suo libro. Retorica e storia del libro di poesia nel Novecento*, Firenze, Le Monnier, 2005.

nella seconda parte dell'*Introduzione* [XIII-XXXVIII] – riesce a fornire un quadro esauritivo circa le linee di tendenza che caratterizzano la forma-canzoniere nel XV secolo.

I primi sei paragrafi forniscono le informazioni preliminari. Poco c'è da dire sul primo, ovviamente dedicato, ove presente, al *Titolo*: è interessante notare come una lettura obliqua dei dati confermi che la soluzione maggioritaria non è quella di “frammenti”, ma riguarda le forme metriche utilizzate (come per *Sonetti e canzoni* del San-nazaro) o la tematica, esprimibile talora mediante metafora (come per il *Naufragio* di Aloisio). Segue un ragguaglio filologico su *Testimoni principali e tradizione*, quanto mai necessario viste le condizioni spesso disperanti in cui versa la tradizione dei canzonieri in oggetto: solo quindici dei novantasei macrotesti considerati sono pervenuti in autografo; di altri nove possediamo idiografi. In terza posizione c'è uno spazio dedicato al *Periodo di composizione*, il cui *range* è solitamente definito sulla base di indizi interni (lingua, stile, riferimenti esplicativi) o esterni (evidenze codicologiche), con particolare attenzione all'analisi degli elementi che consentano di parametrare il periodo descritto dal macrotesto sul tempo biografico dell'autore. A seguire, c'è una voce dedicata a *Numero dei componimenti e forme metriche*: si tratta di una sezione utile sia per verificare la consistenza dei singoli macrotesti e le linee di tendenza per ciò che riguarda gli aspetti metrico-formali – questi ultimi precocemente petrarcheschi [XIII-XVII] –, sia per arricchire i dati raccolti da repertori metrici come il *REMCI*⁸. Chiudono la sezione liminare due paragrafi complementari, dedicati ai cosiddetti *Punti a e ω*, volti a rintracciare quei testi che, esplicitamente o meno, svolgano le funzioni di proemio e congedo (solo in diciassette casi su novantasei si apre con un sonetto e si chiude con una canzone; più consueta è invece la soluzione sonetto-sonetto). Anche su questo versante la fortuna arrisa a Petrarca è palese: non solo il punto a di novanta macrotesti è in forma di sonetto, ma in numerosi casi esso presenta anche molte delle unità minime di contenuto di *Voi ch'ascoltate*, con abbondante ripresa dei suoi termini-chiave e delle sue locuzioni⁹. Benché la rintracciabilità di a e ω sia requisito capitale perché si possa parlare di forma-canzoniere, c'è da dire che la loro individuazione non è sempre agevole (come per il Cei): particolarmente onerosa può risultare l'individuazione di ω, giacché non è detto che tutti gli autori approdino alla chiusura del cerchio¹⁰. Particolarmente importante in tal direzione è il paragrafo dedicato alla *Progressione del senso*, secondo cui un canzoniere si caratterizzerebbe anche sulla base della necessità che i testi non possano essere cambiati d'ordine, pena lo sviluppo della trama. Tale condizione, però, si presenta di fatto non praticabile nemmeno per il modello dei *Fragmenta*, tant'è che i curatori hanno saggiamente deciso di considerare macrotesti tutte quelle raccolte che consentano di rintracciare una trama tra a e ω (o quanto meno un abbozzo), visto che solo diciotto canzonieri si caratterizzano per una storia precisamente calibrata dall'inizio alla fine.

Pochissimi sono i canzonieri in cui il punto a non coincide con la voce dell'io lirico, perché 'io' e autore tendono a corrispondersi: la voce 'Io' lirico e 'tu' conferma non a

⁸ Guglielmo Gorni / Massimo Malinvern, *Repertorio metrico della canzone italiana dalle Origini al Cinquecento (REMCI)*, Firenze, Cesati, 2008.

⁹ Tiziano Zanato, «Il “Canzoniere” di Petrarca nel secondo Quattrocento: analisi dei sonetti incipitari», in: Alfonso De Petris / Giuseppe De Matteis (ed.), *Francesco Petrarca. Umanesimo e modernità*, Ravenna, Longo, 2008, 53-111.

¹⁰ Prendendo in prestito l'immagine di Paolo Cherchi, *Verso la chiusura. Saggio sul «Canzoniere» di Petrarca*, Bologna, Il Mulino, 2008.

caso che solo due esemplari censiti hanno in a una persona diversa dall'io (Albizi e De Petruciis), ma anche che tendenzialmente l'autore intende raccontare ai lettori la propria storia. Spesso, anzi, alcuni autori optano scienemente per una 'firma obliqua', magari in acrostico, quand'anche non più esplicitamente nei paratesti: non più che occasionali nel sistema-canzoniere sono i testi nei quali l'autore parla a nome di terzi, creando un effetto di sospensione identitaria per farsi *alter ego* del committente o per dare notizie sul sé storico (come in Baldinotti). Quest'ultima considerazione sui rapporti fra 'io' lirico e 'io' storico chiama in causa anche i due problemi del *Tempo della storia* e delle *Isotopie spaziali*. Si tratta di categorie tuttora in uso presso la narratologia per indicare la rintracciabilità di elementi o accenni che consentano in un caso di collocare entro un arco di tempo preciso la vicenda, e nell'altro di determinarne i luoghi fondamentali: dati che hanno – o perlomeno possono avere – un evidente addentellato con la biografia reale dell'autore.

I restanti paragrafi entrano nel merito dei singoli macrotesti e della loro materia. Cinque di essi sono dedicati a saggiare la presenza di testi che per varie ragioni rivestono un ruolo strutturante nell'economia della vicenda. Due paragrafi, per esempio, sono pensati per inventariare l'eventuale presenza di *Testi di pentimento*, tendenzialmente connessi alla questione petrarchesca del «giovenil errore» e per ovvie ragioni solitamente concentrati nei dintorni di ω, o di *Testi di anniversario*, presenti in oltre metà dei canzonieri censiti per il loro ruolo cronografico, e talvolta veicolanti (come già nei *Fragmenta*) errori di calcolo imputabili all'autore. La scheda non manca inoltre di enumerare i *Testi con destinatari reali* (presenti in ottanta casi) e aventi la funzione indiretta di certificare la verità storica della vicenda; e lo stesso vale per i *Testi non amorosi*, spesso a sfondo gnomico, religioso, storico politico o d'occasione, o per i *Testi di poetica*, caratterizzati da riferimenti metatestuali che possono farsi più o meno fini a seconda della perizia dello scrivente (che in taluni casi può addirittura lasciarsi andare a notazioni pertinenti alla lingua o allo stile, come nei canzonieri di Ariani e Grifo).

Le rimanenti voci sondano la sussistenza di altri elementi funzionali a produrre un effetto di coesione. La sezione *Articolazioni interne* dà conto di eventuali partizioni, che possono sostanziarsi tanto nella classica suddivisione per libri o generi metrici, quanto nella bipartizione di matrice petrarchesca fra rime 'in vita' e 'in morte' (questa occasionalmente ripescata da Perleoni e Sclaricino). La voce *Sequenze intermedie* segnala la presenza di agglomerati testuali tematicamente coesi, che tendono a fungere da punti di snodo per l'architettura macrotestuale: abbondano dittici o trittici sulla descrizione dell'amata o sul racconto dell'innamoramento o sulle implicazioni semantiche del nome della donna. Simili, ma orientate sul versante formale, sono le *Connessioni intertestuali*, perlopiù dedicate a corrispondenze di natura retorica, fonica, iconografica. In terzultima posizione si trova un paragrafo dedicato ai *Modelli*, nella quale prima si rende conto e poi si discute di tutti quei luoghi in cui un autore fa menzione, effettiva o ideale, del proprio discepolato poetico.

Chiudono le schede un paragrafo per *Altre osservazioni*, che accoglie riflessioni su eventuali peculiarità accessorie, siano esse di natura numerologica o formale (con particolare attenzione alle fonti secondarie, qualora sia possibile segnalarne l'apporto), e la *Bibliografia*, ridotta ai lemmi essenziali. In chiusura, prima degli *Indici* [707-772], si trova un'Appendice destinata a ospitare gli autori che Comboni e Zanato, per motivi che possono essere interni alla raccolta o esterni ad essa, hanno preferito non omettere [615-704]: la scheda per questi ultimi si presenta semplificata, riducendosi alle voci liminari

(*Titolo, Testimoni principali e tradizione, Periodo di composizione, Numero dei testi e forme metriche, Punti a e ω*), seguite dalla voce *Caratteri della raccolta*, dedicata alla discussione degli indizi a favore della sussistenza del macrotesto.

Sono tante le ragioni del prevedibile successo. Vuoi per le edizioni procurate (almeno per a e ω), vuoi per l'attenzione tributata agli aspetti metrico-formali e strutturali della forma-canzoniere, lo spaccato offerto si presenta inedito per qualità e quantità dei ritrovamenti. È quindi facile immaginare che l'*Atlante* saprà imporsi come strumento di riferimento tanto per lo studioso che voglia intraprendere lo studio di uno dei macrotesti censiti, quanto per quello interessato a sondare le persistenze e i punti di frattura nella storia di una forma particolarmente fortunata. Nondimeno, il lavoro risulterà utile anche per gli studiosi di lirica medievale che vogliano informazioni dettagliate sulla longevità di talune forme metriche, o che cerchino conferme sulla possibilità di definire macrotesti raccolte liriche particolarmente omogenee. Insomma, la mole di informazioni che l'*Atlante* offre è potenzialmente elevatissima: tanto basta a giustificare l'attenzione che senz'altro gli sarà dedicata.

Federico RUGGIERO

Enanchet. Dottrinale franco-italiano del XIII secolo sugli stati del mondo, le loro origini e l'amore. Edizione, traduzione e commento a cura di Luca MORLINO, Padova, Esedra editrice (Filologia Veneta. Testi e studi, 9), 2017, 477 pp.

In un saggio, fondamentale ancora oggi, dedicato a due importanti autori in franco-italiano, l'anonimo 'Patavian' e Niccolò da Verona, Limentani osservava:

Il terreno in cui questi testi affondano le radici è senza dubbio quello dell'Italia 'lombarda' delle signorie: Padova carrarese, dopo le oscillazioni fra autonomia comunale e pressione scaligera; Verona; Milano, da cui la crescente potenza viscontea si protende ad avvolgere a lungo anche la Mantova dei Gonzaga; infine – per limitarci ai centri maggiori – Ferrara estense: signorie che s'instaurano e trasformano gradualmente, e con alterne vicende, in principati. Alla distanza [...]emergerà soprattutto il ruolo di Mantova e di Ferrara, e se dalla biblioteca dei Gonzaga proviene il fondo più importante delle opere sopravvissute, è nella Ferrara estense che quelle opere germineranno poi nei capolavori del Rinascimento cavalleresco¹.

Proprio nell'ampio fondo librario di uno dei «retors de tere» della 'Lombardia' medioevale, la famiglia Gonzaga, attestato dal noto Inventario del 1407 in duplice copia, compare, fra i manoscritti «in lingua francigena», un codice indicato come *Liber mortalitatum et de condictionibus diversarum gencium/gentium*, il cui *incipit* recita: «En achet por soi dit che trois coes». Si tratta dell'attuale ms. Wien, Österreichische Nationalbibliothek, 2585, siglato W dagli studiosi. È un codice membranaceo di lusso,

¹ Alberto Limentani, «L'epica in 'lengue de France': 'L'Entrée d'Espagne' e Niccolò da Verona», in: *Storia della cultura veneta. Il Trecento*, Vicenza, Neri Pozza, 1978, 338-39.

risalente alla fine del XIII secolo, che ci conserva, su due colonne di scrittura in gotica libraria italiana, alle cc. 1r-16v (ovvero 1a-16d) una sola opera in prosa, edita da Fiebig nel 1938: all'interno della produzione letteraria in franco-italiano è un testo considerato minore ed è stato variamente denominato, da *Livre d'Enanchet a Doctrinal*, da *Livre de cortesie a Livre de la doctrine*, da *Doctrine d'amor a Livre de la doctrine compliq.*

A distanza di alcuni anni dall'edizione di Fiebig, nella Biblioteca Nazionale Universitaria di Zagabria e precisamente nel fondo della Biblioteca Metropolitana, viene scoperto un codice miscellaneo, pergameno e di piccolo formato, ascrivibile al periodo compreso tra la fine del XIII secolo e il XIV *ineunte*, che custodisce, alle cc. 57r-76r, un'altra testimonianza del *Liber*. È il ms. MR 92 della Zagrebačke Metropolitane, indicato con Z, che contiene, fra l'altro, un frammento dell'*Epistola Aristotelis ad Alexandrum*, una *Estoire d'Atilie en Ytaire* in franco-italiano, una raccolta di liriche nota come “Canzoniere francese di Zagabria” e un *Chronicon Paduanum* relativo agli anni 1175-1313, che dagli studi di Lucilla Spetia risulta essere un nuovo testimone degli *Annales Patavini*. A tutt'oggi dunque la tradizione manoscritta del *Liber* è costituita solo dai due testimoni W e Z.

Al *Liber*, che si rivela una prosa a carattere didattico estremamente complessa, appartenente ai testi in franco-italiano cui gli studiosi hanno rivolto minore attenzione, è dedicato il recente volume, a cura di Luca Morlino per i tipi di Esedra nella collana “Filologia Veneta”, dal titolo: *Enanchet. Dottrinale franco-italiano del XIII secolo sugli stati del mondo, le loro origini e l'amore*. Come rivela l'autore, è un libro «fatto, disfatto e rifatto» [6], in cui, riprendendo la sua tesi di dottorato, discussa all'Università degli studi di Padova, «*Alie ystorie ac doctrine*: il 'Livre d'Enanchet' nel quadro della letteratura franco-italiana», affronta e tratta con minuzia le numerose problematiche che tale dottrinale presenta. Nell'“Introduzione” [7-31], delineando l'ampio panorama degli studi ad esso dedicati, Morlino osserva:

Questo nome enigmatico che occorre in apertura al testo e poi nella rubrica dell'ultimo capitolo si presta ad essere interpretato tanto come nome proprio dell'autore, e in particolare come ipocoristico del composto imperativale *Vaenancius*, quanto e forse più probabilmente come titolo, a partire dallo stesso etimo, in rapporto alla sfera semantica dell'avanzamento, se si considera che il suffisso *-et* caratterizza diversi volgarizzamenti di testi di ambito didattico e anzi propriamente scolastico [26].

E in effetti, come egli sottolinea, era frequente, in età medioevale, l'uso del diminutivo per i cosiddetti ‘generi minori’ e per le versioni dal latino all'antico francese, come ad esempio i *Disticha Catonis*, che nel volgarizzamento sono intitolati *C(h)atonet*. *Enanchet* si lega a numerosi altri testi che costituiscono «il capitolo francese della storia italiana dei volgarizzamenti» [18] e rivela tre differenti contenuti, che nella *mise en page* del codice viennese vengono segnalati con una lettera capitale ornata (due E e una M) [36]: un dottrinale concernente le varie classi sociali (capp. 1-24), un compendio di storia universale con una sorta di esame ravvicinato su talune di queste classi e su alcune istituzioni (capp. 25-39) e una trattazione dell'amore (capp. 40-90). «Una capacità non del tutto trascurabile» [26] nell'assemblaggio delle fonti, osserva il Nostro, è mostrata dall'ignoto compilatore dell'*Enanchet*, che potrebbe identificarsi con un intellettuale urbano, probabilmente italiano (forse un maestro?), certamente

dotato di una cultura molto più modesta di quella di Brunetto, oltre che di una minore capacità e consapevolezza letteraria e ambizione culturale, ma a suo modo

impegnato nello stesso progressivo processo di delatinizzazione del sapere che interessa l'Italia proprio a partire dalla prima metà del XIII secolo [28].

Particolarmente importante è il fatto che l'autore di tale volgarizzamento, permeato da un'ideologia tipica della 'cortesia borghese', risulta cronologicamente il primo tra i vari scrittori, da Daniele Deloc a Brunetto Latini, da Martin da Canal a Marco Polo e Rustichello da Pisa, con cui la

ricezione passiva del francese si è trasformata in forza dinamica, e degli Italiani hanno scritto in francese. L'Italia è, con l'Inghilterra, il paese straniero che, sul fronte della lingua, ha sviluppato un francese proprio e, su quello della letteratura, ha prodotto opere originali in francese. Certo non solo il modo di ricezione era stato diverso; diversa resta la consistenza della lingua².

L'Enanchet ha come *terminus ante quem* il 1252, datazione rivelata alla c. 76r del colofone del ms. Z, che, in gotica libraria italiana, recita: «Ensi est le livre de la doctrine conpliç, lo quel hert amastremant et lumere de la çent de ces monde, e si fu escriç en la contree des Montels .M.CC.Lij. puis la nasion deu douç roy Jesu Crist, lo quel ert fonteine e nasimant de tot bian» [52]. Ma questa data, come annota Morlino, è stata «sinora piuttosto negletta dagli studiosi, che per lo più hanno continuato invero a basare il termine *ante quem* su quella del 1287 riportata da W» [12]: il *colophon* del ms. W, oltre alla datazione (14 giugno 1287), rivela il nome dell'autore della copia, tale «Rofin, qui a celui tens estoit garde» nella torre detta «Mizane» (c.16d); il che ha dato origine a varie interpretazioni, ma «indubbiamente suggestiva – afferma il Nostro nella 'Descrizione dei testimoni' [33-57] – se si considerano i rapporti politici tra Verona e Mantova, dove fu poi conservato lo stesso W» [40] è l'ipotesi avanzata da Bertolini, che localizzava la misteriosa torre nell'antico complesso edilizio del comune di Verona. E proprio Bertolini, nelle sue ricerche fra storia e letteratura franco-italiana, accostava il colofone di Z a quello di un altro poemetto in tale lingua, l'*Antéchrist*, tradiuto dal ms. 3645 della Bibliothèque de l'Arsenal, esemplato nel 1251 nella contrada dei Montecchi di Verona «super carcere Polorum» (c.67v) [52]. Con *l'Enanchet* e l'*Antéchrist* si rivoluziona dunque la datazione tradizionale dei testi pervenuti in franco-italiano, secondo la quale i più antichi erano i volgarizzamenti delle versioni latine del *Moamin* e del *Gaatrif* effettuati da Daniele Deloc, dei quali il *terminus a quo* è il 1249 e il termine *ante quem* il 1272.

Il testimone W, forse in origine di un formato più ampio, come farebbero supporre le macchie d'inchiostro blu alla c. 16d, le quali «potrebbero testimoniare che il foglio in questione sia stato in contatto con la capitale ornata della colonna di sinistra di un foglio adiacente (un ipotetico f. 17a)» [35], è esemplato da Rofin, indubbiamente un italiano, probabilmente in un ambito di scritture carcerarie. Del tutto ignoto è invece il nome del copista dell'*Enanchet* del ms. Z, nel quale anzi, dall'esame paleografico svolto da Lucilla Spetia, si rivelano numerose mani; il codice, che riflette interessi culturali di ambiente borghese, risulta costituito da sei unità irregolari, nelle quali la gotica libraria italiana domina ampiamente sulla minuscola corsiva. Il testo del volgarizzamento franco-italiano, oltre a mostrare un considerevole numero di «ritocchi e di correzioni compiuti su rasura» [49],

² Lorenzo Renzi, «Il francese come lingua letteraria e il franco-lombardo. L'epica carolingia nel Veneto», in: *Storia della cultura veneta. Dalle origini al Trecento*, Vicenza, Neri Pozza, 1978, 563.

appare copiato dalla stessa *manus* cui si devono una parte dell'*Histoire d'Atile en Ytaire* e la prima sezione del *Chronicon paduanum*. Quanto alla localizzazione del ms. Z (Padova o Verona?), Morlino, di fronte al dilemma se il colofone di Z sia originale o trascritto, ipotizza che la fattura del codice possa essere «ricondotta alla sola Padova» [54] e afferma:

A favore dell'ipotesi che il colophon non sia originale ma copiato dall'antigrafo concorre inoltre il fatto che esso è interno al *booklet* in cui è trascritto l'*Enanchet*, opera dello stesso copista, che invece non aggiunge nulla nei ff. 87r e 88r a conclusione rispettivamente delle *Moralités* e delle preghiere francesi [54].

Allo studio dei due manoscritti (con riproduzione a colori della c.1r per W e della c.6v per Z) segue un'ampia e attenta 'Analisi linguistica' [59-127], in cui, relativamente alla grafia, vengono segnalate con Z1 le lezioni originarie e Z2 quelle risultanti dalle correzioni nel ms. di Zagabria, e talora la sua *scriptio inferior* mostra di accordarsi con W, ma qualche volta, è costretto a constatare il Nostro, la decifrazione e il recupero della scrittura sottostante risultano impossibili. Un utilissimo punto di riferimento per ulteriori ricerche risulta tale analisi, nella quale Morlino sottolinea in particolare le difficoltà e i problemi di fondo delle opere in franco-italiano poste

tanto dalla parziale inadeguatezza delle tradizionali griglie di analisi di fronte a una *facies* linguistica eterogenea e priva di regolarità, quanto dalla mancanza di tratti caratterizzanti specifici che siano davvero dirimenti per una localizzazione che vada oltre quel 'riferimento a un territorio dialettale di una certa grandezza'³ che per questo tipo di testi appare l'unico traguardo possibile, a meno di non disporre di informazioni esplicite più precise relative all'origine dell'autore e dei codici [60].

Nella disamina, strutturata secondo gli ambiti tradizionali (grafia, fonetica, morfologia e sintassi), speciale attenzione è dedicata al vocalismo e al consonantismo; sono evidenziati fenomeni caratteristici del ms. Z quali: la riduzione del dittongo *ui* a *u* (*destrute* 34.2) per influsso dell'italiano e la presenza del dittongo *ue~uo* invece di *o* in sillaba tonica (*guote* 'goccia' 5.3). Comuni invece ai due testimoni sono, fra l'altro, in campo fonetico: la riduzione di *ai* in *a*, considerevolmente frequente in W in sillaba tonica (*pas, paz* 'pace' 14.3, 20.1) e in Z invece in sillaba atona (*rason* 29.4, 79.8); l'alternarsi di *c* e *ch* (*cauvels* 3.3, *chavels* 'capelli' 65.2); la presenza di *u* davanti a nasale (sopra tutto nel ms. di Zagabria rispetto al codice viennese) sia in sillaba tonica che in sillaba atona (*lunge* 22.8, *abundance* 50.1, 50.5). Tra le differenze ci limitiamo a menzionare: per le nasali l'opposizione tra le grafie *mb, mp* di W (*amperiers* 19.9) e *nb, np* di Z (*enperiers* 19.9). In ambito morfologico si segnalano tra le caratteristiche: il maggiore rispetto del sistema bicasuale nel manoscritto di Vienna rispetto a Z; la conservazione parziale in W, per il pronomine relativo, della distinzione tra *qui* e *que* mentre in Z ha in genere la forma *q(u)e*; l'utilizzo della congiunzione *car* in luogo di *que* spesso con valore dichiarativo in W (1.1, 3.1, 3.2) anche nelle locuzioni causali *a ce car* (1.5), *por ce car* (7.4, 15.4, 19.11); la presenza degli italianismi *com/con* (6.3, 6.4) in entrambi i codici; per i verbi l'uso della terza persona invece della 6^a (tipico della lingua veneta e frequente nei testi franco-italiani) sopra tutto in Z (*Les filç Sem habitoit el flum d'Aufrate* 26.2); la comparsa, accanto al più frequente *estre*, dell'ausiliare *venir* nelle costruzioni passive (*vient tramis* W, *viant tramis* Z 24.8), il che, sottolinea Morlino,

³ Günter Holtus, «Sulla posizione del franco-italiano nella dialettologia italiana», in: *Scritti linguistici in onore di Giovan Battista Pellegrini*, Pisa, Pacini, 1983, 65.

«non risulta attestato in francese antico ed è invece frequente in Italia, soprattutto in area settentrionale, [...] per cui sembra possibile ravvisarvi una testimonianza linguistica a favore dell’italianità dell’autore» [121].

Problematica si rivela la sintassi dell’*Enanchet*, che, rileva lo studioso, «appare spesso involuta e non lineare, soprattutto nell’ordine delle parole, che in alcuni casi è caratterizzata da quelli che sembrano dei tentativi, più o meno riusciti di *mise en relief*» [126] attraverso la frase scissa (come ad es. *Et c'est por chevalerie c'a perdu son roi et son sangnor* 17.4). E questo, a nostro avviso, rende particolarmente meritoria la ‘Traduzione’ [149-289] di tale volgarizzamento, che è preceduta dalla ‘Premessa Filologica’ [129-149] in cui Morlino dall’analisi di una serie di errori congiuntivi perviene a riconoscere la derivazione dei due codici da un comune archetipo, sostenendo la necessità di un’edizione «che tenga conto di entrambi, finalizzata a una ricostruzione ipotetica della sostanza testuale dell’originale e accompagnata da una traduzione concepita nei limiti del possibile come parte integrante e complementare del processo critico-testuale» [137]. Il problema della scelta delle varianti è risolto non solo attraverso l’esame della *scriptio inferior* di Z, che spesso mostra un «accordo originario» con W, ma anche attraverso la collazione delle fonti con i due manoscritti, che si rivela «un ausilio fondamentale perché – sottolinea il Nostro – permette di stabilire con un relativo margine di sicurezza la lezione dell’originale» [138].

Il codice scelto come base di riferimento per l’edizione è W sia per la qualità delle lezioni, superiore a quella del ms. di Zagabria (in cui significativa appare la tendenza alla banalizzazione), sia per l’impossibilità di decifrare e recuperare talora la *scriptio inferior* di Z «che è quella che [...] più interessa nella prospettiva della ricostruzione critica dell’originale» [139]. A fronte del testo, ripartito in novanta capitoli (suddivisi in paragrafi), viene data, quale importante sussidio al lavoro di edizione, l’accurata traduzione in italiano del volgarizzamento, impresa non certo facile. In proposito, oltre ai refusi *-osophes* (23.7 in apparato) per *-ophes* e *sempre* [183, penultima riga] per *sanz aucune perece* (20.3), segnaliamo la possibilità di rendere, nel capitolo intitolato «Por que amor vient requerru», *richeises/richeisisses* (50.1, 50.5) non con ‘denaro’, ma con ‘ricchezze’, tenendo conto del fatto che, nella società del Duecento, erano considerati beni particolarmente importanti le terre e le case, oltre al denaro; di tradurre *proece* (57.1), a proposito di regali per i cavalieri, invece di ‘virtù’, con ‘prodezza’, il cui campione è Orlando, il migliore dei combattenti cristiani.

Da un’analisi rigorosa di Morlino l’*Enanchet* risulta essere «una compilazione e un volgarizzamento di varie fonti mediolatine» [9], di cui solamente alcune sono state già individuate (per tacere di autori antichi menzionati come Ovidio o Filone d’Alessandria) mentre altre sono poste in luce nell’ampio e minuzioso ‘Commento’ [295-362], preceduto da un’utile ‘Tavola di raffronto’ [295-362], ripartito in capitoli e denso di riferimenti bibliografici: il *De amore* di Andrea Cappellano, la *Rota Veneris* di Boncompagno da Signa, lo *Speculum regum* di Goffredo da Viterbo, la *Historia Scholastica* di Petrus Comestor, il *Boncompagnus* di Boncompagno da Signa, il *Facetus* in distici elegiaci, il *Libro di varie storie* di Antonio Pucci e alcuni passi delle *Epistole* di san Paolo, in cui, sottolinea lo studioso, si può «rinvenire un primo basilare nucleo di *sermones ad status*, che finora non risulta sia stato messo in evidenza» [298]. Particolarmente significativi, a suo avviso, sono: l’utilizzo dell’opera di Boncompagno, che assurge a ulteriore importante attestazione dell’origine «alto-italiana del testo» [16], e alcuni temi trattati come ad esempio il riferimento alla leggenda di Attila in Italia. Uno studio basilare delle fonti dell’*Enanchet* risulta, constata con amarezza Morlino, considerevolmente ostacolato dallo stato editoriale delle opere

mediolatine; ci si può limitare a ricordare che: della *Rota Veneris*, utilizzata in maniera rilevante, manca una vera e propria edizione critica; il *De amore* è consultabile solo nell'ottocentesca edizione di Trojel, basata su un numero limitato di testimoni (ai quali si dovrebbero aggiungere i numerosi altri successivamente reperiti); il *Facetus* è accessibile soltanto nell'edizione di Morel-Fatio del 1886 a fronte del volgarizzamento catalano...

In 'Appendice' [363-413], che ha «carattere documentario» [140], viene collocata l'edizione interpretativa di Z, rimasto inedito, a proposito della quale ci chiediamo, nella descrizione della bellezza femminile, se la lezione *guole ausi blançe* (65.3) non possa essere idealmente integrata con *come neige* dal momento che nei testi medioevali il candore della pelle delle donne molto spesso è paragonato alla neve (ghiacciata o appena caduta).

Un essenziale ma prezioso 'Glossario', in cui fra l'altro è sottolineata la considerevole frequenza nella lingua franco-italiana di *hapax* o di termini rari, spesso difficilmente interpretabili etimologicamente e semanticamente (come *gnif* o *meginif*), un 'Indice dei nomi citati nel testo' e un 'Indice dei nomi citati nel volume' completano il libro di Morlino, che costituisce un importante contributo a una conoscenza più approfondita della 'costellazione letteraria' franco-italiana, in cui si distinguono particolarmente copisti, autori e compilatori veneti, e delle vicende storiche che ad essa si legano.

Lidia BARTOLUCCI

Roumain

MONUMENTA LINGuae DACOROMANORUM BIBLIA 1688, PARS XVII: *Osee, Ioël, Amos, Abdias, Ionas, Michaea*; PARS XX: *Sapientia, Ecclesiasticus, Susanna De Belo Sive Dracone Babylonico*; PARS XXI: *Machabaeorum I, II, III*. Editura Universității «Alexandru Ioan Cuza», Iași, 2012-2015.

La série des MONUMENTA (*passim* MLD) allant de la Pars I (*Genesis*), 1988, à la Pars XXII (*Iosephus ad Machabaeos*) englobe l'ensemble des livres de l'*Ancien Testament* (AT), traduits intégralement en roumain, avec cette graphie bien spécifique de l'ancien-slavon, BIBLIA 1688 (*passim* B.1688) / soit *La Bible de Bucarest 1688*. Les Parties XXIII et XXIV (2015) sont elles, réservées au *Novum Testamentum* (NT), alors que la B.1688 comprend au total 24 volumes, sachant que le vol. X est scindé en deux parties: X.1 *Job* et X.2 *Esdras et Neemias*.

L'édition des MLD est le résultat d'un travail de coopération étroite, entre les universités «Alexandru Ioan Cuza» de Iași et «Albert-Ludwigs-Universität» de Fribourg-en-Brisgau, et auquel les deux recteurs respectifs, Viorel Barbu, pour celle de Iași ainsi que Christoph Rüchardt, pour celle de Fribourg ont, en 1988, apposé leur signature. À part Paul Miron et Elsa Lüder, tout comme Alexandru Andriescu, Vasile Arvinte¹ qui sont

¹ Vasile Arvinte, «Studiu lingvistic asupra primei cărți (Facerea) din Biblia de la București (1688), în comparație cu Ms.45 și cu Ms.4389», dans *Monumenta linguae Dacoromanorum. Biblia 1688, Pars I. Genesis*, Iași, 1988, 47-130.

les initiateurs à proprement parler de ce projet (v. les noms des nombreux collaborateurs mentionnés dans chacun des volumes des MLD: dans les éditions des volumes XVII et XX, figure par ex. Mădălina Ungureanu, dans le volume XXI, par ex. Ana-Maria Gînsac), personne d'autre à Fribourg ne s'est engagé, ni investi dans cette entreprise.

L'ensemble des Partes des MLD, dans leur intégralité, y compris le nom de tous les participants, sont disponibles en ligne².

L'édition des MLD reproduit trois versions de l'AT:

- (1) La B.1688 a été imprimée à Bucarest, en un volume de 750 pages, avec deux colonnes par page. L'on trouve le fac-similé entier de l'édition de 1688, réparti sur tous les volumes des MLD et correspondant aux noms des livres de l'AT et du NT. La BIBLIA de 1688 ne figure que sur une seule colonne par page, dans les vingt-deux volumes de l'édition des MLD.
- (2) Le manuscrit Ms.45, sous forme d'autographe en vieux-slavon, d'après la SEPT. FRANKF.³ nous donne une traduction intégrale de l'AT et comporte 906 pages; il est toujours réparti sur 2 colonnes par page.
- (3) Le Ms.4389, dont la traduction roumaine de l'AT repose sur la version de la BIBL.OSTROG⁴, compte en tout 914 pages, numérotées jusqu'au livre *II Mach.*, chap. 13, sur deux colonnes; le Ms.4389 contient de même le livre *III Mach.*, dont certains folios sont quelque peu abîmés vers la fin du texte (cf. les copies du vol. XXI); le Ms.4389 n'inclut pas *IV Mach.*

Le plan et la division de l'édition des volumes I-XXII (AT) ont été structurés sur le même schéma et comprennent les sept parties suivantes illustrées d'exemples tirés des chapitres XVII, XX et XXI des MLD:

1. *Notă Asupra Ediției* (effectuée par E. Munteanu, cf. XVII, XX, XXI, pp. 5-20): note qui a été systématiquement apposée par Munteanu de la page 5 à la page 20 et que l'on retrouve dans tous les volumes de la *Serie Nouă*, plus précisément dans les volumes X-XXII. Elle contient des remarques générales sur la «transcription phonétique interprétative» des deux autographes des Ms.45 et Ms.4389 et fait également état de la correspondance des caractères cyrilliques (*slova chirilică*, f. sg. roum.) avec leurs homologues latins (de l'alphabet latin) en usage dans la version roumaine moderne.

Munteanu aborde là un problème bien connu depuis fort longtemps: celui de la transcription philologique scientifique du texte original de la B.1688, qui a été imprimée en caractères slavons, tout comme celui de la transcription du Ms.45, qui a fourni la base de l'édition de la B.1688 ainsi que du Ms.4389. Il est de mise, dans cette transcription, que l'on respecte rigoureusement le texte – une exigence qui, selon l'auteur, proscrit

² <<https://consilr.info.uaic.ro/~mld/monumenta/> (consulté le 3 mars 2017)>.

³ SEPT.FRANKF. = *Tῆς Θείας Γραφής, Παλαιᾶς Δηλαδὴ καὶ Νέας Διαθήκης ἀπάντα – Divinae Scripturae nempe Veteris ac Novi Testamenti omnia, Graece [...]*, Frankfurt ad Moenum, 1597.

⁴ BIBL.OSTROG = **БИБЛИЯ СИРЕЧЬ КНИГЫ ВЕТХАГО И НОВАГО ЗАВЕТА ПО ІАЗЫКОУ СЛОВЕНСКОУ**, 1581 (écrite en vieux-slave ecclésiastique au Monastère Ostrog/Ostrog, Ukraine; c'est la première traduction complète de la Bible [russe], *Острожская Библия*).

impérativement la modernisation des formes d'origine et surtout leur archaïsation artificielle. Munteanu donne entre autre dans sa *Notă*, des précisions ayant trait à la traduction, et qui relèvent de sa comparaison des trois textes bibliques. La note de Munteanu est le résultat de la comparaison des trois textes bibliques et de l'exploitation qu'il en a faite, au niveau de la traduction.

L'auteur y ajoute des informations succinctes d'ordre encyclopédique, sur les *realia biblica* (il parle par ex. des rites, des institutions, des vêtements, etc.). Il élucide des mots archaïques, parle de la littérature antique traitant des Pères de l'Église et donne des explications onomastiques ayant trait à des noms propres donnés dans la Bible, d'anthroponymes, de théonymes voire de toponymes, etc. (XVII, 9/2 – col.1/2). En lisant cette transcription, on se doit de prendre conscience de la pluralité de la valeur phonétique d'une lettre slave ainsi que de la valeur identique de plusieurs *slove* (f. pl. roum.) pour le même son (cf. là-dessus l'inventaire des graphèmes et de leurs valeurs phonétiques dans XVII, 11-20, où l'on trouve une liste intégrale des 37 lettres (caractères) cyrilliques de l'ancien roumain en usage dans toutes les MLD); l'on en discerne là deux types différents:

- **Ѥ** ('ius') représente deux valeurs phonétiques différentes:
 - (1) la voyelle *î* à l'intérieur et à la fin d'un mot: **ѧѤѡгъ** – *dînsul* (B.1688, 295) «il»; **ѡгѡръ** – *pogorî* (B.1688, 312) «descendre»;
 - (2) **Ѥ** représente rarement la voyelle *ă*: **ѧѤ** – *luă* (Ms.45, 287) «il prit».
- **ѧ** ('ia') représente la diphthongue *ia* dans n'importe quelle position: **ѧѤмѣѧ** – *primejdia* (Ms.45, 284) «le danger»; la lettre **ѧ** sert souvent à former la III^e pers. sg. de l'impr. ind. de quelques verbes de la IV^e conjugaison: **ѧѤмѡ** – *socotia* (B.1688, 297) «il/elle pensait»; **ѧѤмѡръ** – *ajutoria* (Ms.45, 284) «il/elle aida»; **ѧ** désigne, en alternance avec **ѩ** ('ati'), la diphth. *ea*: **ѩъ** **ѡнекѡгъ** – *să binecuvîntescă* (Ms.45, 284) «qu'il bénisse!» (cf. **ѩ**: **ѡгъръ** – *muiereea* (Ms.45, fol./p. 733) «la femme»); **ѧ** marque souvent la voyelle ouverte *e* transposée dans les MLD par un **ѣ** **ѡгъвѣ** – *grăbêște* (Ms.45, fol. 503) «(se) dépêche», etc.

Un exemple intéressant pour l'incompatibilité aléatoire des caractères slavons nous est présenté par Gînsac / Ungureanu (2015, 135 *sq.*)⁵; il est tiré de la B.1688, vol. VIII, 2014, *Regum III/IV*: on y trouve à la p. 247, au vers 7:29 la forme **ѡнекѡгъ**; dans le Ms.45, p. 290 on trouve pour le même verset, la graphie **ѡнекѡ**; la confusion de cette double valeur du caractère **Ѥ** de *î* = *ă* (expliquée ci-dessus), permet de lire *dzîcînd* (part.prés. de *a zice* (< DICERE) “disant” et *dzăcînd* (part. prés. de *a zace* < IACERE) “gisant”. Le contenu même du vers ne permet toutefois pas l'interprétation ‘disant’; Ms.45 (Pars VIII, 290) présente la transcription phonétique correcte ‘gisant’, que l'on peut vérifier en consultant la *Septante* / LXX. Dans la LXX, qui a servi à Milescu de base pour sa traduction de la B.1688, l'on trouve pour ce part.prés. contesté: *προσκείμενον* “placé sur [...] / près de qch.”, part.prés., inf. *πρόσκειμαι*. La *Septante* reste au demeurant «la principale source des versions bibliques roumaines du XVII^e siècle» (Gînsac / Ungureanu 2015, 143).

⁵ Ana-Maria Gînsac / Mădălina Ungureanu, «Les premières traductions roumaines de la Septante (XVII^e siècle). Le projet ‘Monumenta Linguae Dacoromanorum. Biblia 1688’», *Journal of Septuagint and Cognate Studies* 48 (2015), 129-45.

2. Les *Texte* (MLD XVII, 22-88; XX, 22-188; XXI, 22-208) de B.1688 (sous forme de fac-similés reproduits dans les MLD), se présentent ainsi: lorsqu'on ouvre un vol. quelconque avec un fragment de texte (par ex. XVII, 22: *Iósia*, chap. 1:1-11 / chap. 2:1-5), l'on trouve sur la page de gauche (cf. p. 22) deux colonnes: col. I présente le fac-similé du texte slavon original de B.1688 (avec au max. 59 versets par col., cf. XVII, 22-88); et à droite de celle-ci, en vis-à-vis, sur la même page (p. 22), sur le même alignement, se trouve la col. II avec la transcription interprétative (en caractères latins, de Lucia-Gabriela Munteanu) du texte de la B.1688, par. ex. XVII, 22: *Iósia*, chap. 1:1-11 / chap. 2:1-5); nous avons donc 2 colonnes côté à côté. Sur la page d'en face (donc à la p. 23), se trouvent les trois col. III, IV et V, alignées sur les col. I-II de la p. 22 à gauche; la col. III contient la *transcr. interpr.* (L.-G. Munteanu) du Ms.45, le texte de la version *Nicolae Milescu revizuită* (révisé par Dosoftei, Métropolite de Moldavie, 1624-1693; v. *infra*); la col. IV contient la *transcr. interpr.* (E. / L.-G. Munteanu) du Ms.4389 (la version de l'AT d'un certain Daniil Andrean Panoneanul); la col. V contient: la *versiunea modernă* (de E. Munteanu, faite en collaboration avec les co-éditeurs des MLD, mentionnés ci-dessous: Mădălina Ungureanu / Mihaela Paraschiv / Octavian Gordon *et al.*).

Cet alignement sur le même niveau des versets du Ms.45 et de ceux du Ms.4389 avec le fac-similé de B.1688 et sa *transcr. interpr.* (en col. II), constitue une sorte de tableau synoptique de traduction et donne une vue d'ensemble sur toutes les analogies / similitudes et les divergences des trois col. II, III, IV, à l'aide de la col. V (ici p. 22sq.). Il serait bon, pour mieux comprendre le processus, de passer en revue les volumes respectifs des MLD (par ex. les vol. XVII, XX, XXI, cf. le lien de la B.1688 déjà mentionné *supra*).

3. Les *Note Filologice și Textuale*: XVII, 91-102 (E. / L.-G. Munteanu); XX, 191-220 (E. / L.-G. Munteanu; M. Ungureanu); XXI, 211-230 (Mioara Dragomir / Ana-Maria Gînsac / Gabriela Haja / Maria Moruz / Elena Tamba). Ces notes mettent en relief, en comparant le texte de la B.1688 avec celui des manuscrits Ms.45 et Ms.4389, des variantes d'ordre orthographique, voire des graphies qui restent difficiles à déchiffrer dans différents passages des traducteurs et des copistes, tout comme des ambiguïtés d'ordre morpho-sémantique; là dessus, un exemple tiré de Pars XXI, *Al Macavéilor cuvînt dentîu* (chap. 9, verset 10), cf. B.1688, col. II (p. 66), Ms.45, col. III (p. 67):

« [...] și să murim vitejaște pentru frații noștri și să nu lăsam vină noastră » (“[...] que nous *mourrions* courageux par amour pour nos frères, de sorte que nul ne nuise à notre réputation”) / « și să mărim vitejaște [...] » (“et que nous *grandissions* courageux [...]”), là où d'après la SEPT.FRANKF, et en raison d'un graphisme, une transcription illisible du verbe grec *ἀποθάνειν*, l'on pourrait lire, comme dans la B.1688: *a muri* “mourir” ou bien *ἀποθαπέω* “avoir confiance, courage” – et au lieu de *să murim* comme on se doit de lire dans le Ms45, col. III (p. 67) – *să mărim* (vb. conj. prés. pl., de *a mări* “agrandir, glorifier”); le subst. *mărirei* (s.f. gén./dat. sg. *mărtire* “grandeur, gloire”) dans le même verset 10 (B.1688, Ms.45) s'explique sur le modèle du grec *δόξα* (XXI, remarque 87, p. 214/1).

4. Les *Comentarii* des vol. XVII, 103-181 (E. Munteanu); XX, 221-362 (Paraschiv / E. Munteanu / Gordon); XXI, 231-304 (Paraschiv): Voilà un bref aperçu du début de la prophétie d'*Osea* (790-725 av. J.-C.), l'un des six « prophètes mineurs », tiré des *Comentarii* de Munteanu (XVII, 103-182, par ex. p. 120/2); les chap. 1:1 - 3:5 rapportent le mariage d'*Osea* avec une prostituée; chap. 5:8-11 rapporte ses prophéties, par ex. la situation dégradée du peuple d'Israël, son incapacité de revenir vers le Seigneur; chap.

5:12-15: le Seigneur menace les Assyriens – d'après Munteanu (loc. cit.) un passage sombre et difficile à comprendre, parce que les traducteurs de la LXX auraient effectué une traduction erronée; ce n'est qu'à l'aide d'un regard rétrospectif sur le texte authentique hébreu que l'on pourrait comprendre l'événement relaté au chap. 5:14: «De acea eu sînt pentru Efraim ca o panteră» ("C'est pourquoi je suis pour Efraim une sorte de panthère"). Très explicite pour la compréhension de l'histoire des prophètes mineurs, dont il a été dressé une liste dans Pars MLD XVII, s'avère l'ordre chronologique selon lequel sont mentionnés cinq des prophètes de la période pré-assyrienne: la rédaction du texte d'*Avdie / Abdias* le plus ancien, date de 889-884, alors que le texte de *Mihea / Michaea* – le sixième des «petits prophètes» – tombe dans la période *assyrienne*, à côté des proph., par exemple: *Isaia*. Très utile pour le contact avec les douze prophètes se révèle la synopse onomastique, par ex. *נֹּהֶה (Hosea)* Yahwe aide / Ωσηή / ὸσεία / *Osee*, etc., d'après la BIBL.HEBR.⁶ / SEPT.FRANKF. / BIBL.OSTROG et VULG.⁷ (relative à l'ordre du canon hébr., cf. Munteanu, Pars XVII, 104sq.).

Tous ces commentaires des différents volumes des MLD facilitent la compréhension des exposés bibliques qui évoquent la toute puissance et l'omniprésence d'un Dieu, seul et unique et maître de notre existence: Yahwe / Dieu / Seigneur.

5. Chaque vol. des MLD contient un *Index des mots et des formes* de la B.1688, de Ms.45 et de Ms.4389 (présentés dans XVII, 183-249: *azvîrlitúră* «projectile»; XX, 363-495; XXI, 305-444) avec une trad. all./fr.; un tel *Index* linguistique, inséré dans chacun des volumes des MLD, englobe l'ensemble des mots et des formes rassemblés assidûment dans B.1688, Ms.45 et Ms.4389; on se doit de mentionner: Ana Catană-Spenchiu; Mădălina Ungureanu; Iosif Camară; Dinu Moscal, pour ne citer ici, tirés du vol. XXI, que quelques noms représentatifs de l'ensemble de tous ceux qui ont participé à cette entreprise.

6. La *Bibliografie Generală* présente par surcroît une bibliographie de l'index des mots et des formes ainsi qu'une bibliographie de la préface et des commentaires (XVII, 251-268; XX, 497-516; XXI, 445-459). Nous y trouvons également des précisions sur les diverses éditions de l'AT, citées dans les différentes Partes ainsi que sur les nombreux commentaires religieux qui y ont été faits sur celui-ci.

7. Les *Fotocopii*: chaque volume des MLD se termine par des photocopies en couleur (exécutées par VI. S. Patraș) qui reproduisent de manière remarquable les autographes originaux des Ms.45 et Ms.4395: XVII, Ms.45, p. [= pagination des autographes] 687-708 / Ms.4389, 836-856; XX, Ms.45, 776-831 / Ms.4389, 625-836; XXI, Ms.45, 831-892 / Ms.4389, 873-914, suivis de sept pages en partie endommagées et du fait même, indéchiffrables. Si l'on regarde bien les photocopies, il semblerait que la graphie du Ms.4389 (max. 46 lignes/colonne) se laisse mieux déchiffrer que celle du Ms.45 (à 45 lignes) – à condition, bien entendu, que l'on parvienne à déchiffrer dans tous ses détails la graphie finement élaborée des caractères cyrilliques des deux Ms.

Cette tentative montre au profane l'ampleur du labeur ardu et astreignant, fourni par les co-éditeurs des MLD lors de la *transcr. interpr.* et de la *vers. mod.* des colonnes II-V

⁶ BIBL.HEBR. = *Biblia Hebraica Stuttgartensia* [...], Stuttgart, 1977.

⁷ VULG. = *Biblia ad vetustissima exemplaria castigata* [...], Antwerpiae, 1565.

de chaque page (dont les noms sont mentionnés dans le contenu des MLD, et que l'on n'a pas manqué de citer, pour ce qui est du vol. XVII, voir *supra*).

Une brève remarque concernant l'emploi de l'alphabet cyrillique dans la graphie du roumain s'impose ici: dans la deuxième moitié du 19^e siècle, le roumain se servait encore de l'alphabet slavon, tandis que l'aroumain («armân») lui, un soi-disant 'dialecte' du (daco-)roumain (selon la vieille controverse ethno-linguistique) utilisait essentiellement l'alphabet latin, qui n'a été adopté par la langue nationale roumaine qu'en 1862 (avec des signes diacritiques bien spécifiques). Ce dialecte, qui en l'occurrence, a bien été considéré au sens de ses locuteurs comme 'une langue à part du roumain', s'est essentiellement répandu au sud du Danube, dans cette vaste zone des Balkans, et surtout en Albanie, en Macédoine et en Grèce. De par la grammaire de Mihail G. Biojagi (1780-1842), cette langue, voire ce 'dialecte' aroumain, a donc été, bien avant le dacoroumain, transcrit en lettres latines: *Romanische, oder Macedonowlachische Sprachlehre*, Wien 1813 (reprod. partielle, Fribourg, 1988).

Deux procédés différents de pagination des *folia* et des *pages* de Ms.45 et de Ms.4389 sont à signaler:

- (a) comptage *page par page* à l'aide de chiffres cyrilliques, apposés par le copiste tout en haut du texte des *f. / folia^{r-v}* par le copiste (Daniil Panonianul), procédé valable tout au long du texte de l'AT (cf. les copies-couleur du Ms. 45: XVII, 275-296);
- (b) comptage des *folia* (et non des *pages*), comme par. ex. vol. XVII, 275, Ms.45, la photocopie p. 687, dotée (en haut de la page) du n° 345 = fol. 345 par le bibliothécaire du Ms.45 (et non par le copiste), qui a inventorié le manuscrit. Le Ms.45 contient au total 906 pages (y compris une introduction et à la fin de l'ouvrage, quelques pages restées, elles, sans pagination, et dont les éditeurs des MLD n'ont pas tenu compte), soit, les *folia* 2^v-454^v, contenant le texte intégral conforme à l'AT. Le Ms.45 contient par surcroît deux pages/*folia* qui n'ont pas été prises en ligne de compte 1^{r-v}, dotées d'une introduction au *Genesis / roum. Facerea* (nominalisation déverbale de l'inf. roum. (a) *face* «faire»), ainsi que quatre pages finales: 455^r - 456^v, qui n'ont pas été numérotées par les copistes et qui clôturent le manuscrit dans sa totalité; dans le Ms.4389 (contenant au total 914 pages, par. ex. au Pars XVII, 299-319; 836-856) l'on découvre la reproduction mécanique suivante du bibliothécaire: n° 418 aux p. 836/837 et pour le n° 427 à la p. 855.

À titre d'exemple, pour illustrer le nombre de versets contenus par colonne, citons la *Cartea prorocirei lui Ioil / IOËL* – «le livre de la prophétie de Ioil» du vol. XVII: Ms. 45, 283 / p. 695/1: contient 45 versets par col.; Ms.4389, 306 / p. 843/1: 46 versets; *Ioil* contient en tout 73 versets (Ms.45, 282/1-284/2; Ms.4389, 305/1-307/2). Qu'il s'agisse du contenu ou de la forme, les deux Ms. sont quasiment similaires; il s'agit de la version intégrale de l'AT, transcrise dans une graphie homogène pour chacun des deux Ms. La graphie du Ms.45 et celle du Ms.4389 sont similaires et ont été respectivement réalisées par le même copiste; Ms.45 est écrit en caractères cyrilliques italiques semi-ondiale: la lettre majuscule a une hauteur de 6 mm, les minuscules mesurent 1 mm, et quant au feuillet de base, il a une dimension de 14,5 x 5,5 cm.

Ms.4389 est, quant à l'ampleur de son contenu, à peu près identique au Ms.45, soit au total 917 pages = 459 fol.^{r-v}. La numérotation des versets s'effectue dans le Ms.45 (cf. les

vol. XVII, XX, XXI) en chiffres rouges arabes; les versets du Ms. 4389 sont marqués par des chiffres arabes, en noir; les versets du fac-similé B.1688 (max. 59 lignes par page), sont marqués, eux, en chiffres noirs slavons. Et ainsi trouve-t-on dans l'ensemble des volumes des MLD une rubrique réservée aux notes philologiques et textuelles (par ex. XVII, 91-102) concernant par ex. des annotations secondaires en marge des autographes des Ms.45 et Ms.4389.

Suivent alors les commentaires exhaustifs des six prophètes (du groupe des *Douze Petits Prophètes*), présentés par E. Munteanu (cf. XVII, 103-181), et dont le premier d'entre eux, OSEE / *Iósiia* (XVII, 23-43; Ms.45, col. III), est transcrit aux pp. 687/2-694/1. Ces commentaires se penchent sur la période pré- et assyrienne au cours de laquelle les textes du *Dodekapropheton* (*δώδεκα προφήτων*) ont été compilés dans le *Tanakh*, la bible hébraïque-araméenne (*Nevi'im* “les prophètes”), dont la traduction grecque, la Septante, représente la plus ancienne traduction intégrale du *Tanakh*, comme base de l'AT de la chrétienté. On y trouve là une énumération des différences linguistiques (surtout d'ordre lexical) entre les Ms.45 et Ms.4389 et de la B.1688, que l'on peut expliquer à partir des corrections de la version de Nicolae Milescu.

Le Ms.45 reproduit dans les MLD I-XXII, est conservé à Cluj-Napoca / Klausenburg / Kolozsvár, dans la *Biblioteca Filialei din Cluj a Academiei Române*⁸. Ce Ms.45 représente la première version intégrale de l'AT traduite en roumain par Nicolae Milescu Spătarul (1636 Vaslui / Roumanie–Moscou 1708). Sa traduction de l'AT repose essentiellement sur la SEPT.FRANC., base et source principale de son entreprise. Néanmoins, il n'a pas manqué, en complément, de puiser dans la BIBL.OSTROG ainsi que dans d'autres versions latines de l'AT. C'est lors d'un séjour à Istanbul, entre 1661 et 1664, où il se trouvait en mission diplomatique, que Milescu a mené à bien sa traduction. Cet autographe, écrit de la main de Milescu, n'est toutefois conservé que sous forme de copie, très probablement revue par Dosoftei (*infra*) et retranscrite par un certain Dumitru de Muntenia, qui a vraisemblablement signé cette copie (effectuée entre 1683 et 1686?) sous le nom de Dumitru Dlăgolscom. Ce nom de Dlagopole rappelle le premier document écrit en roumain auquel on puisse attribuer une date, et en l'occurrence, une lettre manuscrite de l'année 1521 (*Scrisoarea lui Neacșu*, en caractères cyrilliques), rédigée par le boyard *Neacșu de Câmpulung*, adressée à Hannes Benkner, maire allemand-saxon de Kronstadt / Brașov, en Transylvanie.

Dans une autre révision de la traduction de Milescu qui a dû servir de base à la B.1688 (imprimée à Bucarest), bien que Milescu y figure comme auteur, son nom se glisse sous la désinence de *Nicolae*, de manière voilée dans le Ms.45, 907-910 dans le *Cuvînt înainte cătră cititorii* / soit la “préface aux lecteurs”; il en est de même dans le Ms.4389. Moyennant quoi après que la traduction de Milescu a été remaniée à plusieurs reprises, elle a servi de fondement à la première Bible qui a été imprimée en langue roumaine.

Ms.4389 est le deuxième manuscrit-autographe qui, après le Ms.45, soit représenté en «transcription phonétique interprétative». Il est conservé à la *Biblioteca Academiei Române* à Bucarest. Le Ms.4389 contient «la traduction intégrale de l'AT, effectuée à partir du slavon et du latin par un valaque anonyme (probablement Daniil Andrean

⁸ Eugen Munteanu (coord.), *Vechiul Testament – Septuaginta. Versiunea lui Nicolae Spătarul Milescu (Ms.45 de la Biblioteca Filialei din Cluj a Academiei Române)*, Iași, Editura Universității «Alexandru Ioan Cuza» din Iași, 2016.

Panoneanul), au cours de la seconde moitié du XVII^e siècle », là-dessus: Gînsac / Ungureanu 2015, 133). Pour sa traduction effectuée entre 1665 et 1672, Daniil s'est servi en outre de la VULG. ainsi que de la version de Milescu (Ms.45). Il est également tout à fait possible, à en croire les résultats des toutes dernières études, que non seulement la traduction de Milescu, mais aussi celle de Panoneanul se soient infiltrées dans l'élaboration de la version imprimée de la B.1688. Ainsi affirment Gînsac / Ungureanu: « Par conséquent, l'Ancien Testament publié à Bucarest [...] ne constitue pas une version indépendante, mais une révision de la traduction de Nicolae Milescu [...]. Une nouvelle édition du Ms.45 (où figure la traduction intégrale de l'AT par Milescu) a été éditée en 2016 par E. Munteanu *et al.*⁹.

L'alignement typographique qui y est mentionné permet de comparer, visuellement parlant et avec plus de facilité, la transcription en alphabet latin avec celle de la traduction de l'AT et, en les rapprochant, d'en filtrer les divergences et les similitudes dans la version de B.1688, du Ms.45 et celui de Ms.4389 comme le prouve par ex. le livre SAPIENTIA du catalogue des *Deutérocanoniques: Înțelepciunea lui Solomón* / “La sagesse de Salomon”; voir, ci-dessous, un exemple de cet alignement (par ex. XX, 22-65, Ms.45, chap. 1:11):

- (B.1688, col. II): « Păziți-vă, dară, de răpștirea nefolositoare și de clevetituri să crătați limba, căci răspuns căci răspunsul prea ascuns deșart nu va merge și gura preamînțind omoară sufletul».
- (Ms.45, col. III): « Păziți-vă, dară, să răpștirea nefolositoare și de clevetă crătați-vă limba, căci răspuns pre ascuns dășert nu va merge și gura preamînțind omoară sufletul».
- (Ms.4389, col. IV): « Deci păziți-vă, dară, de răpștirea cea ce nu iaste de folos și limba v-o crătați de mozavirie, că cuvîntul cel ascuns nu se va duce în dășart, iar gura celor necurați ucide sufletul».
- (*versiunea mod.*, col. V): « Păziți-vă, dară, de șoapta deșartă și crătați-vă limba de ponegrire, pentru că vorba șoptită nu va merge în van, iar gura calomniatoare ucide sufletul»

“Gardez-vous donc du murmure qui est sans profit, épargnez à votre langue la médisance, car un mot furtif ne sera pas proféré en vain, mais la bouche qui ment fait périr l'âme” (trad. Dhorme 1959¹⁰).

Pour donner quelques précisions sur cet alignement typographique à partir du passage cité: au niveau syntaxique et lexical, la B.1688 montre une grande convergence, tout à fait dans la lignée du Ms.45; par contre l'on perçoit une certaine divergence lexicale, si l'on compare avec le Ms.4389 et dans la *versiunea modernă*, col. V (cf. les mots-clés de ce verset selon Paraschiv, XX, 221-285, ici: 230/2):

a răpști / răpștirea (DLR, s.v.; inf. / nom. fém. sg. art., un régionalisme moldave archaïque, attesté vers 1560-1561 par Coresi: *Tetraevanghelul* / “Quatre Évangiles”; Coresi est imprimeur roumain et traducteur du NT (†1583 à Brașov/

⁹ <www.editura.uaic.ro/fisa-carte.php?ctg=ultimele_aparitii&id_c=1506> (consulté le 10 octobre 2017).

¹⁰ Édouard Dhorme (ed.), *La Bible. Ancien Testament II*, Paris, Gallimard, 1959, 11.

Kronstadt), “murmurer, grogner / le murmure”, tout comme dans Ms.4389, col. V: *a șopti / șoaptă* (inf. / nom. fém. sg.) «chuchoter» (attesté au début du XVI^e siècle dans la *Psaltirea; infra*);

pour *clevetituri / clévetă* (nom commun, fém. pl. nom. ac. art. indéfini / nom fém. sg. art. indéf., B.1680, Ms.45) “médisance, calomnie” figure dans le Ms.4389 *mozavirie* (< turque/arabe ; archaïsme moldave), dans col. V: *ponegrire* «diffamation» (cf. gr. *καταλαλία*, dans LXX, un *hapax legomenon*); la *vers. roum.* (col. V) de l’expression *gura* (< GULA «gueule») *calomniatoare* – “la bouche qui ment” équivaut au participe gr. *στόμα καταψευδόμενον*, de type géronde., tandis que la forme correspondante de la VET.LAT.¹¹: OS QUI MENTITUR, est une proposition subordonnée relative.

Un autre exemple pertinent et convaincant dans le cadre de cette comparaison de données d’ordre lexical des différentes versions roum. de l’AT, nous est offert, dans une nouvelle perspective, par Gînsac / Ungureanu (2015, 138); elles sont d’avis que des éléments lexicographiques, par ex. dans le DLR¹², qui renvoient à la B.1688 comme première source de référence, devraient être corrigés, tout comme les versions du Ms.45 et du Ms.4389 qui ont été achevées antérieurement à la BIBLIA 1688. Pour illustrer leur argument, elles démontrent par ex. que pour le tout premier emploi du verbe *a păcătui* (inf.) “pécher”: «si va fi deaca va greși și va păcătui» (“alors il arrivera que, lorsqu'il aura commis la faute et le péché”) dans le DLR (s.v.) l’on aurait cité la B.1688 (chap. 6:5, fol. 73, col. I; Pars III *Leviticus*, 1993, 80/1-2, vers 4): **ШИ ăд фИ ڪڻاڻ ăд گڻاڻي, ڦي ăد پڻڪڻي** = «si va fi când va greși și va păcătui». Mais ce verbe roum. *a păcătui* existe bien avant la Bible; il est, du reste, attesté dans le Ms.4389 (apparu dans les années 1665-1672), p. 94/1. L’on peut donc supposer que d’autres exemples lexicaux, tirés de la B.1688, figurent déjà dans le Ms.4389.

Mais, par analogie avec ces remarques lexicales, il serait tout à fait opportun et judicieux d’aborder le problème de l’emploi chronologique des constructions syntaxiques, comme par ex., tirée du Ms.4389, la proposition subordonnée conjonctive introduite par la conjonction *deaca* (< lat. *DE-AC), roum. *dacă* “si, quand”, et de comparer avec la B.1688, ici *când* (roum. mod. *când*, adv. “quand, lorsque”); l’on pourrait ainsi par l’illustration de cet exemple concret examiner l’évolution de la conjonction *deaca* dans Dindelegan / Maiden (2016, 526sqq.)¹³, dans le chap. «The complex clause, Conditionals and concessives». À titre d’exemple pour une phrase hypothétique en ancien roumain, nous trouvons (p. 529): «*deac-aș cădea în robie [...]*» (“si je tomberais en captivité [...]”), une construction, qui en (vieux) roumain était, depuis longtemps déjà, tout à fait courante. L’on pourrait encore comparer maintes autres formes et structures syntaxiques, à partir de la B.1688, des Ms.45 et Ms.4389 avec d’autres figures, genres, tournures, décrits de manière exhaustive dans cette *Syntaxe historique du roumain*.

Un autre exemple lexical-slavon mériterait d’être évoqué: dans le livre d’*Osée / Iósiia*, à savoir le premier des *Douze Petits Prophètes*, se trouve (XVII, 22/23, B.1688,

¹¹ VET.LAT. = *Vetus Latina, Die Reste der altlateinischen Bibel [...]*, II.1: *Sapientia Salomonis [...]*, Fribourg-en-Br., 1977-1985.

¹² DLR = *Dictionarul limbii române*. Serie Nouă, I-XIV, 2000, București.

¹³ Gabriela Pană Dindelegan / Martin Maiden, *The Syntax of Old Romanian*, Oxford, University Press, 2016.

Ms.45 et Ms.4389, chap. 1:2) l'expression **ਮਧਾਰੇ ਅਤੇ ਕੱਥੇਹੀ** (vieux-slav. **καγρέβα**) – *muière* (< lat. MÜLIREM) *de curvie / a curviei / muière curvă* “prostituée”; la version moderne (col. V) présente une variante qui concrétise le problème d'un processus de traduction et où l'on peut osciller entre «la transcription philologique» d'une part et d'autre part «le respect en face de l'authenticité linguistique du texte» (Munteanu, XVII, p. 5 et p. 109/1): l'expression vulgaire *curvă* (bien connue dans toutes les langues balkaniques) est rendue dans la col. V par le néologisme *o femeie* (< FAMILIA) *desfrînată* “une femme dépravée / ‘dé-freinée’”, lexicalement parlant, en quelque sorte: dépassionnée. Le problème fondamental de la traduction de la B.1688 en roumain actuel, et que l'on a pu concrétiser et esquisser ici comme spécimen à l'aide d'un exemple lexical, a été pour les éditeurs un défi constant auquel ils ont été en permanence confrontés dans leur tâche de traducteurs de la B.1688; leur préoccupation majeure a toujours été de faire coïncider l'authenticité du texte avec la norme linguistique actuelle.

La *Cartea Înțelepciunii lui Solomon* (Pars XX) est, chronologiquement parlant, le dernier des livres vétérotestamentaires qui ne font pas partie du canon hébraïque des livres sacrés; il entre, comme *L'Ecclésiastique*, dans le cadre des *Deutérocanoniques* – Mihaela Paraschiv aborde la question de l'auteur de *La Sagesse*: serait-ce une version hébraïque? Le roi Salomon aurait-il lui-même composé les chap. 1-9, et le reste serait-il l'œuvre d'un auteur grec?; elle pose des questions concernant l'ordre et la composition du texte et passe en revue de nombreux manuscrits de Salomon: les traductions roumaines de Salomon; elle fait une interprétation linguistique des chap. 1:1-19:21 (XX, 221-285); s'ensuivent alors de E. Munteanu (XX, 286-357) les commentaires de *Înțelepciunea lui Iisus, Fiul lui Sirah* (“La sagesse de Jésus, fils du Sirah”) – *L'Ecclésiastique ou Le Siracide*, un apocryphe de la bible hébraïque. Munteanu renvoie [298] au chap. 1:1, où Sirah enseigne: «Toată înțelepciunea e de la Domnul și cu el iaste în veac» (“toute sagesse vient du Seigneur et avec lui elle reste éternelle”). Selon Munteanu l'on pourrait qualifier la première partie du livre de *Sirah* de véritable poème, consacré à la sagesse. L'image centrale dans les propos du Siracide est *La sagesse* (hébr. *bokmî*, gr. *Σοφία*), qui serait une particularité de la divinité suprême, et un cadeau que le Seigneur aurait fait à l'humanité, et dont Sirah fait l'éloge (chap. 51:1): «Mărturisi-mă-voiu ție, Doamne Împărate, și voiu lăuda pre tine, Dumnezău, Mîntuitorul meu!» (“Je vais me confesser à toi, Seigneur, et je vais te louer, Dieu, mon sauveur!”).

Dans Pars XX [358-362] se trouvent encore les deux commentaires de Gordon: *A Sosoannei Istorie* (“L'histoire de Suzanne”) et *Pentru ă bălaurului Vil topire* (“Le meutre du Dragon Bel”), deux apocryphes – tous les deux de brefs suppléments grecs, au *Livre de Daniel*; ils sont qualifiés de ‘suppléments’ grecs, car ils ne sont pas partie inhérente du livre d'origine du canon hébraïque – on trouve entre autres l'explication du nom *Vil* = gr. *Bῆλ* (XX, 187, vers 27-37: *vavilonêni* = *babilonenii* “les Babyloniens”). Dans les deux commentaires de Gordon: *Povestea Suzanei* (“la narration de S.”), qui appartient, tout comme: *Bel și Bălaurul* “Bel et le Dragon”, à ces suppléments grecs, citons un seul exemple ayant trait à la traduction: Gordon préfère traduire le syntagme *θοβονμένη τὸν Κόπιον* par «cu frică de Dumnezeu» (XX, 179, col. V, verset 2) “la peur/crainte de Dieu”, car ce syntagme relèverait du langage ecclésiastique canonisé, qui jusqu'à la période actuelle se serait imposé dans toutes les traductions bibliques roumaines et également dans la langue populaire. Selon Gordon (XX, 359/2) «temătoare de Domnul» “la crainte du Seigneur” dans les Ms.45 et Ms.4389 serait la traduction mot pour mot du syntagme grec *θοβονμένη* (*temătoare*, adj. fém. sg. neart. “peureuse, apeurée”, tiré du vb. réfl. *a se*

teme (< lat. TİMĒRE) de ceva “avoir peur de qch.”) et pourrait très probablement refléter la version slave de la bible d’Ostrog; le roum. *mi-e frică* provenant du grec moyen *φρίκη* “j’ai peur” peut exprimer comme le roum. *mă tem de ceva* la même modalité. L’exemple: *φρίκη* justifie le rôle des emprunts faits au grec, aux XVI^e-XVII^e siècles, dans le but d’élargir le lexique roumain, en l’occurrence, le vocabulaire ecclésiastique (par. ex. roum. *agheázma* “eau bénite”) – un phénomène qui n’est pas uniquement valable pour le roumain comme représentant de la *Linguistique balkanique*, mais qui prévaut également pour les autres langues romanes.

Un autre exemple très révélateur et significatif pour une version moderne d’un verset de la B.1688 et du Ms.45 se trouve dans le chap. 1:1 (vol. XX, 22/23, col. II/III: *Înțelepciunea lui Solomon/Sapientia*):

« *Iubiți direptatea, ceia ce judecați pământul, gîndiți pentru Domnul cu bunătate și cu prostime de inemă cercați pre el!* / *Iubiți dreptatea, voi, care stăpîniți lumea, cugetați la Domnul cu bunătate și cu inima curată căutați-l!* »

“Aimez la justice, vous, qui dirigez la terre; pensez au Seigneur avec bonté et cherchez-le avec une âme pure! ”.

L’impératif *Iubiți*, tout comme *gîndiți*, relève d’un roumain courant, voire familier, mais qui, compte tenu du contexte religieux dans lequel il se trouve imbrûqué, se voit remplacé par la forme plus soutenue: *cugetați*. Il en est de même pour l’impératif *cercați*, issu d’un roum. familier *căutați-l*; selon Paraschiv (XX, 226/7) ces trois appels exhortatifs correspondent aux impératifs de la LXX et à la VET.LAT.: gr. *ἀγαπήσατε*, *φρονήσατε*, *ζητήσατε* – *diligite, sentite, quaerite*. L’appel à l’amour de la justice que Salomon, en tant que roi-juge, adresse aux puissants de la terre, doit être conçu comme une sorte de projection d’un roi-juge idéal de l’époque judéo-hellénique. Le syntagme *οἱ κρίνοντες τὴν γῆν* (SEPT.FRANKF.) auquel correspond *qui iudicatis terrem* (VET.LAT.), une construction relative, comme *ceia ce judecați*, dans la B.1688, se réfère aux super-grands de la terre, en harmonie avec le gr. *κρίνειν* des textes vétero- et néotestamentaires ainsi qu’avec l’hébreu *shâphat* “juger, décider, régner”. Cette conception part du principe que ceux qui détiennent politiquement parlant le destin des peuples entre leurs mains, pourraient également être détenteurs du pouvoir juridique (Paraschiv).

La version moderne de la col. V du Pars XXI des Mach. repose, dans les commentaires philologiques, historiques et religieux qu’en a donnés Paraschiv, sur une comparaison entre le texte grec de la SEPT.FRANKF. et celui de la VULG. pour I-II Mach. (Pars XXI). Paraschiv débute ses commentaires de I-III Mach. (XXI, 231-304) en expliquant le titre des livres de *Μακκαβαῖον*; puis, elle précise la façon dont est composé le canon de 1-3 Mach.; elle aborde alors le problème de la transmission des manuscrits, ainsi que celui de l’édition des livres des Machabées et de leurs traductions en latin, en langues anciennes, en langues modernes, en roumain; suivent ensuite des explications d’ordre historique / philologique / dogmatique [239sqq.]. Dans ses multiples et opulents commentaires historiques concernant I-III Mach., Paraschiv parle des précisions transmises sur l’histoire antique des religions hébraïque, juive et grecque; une brève référence, reportons-nous au *continutul ideatic* “contenu des idées” (XXI, 233/1), c’est-à-dire, en l’occurrence, à *hellénisme* vs. *judaïsme* (XXI, 233/1-237/1): l’*hellénisme* englobe avant tout l’ensemble des coutumes et des rites grecs, et ce par opposition aux coutumes judéo-païennes; le terme de *judaïsme*, par contre, désigne essentiellement la religion juive en

soi et son enseignement. Dans les commentaires des livres I-III Mach., l'on pourrait – selon Paraschiv – classer le genre de rapports existant entre l'hellénisme et le judaïsme en quatre catégories :

- (1) L'hellénisme, au niveau du culte, dévoile une tendance plutôt oppressante, coercitive voire despote : la tentative de Ptolomée Philopatôr (245-204) de s'introduire dans le temple de Jérusalem; le pillage du Temple en 169 av. J.-C. par Antiochus IV Epiphanes (215-164), qui a alors interdit le culte sacrificiel juif et du fait même, a fait détruire l'autel de sacrifice juif et ordonné la construction d'un temple païen; il a intronisé des divinités grecques, décrété la destruction des livres saints par le feu, ainsi que la prohibition du sabbat. Les juifs palestiniens informèrent ceux d'Égypte, dans une lettre, que les livres avaient échappé aux flammes grâce à l'intervention de «Juda Macabeus qui les a tous ramassés pour nous» (II Mach. 2:14; cf. la 1^{re} lettre ci-dessous : *Frațiilor jidovilor [...]*).
- (2) L'hellénisme fait preuve de tolérance, soit, par ex. la garantie de priviléges.
- (3) Des actions assimilatrices du judaïsme, par ex. l'institution d'un gymnasium / lycée à Jérusalem.
- (4) L'hellénisme s'évertue à réhabiliter le judaïsme : l'épuration du Temple (en 164 av. J.-C. Judas Maccabée avait repris Jérusalem); la construction d'un nouvel autel; le rétablissement du culte sacrificiel; le second Temple est à nouveau consacré au culte juif par la fête de la Hanouca, de l'hébreu *Hanukkah*.

Un exemple tiré des commentaires très révélateurs, d'ordre philologique, historique et religieux écrits par Paraschiv sur II Mach. (cf. II Mach. XXI, 270 *sqq.*), chap. 1:1-1:10 (Ms. 45, p. 113, col. III) débute par cette harangue : «Frațiilor jidovilor ce sănt la Egipt, să se bucure! - Frații cei den Ierusalim jidovi și cei dentru țara Iudeii, pace bună! [...]. Întru anul 188» (“Que les frères juifs, qui sont en Égypte, soient remplis d'allégresse! – Que les frères juifs de Jérusalem et ceux de Judée vivent dans la paix [...] en l'an 188”). Il s'agit là de deux lettres, que l'on ne peut en fait identifier (dans les versets 1:1-1:10) que par la présence des guillemets dans les Ms.45 et Ms.4389; p. 113, col. IV); ces lettres ont été rédigées par des Juifs de Palestine et adressées à d'autres Juifs en Égypte, en les priant de se joindre à leurs frères palestiniens, même si ce n'est qu'à distance, et ce, dans le but de célébrer ensemble et idéellement ‘la fête de la Tente’ (*σκηνοπηγία*). Cette fête, célébrée lors du rituel de la re-consécration du Temple (*ό καφαρισμὸς τοῦ ἱεροῦ*) a été instituée, en 188, par Judas Macabée.

Un exemple supplémentaire élargit la variété des éléments nécessaires indispensables en vue de recherches détaillées pour la lecture/interprétation (p. 239/2): dans le livre I Mach. (chap. 1:1) se trouve le nom de la ville de *Chettium* (gr. *Xεττιείν*), un toponyme et ethnonyme figurant également dans les autres livres de la Septante; il désignait au début la forteresse de *Kition* (aujourd'hui Larnaka), construite alors par les Phéniciens sur l'île de Chypre; Flavius Josèphe relate que ce toponyme est devenu un nom générique tant pour les îles de la Méditerranée orientale – et ce, sous différentes graphies – que pour leurs habitants eux-mêmes, par ex. *ἐκ γῆς Κιτιαίων...*, *Κίτιοι*; ce nom ne désigne d'ailleurs pas uniquement les chypriotes, mais aussi les gréco-macédoniens: dans I Mach. 8:5 (XXI, 62, col. II) le roi de Macédoine, Perseus, reçoit le titre *Ἀπόρατος Κιττένιορ* / *împăratul chiténilor* / “l'empereur des Kittims” (all. “die Kittäer”).

Les livres historiques I-IV Mach. sont en partie apocryphes, en partie deutérocanoniques : MLD XXI, 22-112; Mach. I, chap. 1-16; Mach. II, 112-178, chap. 1-15; Mach. III, 178-209, chap. 1-7 (cf. les commentaires de Paraschiv, pp. 231-269; 270-294; 295-304). Ces commentaires se rapportant à Mach. I, II, III et à *Solomon* (XX, 221-285), ceux de Munteanu (*Iisus, fiul lui Sirah*) et ceux de Gordon (*Povestea Suzanei / ...balaurul lui Bel*), tout comme les innombrables contributions très détaillées des différents savants et collaborateurs roumains de l'édition entière des XXIV volumes des MLD, constituent une source précieuse de témoignages et un compendium fascinant de toute la complexité et de toutes les préoccupations d'ordre translationnel, christologique, historique, concernant la traduction de l'AT par Milescu – un *opus magnum* de la science roumaine de l'histoire ecclésiastique et de la civilisation de ce pays, qui mérite indéniablement l'intérêt que pourront lui porter les linguistes, les historiens, les théologiens ainsi que tous les chercheurs adonnés à l'étude de la Bible, y compris ses lecteurs.

Pour terminer, une brève remarque historique, s'impose ici, concernant les traductions bibliques en Roumanie : entre le XVI^e et le XVII^e siècle, l'on n'avait pas vraiment ressenti la nécessité de traduire l'AT. On se servait, pour l'usage liturgique, de trois livres qui, au XVI^e siècle, avaient été traduits du slavon en roumain : la *Psaltirea Șcheiană* (d'après le nom de Dimitrie C. Sturdza-Șcheianu, qui l'avait archivée), *Psaltirea Voronețeană* (d'après le nom du monastère orthodoxe Voroneț, dans lequel fut traduite cette *Psaltirea*) et la *Psaltirea Hurmuzaki* (un manuscrit appartenant à Eudoxiu de Hurmuzaki (1812-1874), homme politique et historien d'origine austro-roumaine). Ces livres destinés au culte (*Psautier*, *l'Evangéliaire*, etc.), sont même restés, bien après que la B.1688 a été imprimée et sur la recommandation des Pères de l'Église, les livres les plus fréquemment mis sous presse et les plus répandus. Miron (1988, 3-6)¹⁴ était bien d'avis que la manière de célébrer et de percevoir le message biblique, dans le monde orthodoxe, passait, depuis longtemps déjà, par le biais du chant et la récitation de formules et d'apophthegmes sacrés que les croyants ont acquis par la tradition au cours des années. De plus, la cérémonie religieuse se déroulait toujours de pair avec la présentation et l'explication des portraits des saints sur les icônes à l'intérieur des églises et les scènes bibliques peintes sur les murs extérieurs. Il est tout à fait probable qu'une telle cérémonie qui se déroulait purement dans la splendeur d'une tradition orale, ne nécessitait aucunement l'usage verbal d'une référence biblique : «La Bible n'était pas un texte de lecture, ni dans le cadre du service divin, ni au niveau personnel [...]» (Gînsac / Ungureanu, 2015, 130). Andriescu (1988, 13)¹⁵ est d'avis que, c'est par pure 'nécessité politique', que le prince Șerban Cantacuzino a mis tout en œuvre pour que l'AT soit traduit en roumain. Et dans ce cadre-là, l'on comprend d'autant mieux le recul manifeste de la suprématie du slavon ecclésiastique, tout comme, au même moment, s'est effectué un détournement sur le plan politique et culturel, de la Turquie. Non seulement Cantacuzino avait pleinement conscience que la traduction était primordiale pour la langue roumaine, mais qu'elle contribuerait aussi à renforcer sa réputation personnelle. Ce sont précisément ces deux facteurs qui pourraient avoir incité Cantacuzino à accélérer

¹⁴ Paul Miron, «O nouă ediție a Bibliei lui Șerban», dans *Monumenta Linguae Dacoromanorum. Biblia 1688*, Pars I. *Genesis*, Iași, 1988, 3-6.

¹⁵ Alexandru Andriescu, «Locul Bibliei de la București în istoria culturii, literaturii și limbii române literare», dans *Monumenta linguae Dacoromanorum. Biblia 1688*, Pars I. *Genesis*, Iași, 1988, 7-45.

l'édition de la Bible. Selon Miron (*ibid.*) aurait été créé – sous l'influence de la BIBLIA 1688 – au sein des *țările românești* (“les territoires roumains”) un climat culturel, qui aurait favorisé l'ouverture spirituelle vers les grands centres de civilisation de cette époque, en l'occurrence vers Kiev, Padova, Constantinople et bien d'autres encore.

La B.1688 n'est, dans le contexte de l'histoire de la traduction biblique, qu'un infime point de repère, tel que le notifie la vue d'ensemble dans RGG (1, 1193-1224; cf. 1193-1195: «Bibelübersetzungen». I «Altgriechische Bibelübersetzungen»)¹⁶: au sein du judaïsme-hellénistique de la diaspora, la connaissance de l'hébreu s'est de plus en plus estompée, de sorte qu'à Alexandrie (la plus importante communauté juive de langue grecque vivant dans la Diaspora), la nécessité d'une traduction de l'AT en grec s'est montrée de plus en plus impérative. Résultat: à partir du troisième siècle av. J.-C. s'est constituée la Septante: *Septuaginta*, soit la traduction de la Tora juive comprenant les cinq livres de Moïse, qui a constitué ultérieurement le creuset de toutes les autres versions grecques de l'AT dans son ensemble. La *Vetus Latina* (à partir de textes grecs) ainsi que la *Vulgata* de Hieronymus (340/50-420) constituent la seconde période des traductions latines, sous la rubrique de: «Lateinische altkirchliche Bibelübersetzungen» (RGG 1, 1196sq.). Dans le cadre des nombreuses traductions gréco-latines de la Bible en Europe, il ne faut pas oublier de mentionner la traduction de la Bible ‘1688 Bukarest’ (cf. RGG 1, 1215) qui toutefois reste sans titre et sans que soit révélé le nom de son traducteur.

La traduction de la Bible par Luther en 1534 reste primordiale pour la constitution et la mise en place d'une langue écrite normative standardisée, développée à partir du «bas-allemand» qui avait été la langue (écrite) des traductions bibliques, avant Martin Luther. La traduction de Luther (1534, AT / NT) étayait et allait alors de pair avec la réformation de l'Église, suscitée par la parution de ses Thesen / thèses (1517). La BIBLIA 1688, quant à elle, n'a point déclenché, historiquement parlant, la moindre réforme au sein de l'Église. Reste alors à mettre en évidence l'importance de la traduction de Milesu, que Miron (1988, 6/1) commente ainsi:

Biblia de la București a consacrat unitatea de limbă a românilor despărțiti politicește. Nu mai puțin important este faptul că s-a impus valoarea scriiturii într-un mediu supus geografic și istoric primatului oralității. În lumea ortodoxă trăirea mesajului biblic era condiționată de cîntare, rostire și imagini. Dar această alfabetizare duhovnicească nu s-a petrecut printr-un act de erzie față de autoritatea ecclaziastică, ci din contra, într-o deplină armonie între clerul superior și cărturarii laici.

“C'est grâce à la Bible de Bucarest que la Roumanie, alors politiquement scindée, a été dotée d'une unité linguistique. Il est intéressant de souligner que la forme écrite, comme moyen de communication, s'est imposée là où la tradition orale, géographiquement et historiquement parlant, prévalait alors. Au sein du monde orthodoxe, le message biblique a toujours été véhiculé et transmis par le biais du chant, des récits et des icônes. Néanmoins, cette alphabétisation intellectuelle, loin d'être un acte d'hérésie vis-à-vis de l'autorité ecclésiastique, s'est-elle plutôt déroulée dans une parfaite harmonie entre le haut-clergé et les laïcs instruits”.

Croire que la B.1688 ait pu réaliser une «unité de la langue pour les Roumains divisés» reste une pure vision utopique, sans aboutissement concret, vu la situation et le

¹⁶ RGG = *Die Religion in Geschichte und Gegenwart*, 1-7, Tübingen, Niemeyer, 1986.

contexte de jadis. Reste à nous demander alors dans quelle mesure cette alphabétisation, suscitée par cette B.1688, a pu également lui conférer le mérite d'avoir unifié et standardisé le roumain; il suffit là de rappeler la grande envergure de ce rôle éminent joué par Luther qui, pour oser la comparaison, a abouti à l'unité et à la standardisation de l'allemand. Si nous jetons un coup d'œil sur une histoire de la littérature roumaine¹⁷, nous pourrons constater qu'avant même la BIBLIA 1688, certaines influences religieuses auraient été propices à une évolution du langage religieux; ainsi le Métropolite Varlaam (1580-1657) et sa *Cazania lui Varlaam* (Iași, 1643, "Livre des homélie"), pareillement sous le titre de *Cartea românească de învățătură* – "Livre roumain d'enseignement"), tout comme Mitropolitul Dosoftei (1624-1693) avec sa *Psaltirea în versuri* ("Livre des Psaumes"), dans laquelle Dosoftei favorise sa patrie, la Moldavie et le centre de la ville de Iași, ainsi que le roumain comme langue du culte religieux; l'on rencontre des éléments populaires et savants dans les textes de Dosoftei; à noter également: l'enrichissement du lexique de la langue littéraire par des formations de mots, dans la deuxième moitié du 17^e siècle. On se doit de signaler aussi les traductions partielles de l'AT et du NT, par ex. la *Palia de la Orăștie* (*palia* < grec παλαιά "la vieille [Bible] de Orăștie"; ville en Transylvanie, all. Broos / hongrois Szászváros), parue en 1582, première traduction partielle de l'AT en roumain, qui a été favorisée par l'influence de la réforme luthérienne, à signaler pareillement en Transylvanie (roum. Ardeal / hongrois Erdély / all. Siebenbürgen); en outre, on devrait faire mention du *Noul Testament de la Bălgadă*¹⁸ (1648) qui a favorisé l'enrichissement du lexique roumain par des emprunts d'origine grecque et hongroise.

L'uniformisation du roumain, qui s'annonçait aux 17^e-18^e siècles, a été favorisée avant tout par des chroniqueurs d'une historiographie de tendance nationale: les *chronicari moldoveni* comme par ex.: Grigore Ureche (1590-1647) avec son *Letopisețul Tării Moldovei*; il a écrit la plus ancienne *chronique historique* en langue roumaine, qui relate l'histoire de la principauté de Moldavie entre 1359-1595 (conservée exclusivement en copies). Ce type de *Letopiseț* (< slav.-eccl. *lētopisicī*; sg. non-art.; russe лѣтопись "chronique / annales") est à la base d'autres chroniques célèbres et importantes pour l'histoire de l'historiographie roumaine, par ex.: Miron Costin (1633-1691), *Letopisețul Tării Moldovei, De neamul moldovenilor* ("De l'origine des Moldaves / des Roumains"), voir encore: Ion Neculce (1672-1745), *Cronica Letopisețul Tării Moldovei* (utilisation des éléments de la langue parlée, enrichissement du lexique par des emprunts russes, turcs et néogrecs); sans oublier un chroniqueur qui a joué en Europe d'une certaine notoriété, le prince Dimitrie Cantemir (1673-1723) et sa *Descriptio Moldaviae*, 1714 (en latin; traduit en allemand; il s'agit là de la première description topographique de la Moldavie); en 1714, Cantemir fut élu membre de la Berlin-Brandenburgische Akademie der Wissenschaften.

Sans vouloir diminuer le mérite de Milesu d'avoir favorisé l'évolution et la standardisation du roumain littéraire, reste à savoir si sa traduction de la BIBLIA 1688 revêt la même importance que celle que l'on reconnaît à la traduction de Luther pour la formation de la langue allemande, le *Hochdeutsch*.

Rudolf WINDISCH

¹⁷ Alexandru Rosetti / Boris Cazacu / Liviu Onu, *Istoria Limbii Române Literare*, București, Ed. Minerva, ²1971, 85-213.

¹⁸ All. Wi[eiß]zzemburg / Karlsburg, roum. Alba Iulia.

Ibéroromania

Timothy GUPTON, *The Syntax-Information Structure Interface. Clausal Word Order and the Left Periphery in Galician*, Berlín, De Gruyter Mouton (Interface Explorations, 29), 2014, 290 págs.

«Entre el pensamiento y la expresión media toda una vida». Con esta conocida cita de Lou Reed comienza Timothy Gupton la monografía que nos ocupa; un libro que podría ser tal vez él mismo un ejemplo de este evocador adagio. Si la sentencia es cierta para cualquier acto de comunicación, por enunciado simple que sea, con más motivo lo será también para una demorada monografía como esta. Un libro real casi siempre son muchos libros potenciales, capas distintas concebidas en los meandros del sinuoso curso que media entre la idea y el acto, entre el pensamiento y la expresión. El de Gupton son también varios libros potenciales: podría ser un libro sobre el carácter argumental o no-argumental del sujeto preverbal en gallego (en su idea más originaria, conforme explica el propio autor); o un libro sobre el interfaz entre el componente sintáctico y la estructura informativa; o una monografía sobre el orden de palabras en gallego o tal vez sobre la sintaxis de la llamada periferia izquierda oracional. Lo que realmente encontramos es en mi opinión bastante más de lo indicado por las capas o libros virtuales que acabo de referir en primer y último lugar, y algo menos de lo que cabría esperar de los libros virtuales enunciados en medio. No es globalmente, sino sólo en parte, una monografía sobre la interfaz sintaxis-estructura informativa ni tampoco una caracterización global del orden de palabras en gallego, y no lo es precisamente por el peso que tienen en la concepción del proyecto los otros dos libros virtuales que encierra, de foco más estrecho.

En cualquier caso, el libro (el real, por supuesto) tiene un incuestionable mérito. Aborda con solvencia y buenas maneras un tema que es complejo de por sí, pero lo es más aún por referirse a una lengua que presenta diversas características que complican considerablemente la tarea. En efecto, el gallego es:

- (a) una lengua con un orden de palabras considerablemente libre y con una enorme y sutil variación posicional;
- (b) una lengua de sujeto nulo, lo que complica mucho la evaluación de los datos empíricos;
- (c) una lengua minorizada, sometida a fuertes interferencias y con una situación sociolingüística que dificulta también la evaluación de los datos;
- (d) una lengua con una casi inexistente literatura científica sobre el tema que sirva de apoyo o referencia.

Adicionalmente, el autor no es un hablante nativo de la lengua que estudia, con lo que no puede apoyar su análisis en la introspección o los datos intuitivos, sino en un trabajo de campo experimental, basado en tests de aceptabilidad realizados por informantes nativos. Ello constituye un esfuerzo adicional muy infrecuente en las investigaciones desarrolladas dentro de un marco teórico formalista, como es el caso de esta monografía. Se trata, en efecto, de una obra de orientación generativista, con un diseño muy orientado a la teoría, como es habitual en esta corriente, pero con un soporte empí-

rico experimental e incluso de corpus, tan poco común dentro como útil fuera de ella. Como quien esto escribe no se inscribe en ese modelo y tiene una limitada competencia en su detalle, evitaré los juicios teóricos más técnicos para centrarme en la descripción de contenidos y en una evaluación de su interés allende el modelo, en procura de una relación transfronteriza (o si se quiere, transteórica) por desgracia no tan frecuente como deseable.

El libro comienza con un capítulo introductorio [1-17] en el que se nos ofrece, en primer lugar, una breve presentación de la historia y la situación sociolingüística de Galicia y del gallego. Se trata de una información necesaria para quienes desconocen esa realidad, expuesta de forma somera pero suficiente para los objetivos del programa de investigación, que no es obviamente un trabajo sociolingüístico. A continuación se presentan también brevemente los presupuestos teóricos asumidos en la investigación, que se sitúa dentro del actual marco del Programa Minimalista, aunque con referencia a nociones relevantes procedentes de los enfoques generativos previos, como el modelo de Principios y Parámetros y la teoría del Régimen y el Ligamiento (RL). Culminando esta introducción, el autor nos presenta las preguntas de investigación que orientan la monografía: cuál es el orden básico de palabras en gallego, i.e., el orden preferido en las oraciones pragmáticamente no marcadas; cuál es la estructura clausal preferida en las oraciones pragmáticamente marcadas, i.e., aquellas en las que el sujeto u objetos ocupan una posición pragmática o discursiva privilegiada; qué implicaciones tiene todo ello para el análisis sintáctico del gallego; y por último determinar si los sujetos preverbales ocupan una posición argumental o no-argumental (posiciones A vs. Á, respectivamente) en gallego.

El segundo capítulo [18-108] comienza precisamente exponiendo el estado de la cuestión del debate A vs. Á, iniciado desde el marco teórico RL. El autor hace un repaso de los sucesivos análisis de los sujetos (preverbales) como argumentos o como no-argumentos dentro de la literatura científica del español y del portugués europeo. Revisa críticamente las posturas tanto a favor de la hipótesis no-argumental (básicamente Uribe-Etxebarria y Ordóñez & Treviño para el español y Pilar Barbosa para el portugués) como del análisis de los sujetos preverbales como argumentos canónicos (e.g. Goodall y Margarita Súñer para el español, Inês Duarte y João Costa para el portugués) admitiendo que existen argumentos de peso a favor de ambas, lo que le lleva a concluir que el asunto no depende exclusivamente de tests sintácticos y a proponer como marco de indagación el estudio de las estructuras en contexto y el interfaz entre sintaxis y estructura informativa. Situar la aceptabilidad de determinados órdenes de palabras en el plano de la estructura informativa es un viejo lugar común en las investigaciones de corte funcionalista (y tampoco es novedad en las formalistas), como se pone de manifiesto en las secciones dedicadas a definir los conceptos básicos de la estructura informativa (tópico/tema; foco/rema), que se nutren básicamente de contribuciones funcionalistas clásicas, de Mathesius o Firbas a Halliday o Lambrecht. Finalmente el autor adopta como modelo próximo el análisis de la estructura informativa y su interfaz con el componente sintáctico desarrollado por Luis López para español y catalán (*A Derivational Syntax for Information Structure*, Oxford, OUP, 2009).

El tercer capítulo [109-138] está dedicado a describir la metodología empleada. El autor defiende la obtención experimental de datos como método privilegiado para medir los juicios de aceptabilidad, frente a la intuición del hablante, que además en su caso no es operativa, al no ser gallohablante nativo. El enfoque no es completamente

inédito pero sí muy marginal en las contribuciones generativas de sintaxis teórica (no tanto desde una perspectiva de lingüística aplicada). En el capítulo se explican tanto las características técnicas de muestreo y selección de participantes en los experimentos, como las de los propios experimentos en sí. Los dos experimentos fundamentales son tareas de obtención de datos cuantitativos mediante cuestionarios realizados a través de Internet. Se obtienen así, en el primero de ellos, datos de juicio del nivel (gradual) de aceptabilidad de una serie de enunciados y, en el segundo, de preferencia entre dos posibilidades alternativas de orden de palabras para otros enunciados. En ambos casos se seleccionan oraciones producidas en determinados contextos pragmáticos que el autor considera relevante testar. Existe todavía una tercera vía de captación de datos empíricos, extraídos de la grabación de entrevistas de campo, de las que se obtiene una muestra cualitativa de lengua espontánea, analizada de manera impresionista como punto de comparación con los datos cuantitativos (pero no espontáneos) de los experimentos anteriores.

El cuarto capítulo [139-182] recoge el análisis de los datos obtenidos por esas vías. Los resultados presentan claramente el orden SVO como preferido en la mayoría de los contextos pragmáticos en gallego y aportan evidencia, a juicio del autor, de que la posición preverbal de los sujetos no puede analizarse en paralelo a la de los objetos: mientras estos últimos serían, conforme el análisis habitual en el generativismo, producto de dislocación clíctica a la periferia izquierda, i.e. elementos CLLD (por las siglas inglesas de *clitic left-dislocation*), los sujetos preverbales no serían tales, sino elementos canónicos, no integrantes de tal periferia.

En el quinto y último capítulo [183-247] el autor presenta precisamente su análisis de la periferia izquierda en gallego y de los elementos que acoge, basado en su comportamiento en relación con la posición de los clíticos y el análisis de los contextos de recomplementación. Relativamente al análisis que hace Gupton de la clitización en gallego, debo manifestar mi desacuerdo con su afirmación de que en esta lengua (a diferencia del portugués) los elementos focalizados en posición inicial (*fronted focus*) no desencadenan proclisis, sino enclisis, por más que aduzca el criterio de «numerosos hablantes de gallego que consulté durante años» [186]. Tanto si el elemento focalizado es el propio sujeto preverbal (cf. *EU o dixen, non ti* vs. *Eu díxeno e ti tamén*) como si se focaliza otro elemento desplazado contrastivamente a esa posición inicial (*O CAN che regalei, non a cedula*) el gallego muestra una acusada tendencia a la proclisis. No se puede aceptar que, según sugiere el autor apoyándose en el presunto juicio de sus informantes, en gallego tales construcciones con proclisis (absolutamente normales) son típicas de neohablantes e influencia del español. Tampoco es exacto que en gallego pueda ser canónica la reduplicación pronominal en el caso de OD en posición de foco inicial contrastivo, ni que este OD puede aparecer sin problema a la izquierda de un sujeto preverbal: por más que el autor la presente como normal, *A CENORIA o coello comeuna, non a mazá* es una oración extremadamente forzada en gallego (la construcción natural para este contexto pragmático sería *A CENORIA comeu o coello, non a mazá*, sin reduplicación clíctica ni sujeto preverbal –o más fácilmente aún, usar una construcción clivada, pero ello nos coloca ya en otro escenario sintáctico–). Preguntar reiteradamente sobre la aceptabilidad de enunciados infrecuentes en contextos rebuscados, operando sobre aspectos de la lengua en los que hay una considerable variabilidad productiva asociada a una escasez de referentes en nuestro corpus (porque la introspección ‘busca’ en el corpus, no en la gramática, si es que esta existe fuera del corpus) puede inducir a juicios engañosos

sobre enunciados poco naturales. Pero creo que no tiene sentido forzar la realidad para facilitar una hipótesis. Y en este caso las construcciones que se acaban de cuestionar son fundamentales para un análisis de la periferia izquierda en gallego que presentaría, en mi opinión, serios problemas de apoyo empírico.

El capítulo culmina con las conclusiones generales de todo el libro. Básicamente: en cuanto al orden de palabras, concluye que SVO es claramente el orden preferido en gallego no sólo en contextos téticos, pragmáticamente neutros, sino en la mayoría de los contextos sintáctico-pragmáticos evaluados (que no son ciertamente todos los existentes, como veremos); sólo en contextos de sujeto como foco estrecho advierte el autor una preferencia por la posición posverbal del sujeto. En cuanto al debate A vs. Á de los sujetos preverbales, concluye que estos en gallego se comportan en ocasiones como elementos argumentales y otras como no-argumentales, comportamiento dual que el autor vincula a su análisis de la clitización. En cuanto al estudio de la periferia izquierda, Gupton sugiere que, cuando menos en gallego, los sujetos preverbales no son elementos desplazados a esa posición periférica, i.e., no son elementos CLLD.

Como ya he indicado, el soporte experimental y empírico en que se apoya este libro es un elemento poco común en las obras análogas que comparten con este modelo teórico y es también un elemento de especial interés para su aprovechamiento más allá de ese modelo. Particularmente en el caso de una lengua como el gallego, en el que muy poco se ha trabajado todavía en estos temas. Referiré en lo que sigue algunas consideraciones críticas, hechas siempre con espíritu constructivo y proactivo, que en ningún caso pretenden minusvalorar el trabajo de campo realizado. Algunas de ellas están reconocidas por el propio autor, básicamente en la sección 4.7 del libro [179-182]. La primera tiene que ver con el limitado número de informantes (20), que anula la significación estadística del análisis de numerosas variables (edad, sexo, ámbito de procedencia, nivel educativo) que sí se habían tomado en consideración en el diseño de los experimentos. En cuanto a sus hábitos lingüísticos, me parece muy cuestionable que sólo 6 de los 20 informantes sean hablantes “iniciales” y habituales de gallego (es decir, que esta es su lengua primera (L1) y la emplean de manera predominante en la mayoría de los contextos de uso), idéntico número al de aquellos que, aunque declaran usarlo a diario, sólo lo hablan ocasionalmente y tienen el castellano como L1 y como lengua habitual: una cosa es que eso pueda reflejar la situación sociolingüística de Galicia, y otra que determinados informantes sean adecuados para evaluar estructuras sintácticas del gallego, estando esta lengua como está sometida a una fuerte interferencia por parte del castellano. Otro punto crítico, este también reconocido por el autor, es la enorme dispersión en las respuestas de juicio de aceptabilidad gradual de los mismos ítems por los distintos informantes, que en ocasiones resulta desconcertante y que (más allá de la variabilidad siempre inherente a la lengua) podría apuntar a algún tipo de problema bien en el diseño, bien en la realización de la tarea.

Otras observaciones que haré ahora se derivan congruentemente de las características y objeto de la investigación y por tanto no se pueden interpretar en absoluto como una declaración de ningún defecto, pero sí como una advertencia ante posibles lecturas de esta obra como lo que no es. No estamos ante una caracterización global de cuál es el orden de palabras en gallego o de cómo la estructura informativa condiciona ese orden: estos temas son centrales en la obra, pero están tratados de manera parcial, en el marco de un programa de investigación centrado en la posición clausal inicial y su relación con la llamada periferia izquierda y en la posición del sujeto, particularmente en el análisis

del sujeto preverbal y su estatuto teórico. Este acotamiento del campo de estudio y el peso que el debate teórico impone en la selección de enigmas suponen una restricción drástica de los tipos de enunciados estudiados e incluso de las alternativas de ordenaciones sometidas al juicio de los informantes.

En cuanto a los tipos de enunciados sometidos a investigación, se establece una importante limitación: «The verbs used to elicit judgments and preferences in these tasks [i.e., en los experimentos que aportan la base empírica de la investigación] are all agentive transitive predicates and were chosen in order to guarantee the presence of a subject and object argument in the clausal structure. I leave intransitive predicates, which lack a grammatical object, for future research» [110]. Por supuesto, esta limitación es absolutamente legítima; pero hay que tenerla en cuenta –y creo que no lo está suficientemente– a la hora de explicitar el alcance de las respuestas que se dan en el libro a las dos preguntas de investigación fundamentales, que ignoran de hecho esa limitación: «1. What is the *basic word order in Galician*? 2. What is the *preferred clausal structure in Galician* for sentences in which grammatical subjects or objects hold a privileged status within a larger discourse context?» [17 y 245, cursivas mías]. Dejar fuera las construcciones monovalentes (y en particular las inacusativas) o las no agentivas, así como ignorar otras variables sintácticas como la modalidad oracional, restringe seriamente el alcance de las respuestas dadas a esas preguntas. Unas respuestas en las que, por esta vía, se extrema excesivamente el peso aplastante del orden SVO, minusvalorando la importancia cualitativa, pero también cuantitativa, de esquemas alternativos como VSO –o si se prefiere VS(O)– que puede perfectamente funcionar como orden básico en enunciados téticos (como en la nota 75 el autor explicita como opinión ajena), o de OVS –o si se prefiere CLLDVS, para el común de la literatura generativa–. Me refiero en este caso al esquema, muy frecuente en gallego, de tematización de objeto y focalización de sujeto, respuesta canónica a preguntas del tipo *Quen fixo X? –X fixoo Y* (e.g. *Ese cadro pinteino eu*) y esquema tan fundamental como, en mi opinión, frecuentemente mal tratado (cuando no ignorado), que en el libro sólo aparece marginalmente referido en las páginas 166-170, y que considero merecedor de un lugar cuantitativo y sobre todo cualitativo mucho más relevante que el que por lo general se le otorga.

Las restricciones en el aporte empírico de los datos recabados en los experimentos afectan no sólo a los tipos de estructuras indagadas, sino también (dentro de las indagadas) a las alternativas de ordenación que se ofrecen a los informantes para su evaluación. Recordemos que estas opciones no son abiertas sino escogidas por el investigador y están orientadas teóricamente. Ello es una estrategia comprensible para tratar de verificar hipótesis explicativas, pero también peligrosa desde un punto de vista descriptivo al ignorar/invisibilizar opciones que podrían ser las más naturales, y también desde un punto de vista explicativo al forzar a los informantes a decidir acerca de la aceptabilidad de opciones a veces difícilmente enjuiciables porque tal vez no serían ninguna de las que ellos usasen espontáneamente en esos contextos. Por supuesto, esto enlaza también con el hecho de que evaluar el orden de constituyentes en una lengua donde esos constituyentes con mucha frecuencia son elididos no es lo mismo que hacerlo en una lengua donde su explicitación es obligatoria. El problema no se soluciona con desechar los casos de elipsis y centrarse en los (pocos) con todos los argumentos explícitos, sin evaluar al mismo tiempo el sesgo que esa decisión introduce –pero este, desde luego, no es un reproche que quepa hacer exclusivamente al trabajo de Gupton.

Más allá de estas apreciaciones y cautelas, el libro que nos ocupa merece un juicio ciertamente positivo. Desde un punto de vista formal, la obra está realizada con una notable pulcritud. El discurso, la argumentación y la disposición de la información a lo largo de la obra están muy bien articulados. Por supuesto que se pueden encontrar algunas erratas y disfunciones puntuales (p. ej. en la página 111 se nos dice que los 20 informantes se reparten equitativamente en 10 mujeres y 10 hombres, pero en la tabla de la página 114 encontramos que son 11 mujeres y 9 hombres); pero se trata en todo caso de anécdotas sin mayor relevancia. La inclusión en apéndices de los cuestionarios íntegros de los experimentos es muy de agradecer y el índice de materias final realmente útil.

Por último, como lingüista (comprometido con el) gallego no quisiera dejar de destacar la importancia que trabajos de autores foráneos como este de Gupton tienen tanto para el avance de la lingüística gallega como para la visibilización del gallego en la lingüística. La comunidad científica de especialistas en sintaxis del gallego es, dentro y fuera de Galicia, reducida, lo que supone indefectiblemente un problema de escasez de masa crítica y de capacidad de proyección. Por ello es siempre de agradecer el interés que por la gramática del gallego muestran un número importante de especialistas en lingüística teórica, general y obviamente románica, a los que se suma Timothy Gupton con esta monografía y también con otras interesantes aportaciones suyas en forma de artículos, publicadas siempre con el sello del buen hacer y una incuestionable solvencia intelectual. Esperemos que esa contribución se prolongue en el futuro, como el propio autor anuncia en diversos lugares de la obra.

Francisco CIDRÁS

Carsten SINNER / Katharina WIELAND (ed.), *Norma, ús i actituds lingüístiques. El paper del català en la vida quotidiana*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag (Études linguistiques / Linguistische Studien, 12), 2015, 178 pp.

Aquest volum agrupa 11 contribucions, d'autors de dins i de fora dels Països Catalans, sobre la situació social de la llengua catalana a l'actualitat. Alguns dels articles, però, es fixen més en qüestions de correcció o adequació gramatical de la llengua en registres públics que no en qüestions estrictament relacionades amb l'ús social. Els editors donen a entendre que aquestes contribucions es varen presentar al «Congrés de Catalanística», però no diuen a qui, i hem de suposar que corresponen al celebrat a Leipzig el setembre de 2012 (23^e Col·loqui de la DKV). En faré un petit resum crític, de cada una.

Georg Kremniz fa un repàs històric a les condicions en què s'ha trobat la llengua catalana a Catalunya des de la 'transició' fins al 2010, quan hi va haver la sentència constitucional contra l'estatut que va rebaixar les pretensions normalitzadores del català. Remarca que durant aquests anys el castellà ha guanyat prestigi internacional i hi ha hagut una 'renacionalització' espanyolista per part dels governs del PP, a part del factor immigració, que ha estat molt potent durant aquest període; però també que des del 2010 hi ha hagut una reacció molt forta a Catalunya a favor de l'autodeterminació.

Benjamin Meisnitzer teoritza sobre l'ús del present en les narracions de Quim Monzó i presenta aquest ús com una conquesta important d'aquest gènere en català, com

un senyal de modernitat de la llengua literària. Em sorprèn la importància que hi dóna, perquè Monzó no és l'únic autor català que fa ús del present narratiu com a recurs de semblança del llenguatge col·loquial. En qualsevol cas, no crec que aquest ús basti per a proclamar que «avui en dia el català viu una nova edat d'or» [26], ni que aquest recurs de Monzó (i d'altres) sigui possible perquè la catalana és una llengua «ben consolidada» que «ha assolit una altra vegada la seva maduresa com un català modern» (*ibid.*). És el punt de vista de l'autor, des de fora de la comunitat lingüística catalana, molt discutible des de dins. I Monzó, precisament, no és el millor exemple del català modern consolidat, independentment del seu valor com a creador d'histories més o menys versemblants i gracioses. A part d'aquestes consideracions, l'autor hauria fet bé de cercar-se un corrector que li hagués esmenat unes quantes faltes (ortogràfiques, morfològiques, lexicals o sintàctiques (com «el adverbi» [29]; «pel autor» [26]; «la violació de la mateixa» [26]; «El adverbi *[sic]* fa una referència temporal simple i el verb en fa una doble» [29], etc.).

Jordi M. Antolí Martínez estudia, amb dades històriques i perspectiva evidencial, la genuïnitat de les construccions *pareixer / semblar + infinitiu* i *pareixer / semblar + ser + que* (+ oració subordinada). L'aportació de dades que fa, l'anàlisi d'aquestes dades i les conclusions que en treu em pareixen molt encertades. I encara que no sigui la seva intenció proposar cap resolució normativa, dóna bons arguments per a rebutjar, dins la normativa catalana, l'estructura *pareixer / semblar + ser + infinitiu*, la qual l'autor demostra que no és gens genuïna. Llàstima que els autors de la *Gramàtica catalana* de l'IEC (2016) no fossin a temps de conèixer aquest estudi, perquè s'haurien estalviat d'incloure-la com a bona (baldament sigui en lletra més petita; vegeu-ho a la pàgina 1024 de la *Gramàtica*); de totes les maneres, haurien pogut fer cas de Joan Solà i dels altres autors que Antolí cita a la pàgina 54, i no admetre-la explícitament, com a mínim.

Elisenda Bernal presenta un experiment fet amb alumnes de postgrau, als quals demanava d'identificar els, a llur parer, neologismes d'un text concret. De les respostes obtengudes destaca sobretot el fet que els alumnes identificaren més fàcilment com a neologismes aquelles paraules considerades 'mal fetes' segons les regles catalanes de formació de paraules (per exemple, *pànxing*, amb un sufix no català; o *buena fuente isme*, en què el sufix *-isme* no designa cap doctrina, teoria o corrent artístic, sinó una manera de parlar característica del personatge al·ludit per la base), i també els manlleus, que segons l'autora només eren cinc (*zàping, glamur, gai, freelance, lobby*), però que en realitat eren més, car hi hem d'afegir *carpa* (un castellanisme bastant recent que ha desplaçat, impulsat pels mitjans de comunicació, l'autòcton *envelat*), *rotllo* (grafia enganyosa pseudoortogràfica del castellà *rollo*), *bloc* (adaptació ortogràfica –discutida– de l'anglès *blog*) i *pis pastera* (composició falsa, perquè les barques en què arriben tants d'immigrants des del nord d'Àfrica no són pasteres; és una còpia mal feta –un *calc*, en soLEN dir– de *piso patera*). Quant a *desmarcar-se*, és més dubtós si es deu a la influència castellana o el podem considerar un verb ben fet del sistema català (*marcar* ja és recollit al DCVB¹ amb el sentit que ha originat *desmarcar-se*: «**Marcar** un futbolista a un jugador contrari: no separar-se gaire d'ell per tal de vigilar-lo i dificultar-li els moviments»).

Jenny Brumme exemplifica la dificultat de traduir el llenguatge juvenil, transgressor de la normativa, de l'alemany al català, a partir d'un capítol d'una novel·la alemanya en què el personatge, blogaire empredreït, escriu en el seu llenguatge farcit d'anglicismes a

¹ *Diccionari Català-Valencià-Balear*, per Antoni M^a Alcover i Francesc de B. Moll. Palma, 1926-1962.

fòrums d'internet. Analitza les solucions trobades pel traductor per a reflectir en català aqueix llenguatge real, però allunyat de la normativa. A més a més de fixar-se en la traducció dels anglicismes, es fixa també en la traducció de l'intensificador alemany *voller Container*, versemblant en el llenguatge juvenil però probablement de creació de l'autor. En la traducció catalana, l'equivalent més freqüent és *del quinze* (p. ex., *un merder del quinze*), que també és la versió de qualche altre intensificador alemany. Reconeixent que *del quinze* és probablement una còpia de l'expressió castellana corresponent, Brumme conclou que en general la traducció, difícil de partida, és bastant reeixida i que és un senyal de la normalitat que ha assolit el català. Hauria pogut millorar la redacció del text si hagués tengut un corrector català que li hagués canviat *conjuguen com paraules alemanyes* per *conjuguen com a paraules alemanyes* [77], i que li hagués corregit *ha ressaltat un tret per ha remarcat un tret*, perquè *ressaltar* és verb intransitiu.

Emili Boix-Fuster fa un repàs crític de l'estat del coneixement científic del fenomen de la transmissió de la llengua catalana entre generacions dins tots els països catalans. Després d'una introducció teòrica sobre la importància de la transmissió en les societats on hi ha conflicte de llengües (la transmissió pot assegurar o recuperar una llengua; la no transmissió n'afavoreix la substitució precipitada), descriu l'estat de la recerca en aquest camp, que pot presentar tipologies diverses i també estratègies d'actuació diverses de les famílies concernides. Finalment fa uns suggeriments per a nous estudis i unes anomades conclusions, que són més reflexions sobre com enfocar el futur de les relacions entre catalanoparlants i parlants d'altres llengües dins la societat pretesament estructurada, però amb una conflictiva convivència lingüística.

Montserrat Sendra i Rovira presenta un estudi sobre les interferències lingüístiques en el català parlat per 15 alumnes, castellanoparlants d'origen, de 6è de Primària i 1r d'ESO de Manlleu. Després de presentar el marc teòric en què fa l'estudi, els objectius pretesos i les hipòtesis de partida, ofereix les dades obtengudes, les quals, per altra banda, són contrastades amb d'altres d'estudis anteriors. A les conclusions, mostra que les diferències amb aquestes són molt reduïdes i que les interferències es manifesten sobretot amb manlleus, tots del castellà. En el conjunt del corpus, els fenòmens per tipus d'interferència no sobrepassen gaire el 3%, i en ocurrències totals estan també entorn d'aquest percentatge.

Josep M. Baldaquí Escandell aporta un estudi fet amb una mostra de 2190 estudiants valencians d'entre 14 i 16 anys, majoritàriament, sobre el model normatiu català vehiculat a l'escola valenciana, on de fet coexisteixen dues propostes: la més convergent amb el català general, de l'Institut Interuniversitari de Filologia Valenciana, i la més particularista (però no secessionista) de l'Acadèmia Valenciana de la Llengua. La intenció és que els estudiants valorin l'adequació d'aquests dos models, concretats en unes quantes variables de caràcter morfològic (*aquest / este, veure / vore, futbolista / futboliste, us / vos, homes / hombres*) i lèxic (*cinquè / quint, servei / servicio*). L'autor presenta les dades amb moltes de taules estatístiques i finalment en fa unes conclusions, de les quals crec que és destacable aquesta frase: «el model de llengua vehiculat fins ara a l'escola té, en general, una bona acceptació.»

Alfred Quintana tracta el tema del model de llengua usat a TV3 i a escola, en relació a la qüestió '¿quina llengua hem d'utilitzar?' (més col·loquial, més acadèmica, no tan normativa, més diversa, més unitària...). Critica (no explícitament) els partidaris de la uniformització sistemàtica, que fins i tot imposen determinades formes anormatives,

com algunes combinacions reduccionistes de pronoms; i dirigeixen innecessàriament la llengua cap a una progressiva desaparició dels trets dialectals. Denuncia que el tractament que s'ha fet a TV3 de la diferenciació dialectal ha estat en molts de casos paternista i poc respectuosa, i que a escola aquesta qüestió s'ha tractat de manera poc afavoridora. Tot per prejudicis dels mestres o dels autors o assessors de la televisió, que sovint troben la normativa massa complicada i poc realista; cosa que no passa, en cursos de català per a estrangers, perquè aquests no tenen cap problema a l'hora d'acceptar la normativa tal com és, baldament no s'ajusti del tot al parlar col·loquial. És interessant que a les conclusions l'autor afirmi que «no ens ha de fer por reafirmar la validesa del català *correcte*, reivindicar-ne l'estandardització i la diversitat *oficial* de parlars», i que «no cal renunciar ni al que totes les llengües potents tenen: una estandardització eficient; ni al que la majoria de llengües no tenen però defineix la nostra com a llengua especialment democràtica i integradora: una acceptació de la varietat dialectal, vehiculada per una gramàtica que [...] combina aquesta varietat amb l'estandardització». Compartesc plenament el seu raonament i la seva visió d'aquest problema, però no puc compartir alguns usos lingüístics del seu escrit: *esclar* per *és clar* [152] (paradoxal en qui critica la utilització de formes anormatives), *presentadors* i *presentadores* [154 i 156] (com si ignoràs que *presentadors* ja inclou les *presentadores*; sorprendent en un professional universitari de la llengua); «*li* assigna als personatges andalusos» [155] (hauria de ser «*els* assigna», o, millor, prescindir del pronom); *les escoles* per *l'escola* (com a institució; *les escoles* són els edificis on es fa escola); «*les mestres*» com a genèric [156] (com si només hi hagués mestres dones); *pega* [158] per *impediment* / *obstacle* / *trava...*, perquè *pega* no és cap paraula catalana (v. <<http://dodeparaula.blogspot.com/2017/06/no-poseu-pegues.html>>).

La contribució de Carla González Collantes ofereix el resultat d'una anàlisi de quatre diaris digitals valencians en català per a saber quin model de llengua usen: si un model tendent a la convergència amb el català estàndard general o un model tendent al particularisme. En conclou que l'ús d'aquests diaris es situa entre tots dos models, amb ocurredades de vegades més convergents i de vegades més particularistes. Cap dels quatre és plenament integracionista (amb un model idèntic al d'un diari català oriental, per exemple) o secessionista. Però, a part d'aquesta constatació general, a tots hi troba moltes d'incoherències (en la tria de les formes, sobretot) i vacil·lacions, i sobretot allò que són simplement faltes (ortogràfiques i gramaticals).

La darrera contribució del volum és un treball de Rolf Kailuweit i Vanessa Tölke dedicat a la relació entre la música actual catalana (*Nou Pop*) i el tema de la identitat nacional. Consta que hi ha molts de grups actuals que canten en català a Catalunya i que no tots aprofiten les seves cançons per a fer propaganda política independentista o simplement reivindicativa, sinó que molts canten en català sense cap intenció política, només com a mostra de la normalitat de la llengua, i que en català han aconseguit sortir de les fronteres lingüístiques i cantar a altres parts d'Espanya. Sense llevar-li valor en les dades que dóna, haurien pogut tenir en compte el *Nou Pop* que es fa a tots els Països Catalans, i no només el de Catalunya. I no els hauria sobrat una repassada d'un corrector eficient que els hagués esmenat incorreccions lèxiques com *casc antic* (per *ciutat vella* [172]) o *recolzament* (per *suport* [176]), i qualcuna altra de sintàctica.

El volum, com és normal quan aplega contribucions de tants d'autors i dedicades a temes tan diferents, és desigual en l'interès per al possible lector, perquè uns capítols poden ser més atractius als més interessats en qüestions més estrictament lingüístiques i altres ho poden ser als qui es preocupen més de la situació social del català. En conjunt,

però, és una aportació que caldrà tenir en compte en nous treballs que tenguin com a objecte qualcun dels temes que s'hi tracten. Només hi puc fer el retret de les incorrecions que he assenyalat: un llibre escrit en català per estudiosos diversos, nacionals i estrangers, publicat per una institució acadèmica, no pot contenir errors de normativa lexical o gramatical, perquè deixen mal considerats els seus autors. Una altra cosa és que hi hagi qualche errata d'aqueixes que passen desapercebudes, cosa que sempre és assumible.

Jaume CORBERA-POU

José Ignacio PÉREZ PASCUAL, *Los primeros pasos de un largo caminar. Los comienzos del Atlas Lingüístico de la Península Ibérica*, San Millán de la Cogolla, Fundación San Millán de la Cogolla, 2016, 204 páginas.

En los últimos años se han publicado no pocos estudios sobre la elaboración del *Atlas Lingüístico de la Península Ibérica* (ALPI), pero en ninguno se habla con tanta profundidad de la concepción del atlas y los momentos previos a su creación como en el que nos ocupa. Este trabajo hace un recorrido por la historia de la génesis del ALPI, empezando con la aparición de la geografía lingüística en Europa y mostrando la llegada de esta corriente a España. Vemos cómo se superan los métodos de las primeras observaciones dialectales, de corte impresionista, para llegar a los estudios más serios sobre variedades lingüísticas, que evolucionarán hasta desembocar en el atlas peninsular. Al mismo tiempo, Pérez Pascual nos descubre el origen de las motivaciones personales de los protagonistas, en especial de Menéndez Pidal, de quien surgió la idea del atlas, y Navarro Tomás, quien finalmente dirigió el proyecto. A partir de estas y otras figuras, el autor nos muestra cómo se van creando vínculos entre los diferentes integrantes de esta historia, cediéndoles la palabra en numerosas ocasiones para que nos cuenten de primera mano detalles de la misma. Aunque la lectura pueda resultar fragmentaria debido a ello, estas citas nos proporcionan una visión mucho más detallada de los cambios en sus intereses personales, sus planes y los métodos utilizados. Las facetas personal y científica se entrelazan por tanto en este trabajo, que atiende a ambos aspectos para ayudarnos a comprender el desarrollo del proyecto.

A pesar de que ya existía quien había mostrado interés por las variedades peninsulares, el autor nos explica cómo el año 1906 es un punto de inflexión para la dialectología española. En ese año se publica «El dialecto leonés» de Menéndez Pidal y se celebra el *1er Congrès Internacional de la Llengua Catalana*, donde se llamó la atención sobre la situación precaria de la investigación dialectológica en España. Todo esto impulsaría los avances en este campo, a lo que también contribuye en gran medida la creación de la *Junta para la Ampliación de Estudios* (JAE) y del *Centro de Estudios Históricos*, donde existía un profundo interés por la filología y en cuyo seno pudo desarrollarse el proyecto del ALPI. Ambas instituciones proporcionaron medios para formación y desplazamientos, que fueron aprovechados para los primeros viajes de estudio por la Península de Menéndez Pidal y algunos de sus discípulos, destinados, entre otras cosas, a establecer las características y los límites de diferentes variedades de la mitad norte peninsular. Ya entonces Navarro Tomás advierte que es necesario realizar cambios en la metodología,

y más tarde recorrería Europa para conocer y formarse en los métodos usados en otros atlas dialectales. Los procedimientos que observó le sorprendieron por lo anticuado de los mismos, pero le hicieron sentirse optimista ante las mejoras metodológicas que podrían aplicarse en el ALPI.

Finalmente sería Navarro Tomás el encargado de adiestrar a los encuestadores y de preparar el cuestionario usado en las encuestas, un cuestionario que probó, en una versión reducida, durante su viaje a América a finales de los años veinte. El desarrollo del atlas no estuvo exento de problemas de diversa índole, entre los que destacan los financieros, que retrasaron el arranque del proyecto, y los políticos, que lo paralizaron durante algún tiempo. La dificultad de encontrar un solo encuestador que se ocupase de recoger todos los materiales del ALPI (idea inicial de Navarro Tomás) y la falta de tiempo también tuvieron repercusiones. Sin embargo, y a pesar de todos los contratiempos y de los problemas de los que sin duda adolece, el atlas no deja de ser innovador para su tiempo, como se nos muestra en este trabajo.

Pérez Pascual cierra el libro con el comienzo de las encuestas del atlas y menciona brevemente el proyecto actual del CSIC con el que se esperan publicar los materiales existentes del ALPI. Vuelve a ceder la palabra una última vez, en este caso a Zamora Vicente, para dar un merecido reconocimiento a los creadores del atlas y hacer hincapié en la importancia de su trabajo para la dialectología del español. Este estudio nos permite mirar tras las bambalinas de la historia del atlas, así como entender el porqué y el cómo de su creación, no solo desde el punto de vista de la evolución científica del campo de estudio, sino también desde la evolución personal de muchos de sus protagonistas.

Ana ESTRADA ARRÁEZ

Rosario GÓMEZ / Isabel MOLINA MARTOS (ed.), *Variación yeísta en el mundo hispánico*, Madrid/Frankfurt, Iberoamericana/Vervuert (Lengua y Sociedad en el Mundo Hispánico, 32), 2013, 355 pp.

El yeísmo es actualmente uno de los principales procesos de variación fonética y fonológica en la mayor parte del dominio hispanohablante, un cambio lingüístico que presenta un especial avance en el siglo XX y sigue activo con distintos grados de desarrollo según las regiones geográficas, las comunidades de habla, el estrato social, la edad y el registro. Consiste en un proceso de pérdida de la distinción fonológica entre las consonantes palatales sonoras lateral /ʎ/ y fricativa central /j/ en el que este último fonema ocupa el espacio fonológico del primero, que se elimina del sistema. Este es el modelo más extendido del español actual que, por otra parte, presenta distintos niveles de variación fonológica en el retroceso de la distinción y, sobre todo, distintos niveles, y de una gran complejidad en todo el ámbito hispánico, de variación fonética, con soluciones rehílantes y adelantadas.

Rosario Gómez e Isabel Molina Martos han compilado en este volumen catorce estudios sobre la variación yeísta desde diferentes perspectivas (dialectología tradicional, geografía lingüística, sociolingüística y variacionismo, teoría fonológica y adquisición de lenguas), en catorce comunidades representativas de la geografía hispanohablante, ofre-

ciendo así «un estado de la cuestión actualizado desde la perspectiva de la variación» [15]. Las contribuciones se organizan según las principales áreas dialectales –español de España (con exclusión del andaluz y el canario); español del Caribe; español mexicano y centroamericano; español andino; español austral; y español de los Estados Unidos–, para presentar las características propias del cambio en cada una de las comunidades investigadas a tenor de la clasificación propuesta por Moreno Fernández (2004) sobre las etapas de desfonologización: 1. Mantenimiento de la distinción fonemática; 2. Pérdida de la sistemática de la distinción y aparición de yeísmo con variación; 3. Yeísmo sin restos de la lateral; 4. Estabilización y difusión de las soluciones más adelantadas con realización rehilante sonora o sorda. En el apartado introductorio de las autoras [7-16] se ofrece la equivalencia de los sistemas de transcripción fonética empleados en el texto con el fin de paliar lo que supone, por otra parte, una dificultad añadida al estudio de este fenómeno.

La primera área estudiada del español de España comprende dos trabajos sobre espacios urbanos bilingües con el catalán y el gallego y dos sobre áreas monolingües castellanas que permiten contrastar el avance del yeísmo en el medio rural del centro peninsular y en el urbano de la capital. El «Estudio del yeísmo en el español de Barcelona a partir de materiales de PRESEEA» [19-37], de Antonio Torres, Ana M.^a Fernández Planas, Esther Blasco, Mar Forment, M.^a Ángeles Pérez y Cristina Illamola, presenta una investigación de carácter fonético acústico que aborda el avance real del yeísmo en la ciudad de Barcelona a partir de una muestra de 12 informantes, en la que se añade la variable *lengua primera* (catalán/español) a las tres variables de sexo, edad y procedencia. Tiene en cuenta las características del fenómeno en catalán central, en el subdialecto *barceloní*, variedad lleísta (y con relevancia como modelo de lengua frente al yeísmo etimológico o *iodització*, que se encuentra en regresión), en el que, no obstante, se observa un cambio fonético en curso con una pronunciación yeísta muy extendida ([j/i] por [ʎ]) entre los hablantes jóvenes en sectores urbanos, atribuida a la influencia del español. Así, los autores proponen la hipótesis de que el catalán puede ayudar a la pervivencia de la oposición de palatales en el español de Barcelona, y que, a su vez el español puede influir en la expansión del yeísmo en catalán [23]. Se seleccionaron los datos de muestra de habla espontánea del PRESEEA de 12 informantes con nivel de instrucción alto, seis castellanohablantes y seis catalanohablantes (tres varones y tres mujeres en cada caso), distribuidos en tres franjas de edades de 20-34 años, 35-54 años y más de 55 años. Los análisis con PRAAT, cuantitativo en SPSS y con pruebas T-test y ANOVA (análisis de la varianza) de los contextos de posición intervocálica de [ʎ] y de [j], preferentemente en interior de palabra, ofrecieron resultados estadísticos que confirman que el fenómeno del yeísmo en la ciudad de Barcelona está más avanzado en mujeres que en hombres, más en castellanohablantes que catalanohablantes, y más en las generaciones más jóvenes. La realización aproximante mantiene su espacio y va ocupando el de la lateral alveolopalatal, lo que sitúa a Barcelona entre los estadios dos y tres señalados por Moreno Fernández, entre «el periodo en el que la distinción ya no es sistemática y adopta soluciones variables y aquel que ya no presenta restos de lateral» para L1 español [36].

El trabajo de Francisco Dubert García sobre «El yeísmo y el fortalecimiento de /j/ en Galicia» [39-57] estudia el fenómeno en el castellano de Galicia y en el gallego. Considera que el castellano hablado en Galicia es yeísta, y pese a que en gallego se mantiene la distinción /ʎ/ – /j/, defiende que el yeísmo es una innovación originada por la interferencia del castellano o, cuando menos, resultado de una evolución convergente, lo que se

explica por la distribución social del fenómeno: aparece en los hablantes de perfil urbano y en las generaciones más jóvenes, mientras que los que habitan en el medio rural y de mayor edad pueden seguir manteniendo la lateral palatal. La comparación de los datos del *Atlas Lingüístico de la Península Ibérica* (ALPI 1962), donde no hay muestras de yeísmo, con los del *Atlas Lingüístico Galego* (ALGa 2000, 2003), donde se documenta ampliamente, manifiestan una introducción muy reciente y extraordinariamente rápida del yeísmo en Galicia. Además, el yeísmo en el español de Galicia presenta varias realizaciones distintas de la prototípica distinción fricativa/africada, de modo que se producen las variantes oclusiva [j], aproximante [j] y africada [dʒ]. Por su parte, el yeísmo en gallego se refiere a un proceso diacrónico distinto: el fortalecimiento del segmento /j/ intervocálico que produce un fono similar al que aparece en el yeísmo, el oclusivo palatal sonoro [j]. Por tanto, es esta la realización más común del yeísmo para hablantes de español y de gallego. Señala, por último que en gallego existen tres variedades lingüísticas: una distinguidora; una yeísta, que opone la oclusiva palatal sonora a la aproximante palatal ([j]/[j]); y un sistema que ha desfonologizado esta oposición fundamental (['kajo] – ['kajo]) a favor de las realizaciones obstruyentes.

En «Las consonantes palatales sonoras en la comarca castellano-extremeña de la Jara: historia, geografía y sociedad» [59-92], Florentino Paredes García plantea un estudio sociolingüístico del medio rural del centro de España en una región, La Jara (Toledo), que es cruce de isoglosas de la variedad castellano-manchega representada por las hablas toledanas y la variedad extremeña de influencia leonesa que se habla en Cáceres. Con él quiere dar cuenta de la dirección del cambio y la fase en la que se encuentra según el modelo de Moreno Fernández (2004), atendiendo a la incidencia de los modelos de prestigio según los condicionantes históricos, dialectales y sociolingüísticos. Se trata de un territorio en el que conviven y se encuentran en pugna las soluciones conservadoras-distinguidoras e innovadoras-igualadoras (la conservación de /χ/ se sitúa por debajo del 50% con una cierta tendencia a desfavorecer la articulación lateral). El estudio, que analiza estadísticamente los datos de un trabajo de campo con 210 informantes de 28 pueblos de la comarca, revela la coexistencia de tres modelos distintos para el sistema de las palatales que se difunde desde tres focos: Talavera, con un modelo semiurbano y yeísta en el que los hombres articulan la variante mediopalatal [j] y las mujeres, soluciones adelantadas y rehiladas [ʒ]. Un segundo modelo que promueve el yeísmo de prestigio con la variante mediopalatal no rehilada [j] se irradia desde las ciudades castellanas (Madrid y Toledo), aparece en los medios de comunicación y la menor edad de los hablantes resulta un factor decisivo para la adopción de la variante más próxima a la norma castellana. Y un tercer modelo «tradicional» o distinguidor norteño, general hasta hace poco tiempo, que «explica la actitud positiva de los jareños hacia la distinción fonémática», justificaría un cambio introducido en la comarca para intentar preservar la distinción fonémática: una mayor inclinación a las soluciones adelantadas y rehiladas y a la vocalización cuando el fonema procede de /j/ que cuando procede de /χ/. Pese a la tendencia al yeísmo en la comarca, deben considerarse las creencias y actitudes lingüísticas relacionadas con los modelos de prestigio y la rivalidad lingüística.

El estudio de Isabel Molina Martos sobre «Yeísmo madrileño y convergencia dialectal campo/ciudad» [93-110], observa a partir del modelo de Moreno Fernández (2004) en qué fase se encuentra actualmente el yeísmo madrileño y cómo se ha difundido a los pueblos de la comunidad; compara el avance del yeísmo en la geografía rural del centro peninsular con su difusión por la sociología urbana de la capital española y analiza el

modo en que convergen ambas. El yeísmo madrileño es producto de un cambio desde abajo, propiciado por la emigración andaluza de fines del s. XIX y totalmente aceptado por la población desde los años 60, y la capacidad de influencia de Madrid en el entorno, irradiada por contacto directo o por los medios de comunicación social, es obvia por su condición de capital, centro económico y cultural. Por otro lado, los pueblos madrileños han sufrido importantes transformaciones en su relación con la capital por los cambios en las condiciones de trabajo, la movilidad de la población, la educación formal y los medios de comunicación que propician la convergencia dialectal y un patrón igualador con el medio urbano. Los resultados de analizar el yeísmo en una red de 16 pueblos y de tres localizaciones de Madrid (Barrio de Salamanca, Getafe y Alcalá de Henares) permiten observar el avance del proceso. Se hallan tres niveles concéntricos de difusión de la innovación: el centro de la ciudad donde hay yeísmo estabilizado sin variación; las ciudades de la periferia (Getafe y Alcalá de Henares) con yeísmo variable en las etapas cuarta y tercera del proceso, pero en convergencia con las soluciones del centro de la ciudad sin variación dialectal entre los jóvenes; y los pueblos de la región donde se encuentran reflejadas todas las fases del proceso, desde la distinción hasta las soluciones rehiladas como las del yeísmo meridional y donde aumenta la tendencia a la producción de la norma culta que promocionan las clases medias y altas urbanas.

La sección sobre el español del Caribe (insular y costero continental) comprende dos trabajos para esta área en la que se documentan soluciones yeístas debilitadas, abiertas y con tendencia a la elisión. La aportación «Yeísmo y variación dialectal en Cuba» [113-140] de Lourdes E. Montero Bernal, presenta un estado de la cuestión del yeísmo cubano desde los primeros testimonios –un rasgo caracterizador de esta modalidad de habla–, que iguala los fonemas /k/ y /j/ con diferentes grados de abertura, en el que la alofonía de /j/ no presenta un valor fonológico. La autora se plantea si esta alofonía refleja una nivelación entre el habla rural, tradicionalmente conservadora, y la urbana, para lo que utiliza los datos de los mapas fonéticos del *Atlas Lingüístico de Cuba* (ALCu) en los que se refleja la pronunciación de /j/ en distintas posiciones según los datos de 50 informantes varones de 50 años de nivel bajo o medio bajo de veinte localidades rurales. El resultado muestra la conservación de /j/ en el habla rural, donde predominan las variantes abiertas (aproximante y semivocálica) sobre las africadas, por una parte, y, por otra, que la realización abierta muestra un avance progresivo en las áreas urbanas y occidentales y menor incidencia en las rurales del centro y extremo oriental del país [137-138].

Yolanda Rodríguez Cadena ofrece en su contribución, «Yeísmo en el Caribe colombiano: variación y cambio en Barranquilla» [141-166] un estudio que considera el tipo de red social de los hablantes, no solo como un medio de contacto de informantes y recolección de corpus, sino también como variable social con incidencia en el comportamiento de las variables lingüísticas en los procesos de difusión y cambio. Según los datos de Montes Giraldo (2000) y del *Atlas Lingüístico Etnográfico de Colombia* (ALEC 1981-83), toda el área del Caribe colombiano es yeísta con predominio de variantes debilitadas o aproximantes y la fricativa palatal sonora [j] es la variante menos empleada. Para determinar la distribución de las variantes plena [j], debilitada [j], vocalizada [i] y la elidida, se procedió a realizar un estudio sociolingüístico variacionista en Barranquilla con una muestra de 72 informantes nativos e inmigrantes llegados antes de los 10 años o con una residencia de 20 años o más. Las variables lingüísticas independientes (posición fónica, entorno segmental y la tonicidad de la sílaba) se conjugaron con las variables sociales sexo, edad, nivel de instrucción, modo de vida, etnia, red social, procedencia,

tiempo de residencia y edad de llegada, para analizar la incidencia que puede tener el yeísmo en la estructura de los grupos en la comunidad, tipos de relaciones y vínculos sociales, así como «las ocupaciones de los hablantes asociados a prácticas subculturales, las cuales se evidencian en los modos y submodos de vida» [143]. El resultado indica que la variante debilitada es la más frecuente (66%), en las redes sociales se produce en relación a los vínculos familiares y es más utilizada por los varones, por la etnia mestiza y forma preferida por los inmigrantes. La variante plena se produce en contextos formales, se favorece en situaciones sociales de amistad y es más utilizada por las mujeres. Por otra parte, la etnia negra usa más frecuentemente la variante fricativa que corresponde con el criollo palenquero, y la edad, la clase social y el nivel de instrucción no son factores significativos. La autora concluye que «en Barranquilla y en el Caribe colombiano la norma debilitadora del yeísmo sigue siendo la típica de la región. No obstante la fricativa palatal sonora está penetrando poco a poco en los grupos sociales sin que esto implique, en esta sincronía, un cambio lingüístico en curso» [166].

El bloque dedicado al español mexicano y centroamericano se inicia con el trabajo de Pedro Martín Butragueño, «Estructura del yeísmo en la geografía fónica de México» [169-206]. El yeísmo es general en México, aunque no uniforme, y el estudio plantea una división dialectal a partir de las soluciones yeístas predominantes con una clasificación cronológica y social. Tomando 1783 datos del *Atlas Lingüístico de México* (ALM) con una amplia representación dialectal (18 mapas y 32 puntos de 25 estados), se propone un análisis instrumental, métodos cuantitativos de la estadística inferencial y un estudio de las leyes fonéticas para delimitar los factores internos que condicionan las variantes de /j/ en México, lo que permitiría el ordenamiento de la variación fonética de /j/ según su ocurrencia y su incidencia en el panorama dialectal de México y, finalmente, la delimitación de zonas dialectales estrictas «siempre y cuando la áreas no se perciban como estancas con soluciones fónicas que se comportan de forma categórica» [204]. Para llegar a esta conclusión, en el análisis se seleccionaron 12 palabras con /j/ en posición media y 6 en posición inicial. Se distinguieron, así, siete variantes de las que las aproximantes cerradas palatales son las más frecuentes, seguidas de las abiertas, de las fricativas post-alveolares y de las africadas, hasta llegar finalmente a las elisiones. Se incluyen las laterales palatales [ʎ], producto de asimilaciones postlexicas y fonoléxicas (del tipo *el yerno*, *el llavero*). El cuadro frecuencial establecido para las siete variantes es el paso previo del análisis de cada una de ellas mediante un análisis variacionista según las zonas dialectales (centro-este, sureste, centro-oeste, noroeste y noreste) y los factores lingüísticos sobre las variables internas (asimilación, posición de palabra, contexto previo, vocal previa, vocal posterior, tonicidad y frecuencia léxica).

«El yeísmo en Nicaragua» [207-223], de M.ª Auxiliadora Rosales Solís, completa la sección sobre una zona de la que se dispone de pocos estudios sobre el fenómeno. A partir de los datos del *Atlas Lingüístico pluridimensional de Nicaragua* (ALN) que representa variables diatópicas, diasexuales y diageneracionales siguiendo los criterios establecidos por la geografía pluridimensional, se presentó la situación para /j/ en 17 ciudades de los 15 departamentos del país, y se seleccionaron los factores de sexo (dos hablantes varones y dos mujeres en cada punto), edad (grupos de 33-55 y 56 en adelante) y nivel de instrucción de 68 informantes. Se estudió el fonema /j/ en posición inicial, interior intervocálica e interior ante consonante nasal. Los resultados muestran que en Nicaragua se distinguen cinco alófonos: [j] fricativa palatal, [j] semiconsonante, [Ø] elidida, [d] dentalizada y la alternancia [j-] y se establecen tres zonas dialectales en base

a la distribución de /j/ como rasgo distinguidor: la zona del Pacífico, que presenta usos polifónicos de [j]/[χ] y casos de confusión en posición inicial de palabra; la zona Central, con predominio de semiconsonante [χ] en posición inicial, y la zona del Atlántico, con fricativa palatal sonora [χ]. En posición intervocálica, lo más frecuente es que se produzca la elisión (excepto en el Pacífico central y sur), que es el uso de mayor extensión en varones y mujeres de todas las edades en el habla nicaragüense, combinada con una tendencia al alargamiento de la vocal por compensación ([ama'ri:o] *amarillo*); asimismo, se realiza /j/ como [χ] tras /n/ como en [injeg'sjon] *inyección*. En posición inicial la semi-vocal alcanza el 62%. La variable sexo indica que los hombres exceden a las mujeres en la pérdida de intervocálica y son las mujeres las únicas que asimilan /j/ a [d], [indeg'sjon] *inyección*. Por edad, los jóvenes prefieren la variante debilitada cuando se encuentra en principio de palabra.

La primera contribución a la sección del español andino, zona de contacto lingüístico con el quechua y el aimara que afecta a la retención de la oposición, que pervive con diferentes soluciones fonéticas–, es la de M.ª Bernarda Espejo Olaya «Estado del yeísmo en Colombia» [227-235]. La autora parte de las *Apuntaciones críticas sobre el lenguaje Bogotano* de Cuervo y los primeros estudios dialectológicos hasta las investigaciones más recientes disponibles para presentar un estado de la cuestión de las zonas distinguidoras de /χ/-/j/. El yeísmo, afirma, es un cambio lingüístico casi concluido: es general en todas las variedades dialectales del español de Colombia y entre los hablantes menores de 40 años (se documentan formas cercanas al rehilamiento entre los jóvenes) y se difunde en los medios de comunicación, mientras que la distinción es característica de hablantes de la tercera generación y se presenta en zonas reducidas a lo largo de la cordillera de los Andes. Bogotá, que era la ciudad más grande distinguidora, ha pasado a ser yeísta por la convergencia de los grupos migratorios que no distinguían y se ha convertido, así, en un centro de difusión al ser yeísta la generación más joven y el grupo con mayor nivel sociocultural.

El segundo trabajo, «Las palatales laterales y el yeísmo/zeísmo en el español andino del Ecuador» [237-256] de Rosario Gómez, presenta los patrones de variación del fonema palatal lateral y se centra en el lenguaje juvenil para indagar sobre los factores sociolíngüísticos de esta variación en el habla de los jóvenes de la región andina del Ecuador y el mantenimiento en la actualidad de las variantes rehiladas por su parte. Se distinguen tres zonas: una de articulación rehilada denominada *zeísta* (o articulación arrastrada) que comprende las provincias centrales del norte, las demás provincias al norte y al sur articulan la palatal lateral [χ], mientras que la tercera zona, la región costera, se caracteriza por ser yeísta. El estudio sobre 30 informantes entre 16-29 años de la zona de Quito, seleccionados por sexo, clase social, etnia, con tres clases sociales y cuatro estilos de formalidad, muestran la existencia de un cambio en marcha que deja ver el avance del yeísmo: se producen cambios en la lateral con un proceso de lenición de la estridencia, hasta llegar a una realización prepalatal fricativa, «lo que puede representar el comienzo de una nivelación con el dialecto costeño ecuatoriano» [254]. La pérdida de la lateral y el uso de la variante yeísta se ocasiona en el habla de la gente joven según el grado de formalidad, la clase social y en el habla de las mujeres, entre las que no se encuentran las variantes prepalatales rehiladas estigmatizadas [ʒ] o [ʃ] que solo se producen en las clases bajas; es, por tanto, más dependiente de los factores extralingüísticos y menos de los lingüísticos (contorno, acento y posición en la palabra).

Rocío Caravedo en «Yeísmo y distinción en el contexto social peruano. Reexamen de la cuestión» [257-293], describe todas las fases del proceso de yeísmo en Perú (distinción, variación entre distinción/indistinción en el mismo hablante e indistinción total), con distintas fases de variantes que vincula al concepto de *variación funcional* [258]. Se refiere a la oposición yeísmo/distinción como rasgo delimitador de las zonas dialectales ribereña (costeña y amazónica, con la pronunciación de una palatal africada esta última) y la andina. El valor social de la distinción fonológica andina como estereotipo es un rasgo no prestigioso en la capital, pero sí tiene un valor positivo en ciudades como Arequipa y Cuzco. El trabajo de Caravedo quiere comprobar la realidad de la correspondencia entre el espacio dialectológico diferenciado y las percepciones colectivas de los hablantes sobre el fenómeno. Para el estudio de las modalidades andina y amazónica, la variable que se tomó como referencia fue poseer o no el español como lengua materna. Se destaca así, tras un pormenorizado análisis sobre un total de 52 informantes, que las modalidades originarias investigadas en sus propios espacios referenciales no se presentan de modo estable, sino en proceso de cambio o variabilidad funcional, propiciada en el espacio de la capital, que es yeísta, por unas condiciones favorables a la resolución de esta variabilidad. En las entrevistas, las alternancias entre formas yeístas y no yeístas se registraron en las palabras más frecuentes y atendieron al espacio de variabilidad: tendencia a la realización de fricativa débil o aproximante para los contextos de /j/, y de formas rehiladas o africadas para los de /χ/, en los que se produce un proceso de cambio donde coexisten distintos valores funcionales de las coordenadas espacial y temporal, e incluso individual. Además, se comprueba una desaparición total de las laterales en la segunda generación de migrantes de la zona andina en la capital que tiende hacia la convergencia con el patrón prestigioso de la comunidad receptora.

El último artículo de este apartado es «Resistencias al yeísmo en los Andes: convergencia lingüística y expresión identitaria» [295-309] de Juan Carlos Godenzzi. El autor, considerando la distribución del yeísmo en las distintas zonas andinas con una notable resistencia al avance del yeísmo en Bolivia –donde la resistencia es general en todo el territorio nacional–, en Ecuador y Perú –donde se produce en amplias regiones de la Sierra–, frente a Chile, Uruguay y Argentina –yeístas con algunos focos de resistencia–, postula que el contacto del español con el quechua y el aimara juega un papel importante en la retención de la oposición de los fonemas /χ/-/j/, y que tal retención puede cumplir un valor socioindexical como recurso en la construcción identitaria del castellano. En Perú, este fenómeno tiene un valor social y la distinción se vincula socioculturalmente a un grupo étnico indígena o mestizo, a clases menos privilegiadas y a la zona andina, frente a la variedad yeísta de la capital, que se valora como prestigiosa, urbana y criolla. En concreto, el estudio específico sobre Puno (Perú) muestra que esta capital es fuertemente conservadora con un mantenimiento de la distinción de un 91%. La presencia o ausencia del yeísmo en los hablantes se convierte en un rasgo identitario de su origen limeño o costeño, de prestigio, o serrano, peyorativo. Entre los distinguidores, las nuevas generaciones de clase económica alta presentan una tendencia a la pronunciación africada, lo que se interpreta como un factor de diferenciación y prestigio social.

El área del español austral se presenta en «On the regularity of coronalization in Buenos Aires» [313-334] de Laura Colantoni, quien examina los procesos de coronalización fonético-fonológica en la variedad porteña, un proceso regular en el español de Buenos Aires, cuyas excepciones vienen motivadas por factores extralingüísticos como la adquisición de la lengua, de un lado, y la presión normativa ortográfica de la norma

culta en la pronunciación para su difusión o bloqueo, según la cual las palabras escritas con *<i>/<hi>* seguida de vocal exigen la pronunciación con la semiconsonante [j], de otro. La coronalización es un proceso originado por la pronunciación retrasada y asibilada de la semiconsonante [j] ([j]endo > [z]endo – [ʃ]endo, *yendo*) y la deslateralización de [χ] ([χ]uvia > [j]uvia > [z]uvia – [ʃ]uvia, *lluvia*). La autora realiza un trabajo experimental con una muestra de 20 participantes en dos niveles de instrucción (secundaria y universidad) y tres grupos de edad, a los que practica dos pruebas: la primera de elicitación de vocabulario, para comprobar el grado de difusión de la coronalización y si está ligado al conocimiento de unidades léxicas, así como si se ajustan a leyes de resilabización, y la segunda, de lectura de pares mínimos sin sentido (*hienco/yenco*; *iapo/yapo*, etc.), donde se cuestiona la influencia del conocimiento léxico para la realización del fonema, ya que las formas con *<hi> / <i>* se pronuncian con la semiconsonante normativa [j] anulando la coronalización. Como resultado del proceso regular de coronalización, Colantoni propone la existencia de un fonema prepalatal en el español bonaerense; la semiconsonante [j], en cambio, solo se da como variante marginal en unos pocos casos muy específicos cuya existencia se explica, en parte, debido a la ortografía.

El último apartado de la obra corresponde al español de Estados Unidos para el que Jorge E. Porras, en «Spanish yeísmo: A Cognitive Linguistic Approach to Phonological Change» [335-352], ofrece, desde la perspectiva cognitiva, un estudio del yeísmo en los procesos de adquisición del español como L1 y L2 a partir de la producción escrita de grafemas *<ll>* y *<y>* en hablantes nativos y no nativos del español. El autor mantiene que, dada la extensión del yeísmo, se ponen en marcha procesos cognitivos asimétricos para la adquisición escrita del español en la relación de grafemas y fonemas *<ll> – /χ/* y *<y> – /j/* (al igual que ocurre en otros pares sin correlación fonológica como *<c>/<s>* en el seseo o */<v>* de ámbito general). A partir de distintas pruebas ortográficas realizadas a dos grupos de estudiantes del estado de California, se corrobora que la asignación de los grafemas en hablantes nativos yeístas o aprendices de español como L2 sin fonema lateral en sus sistemas fonológicos puede funcionar de modo aleatorio o debido a la existencia de una «/χ/ subyacente» que ocasiona la recuperación de *<ll>* y ello genera implicaciones en los sistemas de enseñanza. Por otro lado, el estudio muestra cómo esta confusión en unidades léxicas de frecuencia alta y moderada genera casos de hiper corrección y analogías léxicas y semánticas debidas a factores sociolingüísticos y pragmáticos.

Una perspectiva sobre el yeísmo como la presentada en este volumen –que engloba aspectos como el contacto de lenguas, los factores geográficos, los aspectos históricos, la oposición entre las zonas rurales y urbanas, la variación generacional, los usos y preferencias de varones y mujeres, el prestigio y formas estigmatizadas, el significado simbólico e identitario del fenómeno, los aspectos normativos y ortográficos, los procesos de adquisición de español como segunda lengua o la incidencia de las redes sociales, apoyado todo ello con unas propuestas metodológicas diversas, tanto tradicionales como innovadoras, desde distintas perspectivas lingüísticas y con variadas pruebas experimentales, no solo da cuenta de la complejidad de este cambio en marcha sobre la amplia geografía del mundo hispánico actual, sino que cumple con creces la propuesta de sus editoras, Rosario Gómez e Isabel Molina Martos, de ofrecer «un estado de la cuestión actualizado desde la perspectiva de la variación».

Mercedes QUILIS MERÍN

Luis ANDRADE CIUDAD, *The Spanish of the Northern Peruvian Andes: A Sociohistorical and Dialectological Account*, Oxford et al., Peter Lang, XVIII + 409 pages.

Dans cet ouvrage, Luis Andrade Ciudad contribue à l'étude des variétés andines de l'espagnol en prêtant une attention particulière aux variétés du nord, qui, à la différence de celles du centre et centre-sud, amplement étudiées, étaient inexplorées jusqu'à présent. Un des buts avoués de l'auteur est de démontrer que ces variétés, ici comprises comme celles qui sont parlées dans le sud du département de Cajamarca, les montagnes du département de la Libertad et le nord du département d'Ancash (dorénavant, les Andes du nord péruvien), ont une «logique propre» [xiii] qui les définit et les distingue de celles du sud, malgré leur héritage andin commun. Pour y parvenir, Andrade Ciudad adopte l'approche de la sociolinguistique historique.

Dans le premier chapitre du livre [1-30], Andrade Ciudad passe en revue les concepts centraux de la sociolinguistique historique, qu'il considère comme une discipline qui puise dans d'autres branches, comme la linguistique historique, la dialectologie, la linguistique de contact et la sociolinguistique, pour clarifier les relations existantes entre, d'une part, langues, variétés et phénomènes linguistiques et, d'autre part, l'histoire des locuteurs et de leurs communautés. Parmi ces concepts, se distinguent ceux de la diglossie, la koinéisation, la standardisation et la vernacularisation. L'auteur considère que comprendre et appliquer ces concepts est important pour l'étude linguistique des Andes car cela permet de dépeindre l'espagnol parlé dans cette région comme une entité hétérogène et non pas uniforme, comme il est coutume. De plus, il considère que l'étude linguistique des Andes peut constituer un apport pour la sociolinguistique historique. En effet, étant donné que les peuples originels des Andes n'avaient pas de systèmes de représentation écrite de l'oral, les chercheurs s'étant intéressés à l'étude linguistique de cette région ont dû développer des stratégies leur permettant de rendre compte de la présence de diverses langues amérindiennes dans la région, telles que l'aymara, le culle, le puquina et le quechua, ainsi que de leur réalité sociale. Ce faisant, il est présentement possible de tracer l'histoire des caractéristiques linguistiques des modalités langagières issues du contact entre l'espagnol et les langues des Andes, ainsi que de délimiter leur zone d'usage ou de validité dans un sens communicatif. Dans le cas particulier des Andes du nord péruvien, c'est ce qui permettra à Andrade Ciudad de rendre compte du caractère distinct de cette zone dialectale.

Dans le deuxième chapitre [31-108], Andrade Ciudad expose d'abord les différentes divisions régionales que les chercheurs ont faites de la langue espagnole au Pérou. Il souligne que, malgré la présence de nombreuses propositions faites depuis le début du XX^e siècle, le consensus actuel semble être de diviser le pays en région côtière, région andine et région amazonienne. Il signale ensuite qu' étant donné que l'espagnol andin est souvent caractérisé comme une variété issue du contact avec le quechua et l'aymara (qui sont à leur tour considérées comme les langues amérindiennes majeures du pays), c'est la variété la plus étudiée par les chercheurs. Andrade Ciudad souligne que cet intérêt se reflète, par exemple, par le fait que s'ajoutent à l'approche régionale pour l'étudier une perspective sociale ainsi qu'une approche qui porte plutôt sur le contact linguistique. Il porte sur l'approche géographique un regard plutôt critique, particulièrement en raison du fait que les études adoptant cette perspective se centrent de manière quasi exclusive sur les Andes centrales et sud-centrales. Selon Andrade Ciudad, cela pose deux pro-

blèmes. D'une part, le fait que les chercheurs concentrent leurs travaux dans cette région exclut la possibilité qu'ils orientent leurs études sur d'autres régions où l'espagnol est (ou a été) en contact avec le quechua. Les Andes du nord péruvien sont une de ces régions. D'autre part, ce fait empêche que des travaux comparatifs soient menés qui mettent en évidence la présence de variation intrarégionale dans les Andes, ce qui la fait paraître comme une zone linguistiquement homogène. En revanche, montrer qu'il s'agit d'une zone linguistiquement hétérogène permettrait, entre autres, de prouver l'hypothèse centrale de l'ouvrage de Andrade Ciudad, selon laquelle l'espagnol des Andes du nord péruvien est une variété andine, à l'image des variétés parlées dans le centre et le centre-sud des Andes, qui se distingue de celles-ci par des traits propres à son emplacement géographique. D'ailleurs, l'auteur ferme le chapitre en faisant valoir la présence historique du quechua et du culle dans les Andes du nord péruvien, ce qui la distingue des Andes du centre et centre-sud où le culle ne faisait pas partie du paysage linguistique. Cette présence, qui remonte à l'époque préhispanique, sert à l'auteur à étayer les bases historiques de son hypothèse, qui sera prouvée linguistiquement dans les chapitres suivants.

Dans le troisième chapitre du livre [109-204], Andrade Ciudad fait un compte rendu de l'histoire des contacts linguistiques ayant eu lieu dans les Andes du nord péruvien. Pour ce faire, il se fonde sur des documents déjà disponibles et étudiés, mais adopte en outre une nouvelle approche qui enrichit les informations déjà disponibles. En effet, il incorpore à son analyse des archives qui documentent les échanges communicatifs mis en évidence par l'industrie du textile et de la production minière, ainsi que par des archives ecclésiastiques. Quant à la périodisation, Andrade Ciudad divise le chapitre en quatre parties : la période préhispanique ; celle de l'hispanisation première (XVI^e et XVII^e siècles) ; celle de la coexistence du culle, du quechua et de l'espagnol (XVIII^e et XIX^e siècles) ; et celle de l'hégémonie de l'espagnol (XX^e siècle). Pour la période préhispanique, Andrade Ciudad note que, grâce à l'onomastique, il est possible d'affirmer que, malgré une forte présence culle, le quechua était grandement favorisé pour nommer les lieux importants de la région concernée. Selon l'auteur, cela prouve qu'il y avait un bilinguisme étendu à l'ensemble de la région, mais au sein duquel régnait une situation de diglossie dans laquelle le quechua était la langue de prestige. Pour la période de l'hispanisation première, Andrade Ciudad indique que ce qui valait pour la période précédente s'applique aussi à celle-ci, à la différence près qu'à l'hégémonie du quechua s'ajoute celle de l'espagnol. En effet, pendant cette période, l'espagnol et le quechua s'établissent en tant que langues institutionnelles, la première au niveau administratif, la deuxième principalement en tant que langue pour l'endoctrinement religieux. Le culle, quant à lui, est réservé aux espaces domestiques et à la production communautaire du textile. Néanmoins, l'auteur remarque que dans certaines régions éloignées des grandes villes du nord péruvien, les habitants reprennent peu à peu l'usage du culle et l'espagnol remplace le quechua en tant que *lingua franca*. De plus, à partir de procès-verbaux reliés au domaine de la production minière, l'auteur note que, à la différence des hommes, les femmes ne connaissent pas nécessairement le quechua. En ce qui concerne la troisième période, Andrade Ciudad note que l'abandon du bilinguisme quechua-culle s'intensifie de plus en plus dans certaines régions. Un exemple est le cas de Santiago de Chuco, où, selon l'auteur, le quechua avait été pratiquement oublié en faveur de l'espagnol à la fin du XVIII^e siècle. En dépit de cela, il y a des endroits qui conservent le bilinguisme quechua-culle. Ce qui est à retenir pour cette période est le fait que commencent à se développer parmi la population autochtone des compétences linguistiques en espagnol menant

dans certains cas à un bilinguisme culle-espagnol, dans d'autres à un trilinguisme quechua-culle-espagnol. Relativement à la période de l'hégémonie de l'espagnol, Andrade Ciudad constate que, bien que certains documents républicains indiquent qu'il y eut dans les Andes du nord péruvien des locuteurs du culle jusqu'au début du XX^e siècle, la plupart des documents dont on dispose cessent d'en parler. De plus, ces documents font valoir que, dans de nombreuses régions des Andes du nord péruvien, les populations autochtones utilisent dorénavant l'espagnol comme langue de communication. Andrade Ciudad conclut que malgré l'éventuel abandon des langues autochtones, la coexistence prolongée du culle et du quechua avec l'espagnol constitue le ciment de la formation de l'espagnol des Andes du nord péruvien, qu'il considère comme une sous-variété de l'espagnol andin.

Le quatrième chapitre de l'ouvrage de Andrade Ciudad [205-320] est principalement descriptif. Dans celui-ci, l'auteur présente les traits linguistiques trouvés lors de son travail de terrain les plus pertinents pour démontrer sa thèse. Cette thèse, pour le rappeler, est de mettre en évidence que l'espagnol des Andes du nord péruvien est une sous-variété particulière de l'espagnol des Andes, de par les traits qu'elle partage avec celle-ci et de par les traits qui l'en distinguent. Il est à noter que ses données proviennent de notes de terrain, d'entrevues semi-dirigées et d'entrevues courtes qu'il a menées et enregistrées dans différents secteurs de la zone qu'il avait au préalable établie comme celle des Andes du nord péruvien. Bien que l'auteur organise le chapitre en des sections où s'énumèrent des traits linguistiques appartenant respectivement aux niveaux de la phonétique-phonologie, de la morphosyntaxe, et du discours (ou pragmatique), par souci de brièveté nous allons ici en énumérer quelques-uns (les plus disséminés) en suivant le critère suivant: traits exclusifs aux Andes du nord péruvien et traits partagés avec l'espagnol des Andes, compris ici comme la variété parlée dans le centre et le centre-sud des Andes péruviennes. Un des traits qu'Andrade Ciudad considère propre à la région est celui de la présence de la fricative post-alvéolaire sourde /ʃ/, cf. la prononciation du prénom *José* comme [xosé], tandis que, dans la variété de référence, ce même prénom se prononcerait plutôt comme [xosé]. Bien que ce trait ait été présent dans l'espagnol du XVI^e siècle, l'auteur considère que le contact de l'espagnol avec le culle, où ce phonème est présent et productif, par exemple, dans la toponymie, est une des principales causes de son maintien. Un autre trait que l'auteur qualifie de propre à la région est celui de l'utilisation en espagnol des morphèmes culle *-ash-* et *-enque*, respectivement diminutif et augmentatif, dans des mots tels que *florasha* 'petite fleur' et des phrases comme *hace tiempenque* 'ça fait très longtemps'. Une des particularités de ces morphèmes est que non seulement ils modifient des noms, mais aussi des adverbes, comme dans *cercasha* 'tout près' et *lejenque* 'très loin'. Pour ce qui est des traits qui sont partagés avec les variétés andines du sud et, de par ce fait, issues du contact de l'espagnol avec le quechua, Andrade Ciudad cite, par exemple, la distinction entre la spirante latérale palatale voisée /k/ et la fricative palatale voisée /ʃ/. Cette distinction fait en sorte qu'un mot comme *cuchillo* 'couteau' se prononce [kutʃíʎo] et que la réalisation d'un mot comme *apoyo* 'appui' soit [apóyo]. Il est à noter que dans presque toutes les autres variétés d'espagnol latino-américain ces deux mots ne se prononceraient qu'avec [j]. En outre, l'auteur cite les phrases possessives avec deux marques de possession comme étant un des traits que la variété des Andes du nord péruvien partage avec les variétés andines du sud. Ce trait, sans doute l'une des caractéristiques de la morphosyntaxe de l'espagnol des Andes la plus étudiée, consiste à construire des phrases telles que *su casa de Juan* 'sa maison à Jean', en suivant l'ordre

possédé-possesseur, et *de Juan su casa* ‘à Jean sa maison’, en suivant l’ordre possesseur-possédé, propre au quechua. De plus, pour le niveau pragmatique, l’auteur note l’utilisation du marqueur discursif *dice* ‘dit-il’ avec sa valeur de médiatif. En ce sens, il signale qu’il sert à informer qu’on rapporte des informations de seconde main. Par ailleurs, il est à noter que, lors de son travail de terrain, Andrade Ciudad a aussi répertorié des traits qui sont absents dans l’espagnol des Andes du sud mais présents dans des variétés parlées aux alentours de la région étudiée, telles que l’espagnol parlé en Équateur ou celui qu’on parle dans le nord-est de la Colombie. Un de ces traits est l’utilisation du pronom personnel *vos* pour s’adresser, au singulier, à des interlocuteurs hiérarchiquement égaux dans des situations informelles. Selon l’auteur, cela permet d’affirmer que l’espagnol des Andes du nord péruvien tient sa singularité non seulement de par la présence de traits linguistiques issus du contact avec le culle, mais aussi de par le maintien de traits de l’espagnol du XVI^e siècle que l’espagnol des Andes du sud péruvien n’a pas conservés, en raison du pouvoir normatif des centres coloniaux, dont l’un des plus importants se situait à Lima.

Dans le cinquième et dernier chapitre [321-342], le plus court du livre, Andrade Ciudad vérifie ses principaux résultats en tenant compte de leur validité et de la façon dont ils contribuent à la recherche. En ce qui a trait au bien-fondé de la thèse centrale du livre, il conclut que tant les archives analysées dans le troisième chapitre que le corpus examiné dans le quatrième permettent de considérer l’espagnol parlé dans les Andes du nord péruvien comme une entité dialectale particulière qui renferme des traits propres issus du contact avec le culle et des traits partagés avec l’espagnol parlé dans les Andes du centre et du centre-sud péruvien. En outre, l’analyse de ses données lui a permis de noter que l’espagnol des Andes du nord péruvien partage aussi des traits avec d’autres variétés de l’espagnol, telles que celles parlées en Équateur et dans le nord-est de la Colombie. En ce qui concerne la contribution à la recherche, Andrade Ciudad considère que son travail s’inscrit dans les débats de la sociolinguistique historique, la dialectologie et la linguistique de contact, particulièrement en ce qui a trait à la démarcation des zones dialectales de l’espagnol américain en fonction de sa présence prolongée dans le continent, des frontières régionales qui s’y sont faites et des contacts avec les nombreuses langues autochtones. Plus précisément, du fait du maintien de traits disparus dans l’espagnol parlé dans des régions à proximité des centres coloniaux et de la présence de traits issus du contact avec le culle et le quechua, Andrade Ciudad inscrit son travail dans ce débat, qui se fait, justement, en fonction de la présence de zones centrales (là où se trouvaient les centres coloniaux), intermédiaires ou périphériques (là où certains traits de l’espagnol du XVI^e siècle ont persisté et où les langues autochtones se parlent ou se parlaient), et en retrait (là où il y a une forte présence autochtone).

En somme, de par ses conclusions bien argumentées et son analyse minutieuse, le livre de Andrade Ciudad fait la lumière non seulement sur la singularité de l’espagnol parlé dans les Andes du nord péruvien mais aussi sur l’hétérogénéité de l’espagnol des Andes, une variété qui, jusqu’à la parution de cet ouvrage, était souvent caractérisée comme une entité monolithique. De plus, du fait de son ouverture au dialogue avec des ouvrages plus généraux, le livre d’Andrade Ciudad contribue grandement à la compréhension de l’espagnol américain, plus particulièrement quant aux divers processus qui mènent à l’émergence de variétés langagières dans ce contexte particulier.

Víctor FERNÁNDEZ-MALLAT

Galloromania

Jean THOMAS, *Jules Ronjat, entre linguistique et Félibrige (1864-1925), Contribution à l'histoire de la linguistique occitane d'après des sources inédites*, Valence d'Albigeois, Vent Terral, 2017, 400 pages.

La réputation de Jules Ronjat parmi les romanistes est certainement très haute, ne serait-ce qu'à cause de sa *Grammaire istorique des parlers provençaux modernes*, une réussite qui connaît bien peu d'équivalents dans la Romania. Mais son importance pour les études occitanes ne s'arrête pas à ce livre, et a pu être sous-estimée. C'est pour remédier à cette vision peut-être trop étroite de l'activité scientifique de Ronjat que Jean Thomas a écrit un livre vif et très riche, et il l'a fait de la meilleure manière : en apportant beaucoup de matériaux nouveaux et en appuyant son propos sur une connaissance profonde de l'œuvre, de l'homme et du milieu dans lequel il a inscrit son activité.

L'ouvrage ne se présente pas comme une biographie classique, même s'il en donne les principaux éléments, mais se concentre sur quelques parties de la vie de Ronjat : la détermination de sa personnalité, son activité de Félibre (avec une attention particulière pour son orientation politique), et son grand virage vers la linguistique. Mais la plus grande part du livre est occupée par une bibliographie de l'auteur, et surtout par l'édition de toute la correspondance que des recherches manifestement étendues ont permis de retrouver ; cette édition est rendue plus utile encore par des introductions (sur l'histoire des rapports entre Ronjat et chacun de ses correspondants) et des notes, identifiant toutes les allusions qui doivent l'être. Seul Jean Thomas était assez familier de la question pour donner un commentaire aussi complet¹ et son livre représente un chapitre important d'histoire de la linguistique. Le lecteur habitué à lire l'occitan appréciera les démonstrations de l'auteur avec une plus grande facilité : les citations, assez longues, d'un Félibre à qui il importait beaucoup d'écrire dans cette langue (à ceux qui la parlaient), ne sont normalement pas doublées d'explications et sont souvent jugées assez significatives pour servir de conclusion à un paragraphe ; pour les autres, cette petite difficulté sera sans doute considérée comme un charme supplémentaire de l'ouvrage.

La carrière de Ronjat (1864-1925) est atypique. D'abord militant fédéraliste et animateur de la vie locale, par son appartenance à diverses associations, il devient Félibre, très actif dans le mouvement (depuis 1894, et en particulier, parce qu'il y accomplit des tâches administratives, depuis 1902), et ce n'est que plus tardivement qu'il en vient à s'occuper de linguistique, à l'occasion semble-t-il de sa collaboration à la *Revue des langues romanes* (à partir de 1905), plus tard encore qu'il acquiert des diplômes universitaires, licence (1912) puis doctorat (1913)² ; sa réorientation exclusive vers la linguistique est liée à la rupture avec le Félibrige (1909). Mais ce cheminement

¹ Jean Thomas a déjà publié une partie de la correspondance rassemblée ici dans des articles parus dans la *Revue des langues romanes* ou ici même (ceux-ci sont signalés dans la bibliographie, mais il n'aurait pas été superflu de rappeler dans l'édition de la correspondance elle-même qu'il s'agissait dans ces cas d'une reprise, d'autant plus que le chapitre en question est nommé « Les sources inédites »).

² L'étonnement, un peu indigné, de Jean Thomas face à l'absence de carrière universitaire de Ronjat paraît donc superflu : l'explication de cette absence se trouve facilement (l'auteur la donne d'ailleurs lui-même) dans le caractère très tardif de

inhabituel et très indépendant n'a pas empêché le succès scientifique, ni d'ailleurs la reconnaissance : dès son arrivée à Genève (1914), Ronjat est intégré au milieu linguistique local ; on lui confie un enseignement, et il se charge de relire le manuscrit du *Cours de linguistique générale*, dont l'édition est préparée à ce même moment.

La personne de Ronjat a donc bien des titres à s'attirer notre sympathie ; celle qu'éprouve pour lui Jean Thomas est manifestement grande, et elle a certainement été une motivation pour les recherches longues et complètes qu'il a menées. Il nous a semblé qu'elle pouvait aller un peu loin, lorsqu'elle le poussait parfois à défendre Ronjat sans arguments bien nets³. La question des positions politiques de Ronjat pourrait entrer dans ce cadre : s'il semble assuré que Ronjat n'a jamais abandonné ses convictions républicaines, et si son opposition sur certains points aux maurrassiens et à Charles Maurras lui-même est rendue manifeste par des documents rassemblés dans le volume, Jean Thomas ne nous semble pas démontrer que Ronjat a évincé Maurras du Félibrige parisien [28, puis 35], ou qu'il se soit très rapidement détaché de celui-ci ([27] le document cité date de 1913, soit vingt ans après les événements décrits ici). Sur ce point comme sur quelques autres, Jean Thomas néglige parfois de donner des renvois précis à des documents qu'il connaît certainement, et les cas où ses informations générales ne font aucun doute⁴ ne se distinguent donc pas toujours nettement de ceux où leur statut est plus incertain⁵. Cela dépend sans doute d'un petit problème d'organisation, qui fait que les démonstrations sont parfois séparées de l'endroit où elles s'avèrent nécessaires ; c'est le même problème qui conduit à ce que des informations soient répétées à plusieurs reprises.

Le livre contient, après une brève introduction justifiant le travail et son orientation, une biographie raisonnée (première et deuxième parties [13-75]), la bibliographie de Ronjat⁶ (troisième partie [77-103])⁷, précédée d'une description [77-82] de son activité

l'obtention du diplôme qualifiant et dans le fait que quelques mois plus tard à peine, au début de la guerre, Ronjat quittait la France.

³ Par exemple, à Camproux qui reproche à Ronjat de n'avoir pas enquêté dans les Cévennes aux pentes trop raides (une référence au passage précis aurait été plus utile que le renvoi générique au volume), Thomas objecte qu'il sous-estime ses forces physiques [73].

⁴ « Nous savons par ailleurs que Ronjat avait reporté sur les fiches [du *Dictionnaire des Terres-Froides*] les formes patoises d'Eyzin... » [74], mais on ne sait pas d'où provient cette science ; la relecture par Ronjat du *Cours de linguistique générale* est connue par la préface à celui-ci, mais J. Thomas aurait pu nous le dire.

⁵ Comment savons-nous que Ronjat est « reconnu par ses pairs de la Société de Linguistique de Paris » [51] ou qu'il entretenait une relation amicale avec Ferdinand de Saussure ([72] le renvoi à la correspondance avec Sechehaye ne nous éclaire pas) ?

⁶ Elle est limitée aux ouvrages parus en France (plus un ajout et un contrôle). Il est cependant vraisemblable que la très grande majorité des publications de Ronjat ait été relevée ainsi. Nous n'avons pas fait de contrôles systématiques, mais elle contient au moins une erreur significative : les deux comptes rendus du *Cours de linguistique générale* de Saussure et du t. IV de l'*Histoire de la langue française* de Brunot (*RLaR* 59 (1916), 402ss.), ne sont pas signés par Ronjat mais par Grammont. On corrigera aussi, dans le titre, *Revue de langues romanes* en *Revue des langues romanes*.

⁷ Elle aurait pu se voir donner un titre plus descriptif que « Une écriture multiple, une bibliographie éclectique ».

de publiciste, puis l'édition de la correspondance (quatrième partie [103-347]), l'édition de textes poétiques (cinquième partie [349-368]), puis une conclusion [369-372], une bibliographie et un utile « index onomastique ». On voit que l'édition de la correspondance occupe une part très importante de l'ouvrage, et la qualité de l'annotation montre qu'elle a certainement aussi demandé un grand travail préparatoire. Les identifications des personnes ou des ouvrages cités semblent toujours bonnes⁸ et les renseignements donnés inspirent confiance⁹. La graphie des noms propres cités dans les lettres est très flottante : est-ce l'orthographe de Ronjat qui est incertaine, ou n'est-ce pas plutôt la qualité de la transcription qui serait en cause ?

Le livre laisse quelques questions ouvertes, Jean Thomas n'ayant manifestement pas eu l'intention de donner une biographie complète. Il n'expose pas au lecteur de quoi vivait Ronjat, il ne donne que peu d'informations sur sa dispute avec le Félibrige (à laquelle l'auteur est pourtant conduit à faire de nombreuses allusions), et ne traite pas tous les moments de la carrière de la même façon. Ce n'est pas une critique que de le signaler.

En somme, cet ouvrage vivant et très intéressant présente un matériel précieux étudié de manière excellente.

Yan GREUB

Nils B. THELIN, *L'aspect, le temps et la taxis en français contemporain : vers une sémantique de la perspective temporelle*, Upsalla, Upsalla Universitet (Studia romanica upsalensia, 83), 2016, xvi + 310 pages.

Ce fort volume comporte un avant-propos, une introduction et deux parties suivies d'une bibliographie. Il se termine par deux index (noms et notions) très développés.

La première partie comprend huit chapitres et développe selon la formulation de l'auteur « nos positions épistémologiques et méthodologiques appliquées aux études théoriques de la temporalité en langue ». Il ne s'agit donc pas à proprement parler d'un état de l'art, mais, comme je le préciserai plus bas, d'un exposé critique des lectures à partir desquelles l'auteur a bâti son cadre théorique. La deuxième partie est précisément consacrée à l'exposé du cadre théorique de l'auteur (chapitre 9) et à son application à la description du système des temps du français (chapitre 10). Figure en appendice une

⁸ P. 285, l' « Adjarian » qu'il est question de faire venir à Genève (cf. note 756) est beaucoup plus probablement un livre de cet auteur que la personne elle-même ; inévitablement, certaines informations pourraient être amendées : Muret n'était pas seulement un « collaborateur de Gauchat » [316, note 812], mais le professeur de philologie romane et de littérature méridionale à l'université de Genève au moment où écrit Ronjat (1923), ce qui change la façon dont on doit comprendre leurs rapports.

⁹ Malgré quelques petites imprécisions : à notre connaissance, ce n'est pas le roumain et l'albanais que Mario Roques enseignait au Collège de France [294] ; Jules Marouzeau n'est pas entré à l'Académie française en 1945, mais à l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; de façon récurrente, Jean Thomas appelle Schuchardt « Hugo von Schuchardt ».

étude de l'emploi de «depuis + durée» (*depuis trois jours*) avec le passé composé et le plus-que-parfait. On doit souligner que, si le domaine d'étude est le français, l'ouvrage comporte un aspect contrastif, puisque des exemples fournis de russe et d'anglais sont étudiés lorsqu'ils permettent d'éclairer l'analyse.

Si l'on entre dans le détail, la première partie est divisée en chapitres dont les intitulés sont peu homogènes et dont le contenu peut surprendre un lecteur non spécialiste du domaine. L'objectif de l'auteur est d'exposer les connaissances actuelles sur le temps et l'aspect du point de vue de la construction de sa théorie. On voit ainsi qu'il s'est inspiré autant des textes classiques de Gustave Guillaume, de Arne Klum et de Hans Reichenbach que d'une sélection de travaux contemporains, notamment de Jacques Moeschler, Laurent Gosselin, Louis de Saussure, Jacques Bres, Per Durst-Andersen. L'avantage de la démarche, c'est qu'elle nous permet de voir comment Thelin a été amené à construire son cadre à partir des insuffisances qu'il découvre chez les autres auteurs, tant sur le plan des présupposés épistémologiques que pour l'analyse des exemples cruciaux. L'inconvénient est que l'approche mêle divers points de vue sans les distinguer explicitement: point de vue thématique, illustré par exemple par l'intitulé des chapitres 4 («Temps, adverbe et fonctions vectorielles»), et 5 «Morphosyntaxe, typologie aspectuelle et 'supertypes' linguistiques»; point de vue par cadres théoriques, pour le chapitre 3 consacré à une critique de l'approche guillaumienne, ainsi que 6, 7 et 8, centrés sur la sémantique temporelle des intervalles. Le chapitre 2 s'intitule «Solutions possibles». On l'aurait plutôt attendu à la fin d'une partie «État de l'art», alors que son contenu répond en fait aux questions posées dans le chapitre 1 et se limite à une discussion de l'apport des travaux de Carl Veters. Les titres de cette première partie cachent en fait une suite de monographies critiques des travaux des auteurs suivants: De Saussure, Veters, Guillaume, Klum, Durst Andresen, Klein, Bres, Gosselin. Ce dernier auteur est celui dont Thelin se sent le plus proche et il n'hésite pas à nous faire état des débats qu'il a eus avec lui.

La lecture de cet état de l'art est rendue difficile, outre la diversité des points de vue, par le fait que l'auteur interrompt l'exposé des thèses examinées par celui de ses propres solutions. Par exemple, [40] Thelin interrompt un exposé du système de Veters par une première digression sur l'utilisation qu'il fait lui-même de l'opposition de traits [+/- TIME] non encore définis pour rendre compte de certains emplois de l'imparfait. Suit une seconde digression sur les convergences de son modèle avec celui de Tournadre, pour une reprise en [43] de l'exposé sur Veters. Cette composition, qui par ailleurs met en évidence l'indéniable talent d'argumentateur de Thelin, peut rendre l'exposé difficile à suivre pour un lecteur peu familier avec les débats sur les temps du français. On pourrait lui suggérer de commencer la lecture du corps de l'ouvrage par le chapitre 9 qui expose très clairement les grandes lignes de l'approche de Thelin.

Sur le plan du contenu proprement dit de cette première partie, les choix épistémologiques et méthodologiques de Thelin apparaissent au fil de l'exposé. La préférence pour une approche «représentationnelle», dans laquelle les temps contribuent à construire une représentation particulière de la situation, plutôt qu'une approche «référentialiste» où ces mêmes temps renvoient à une réalité mondaine extralinguistique, est bien affirmée [28]: «il devrait être évident que la pratique prédominante de la sémantique vérificationnelle dans la philosophie positiviste du langage ne peut guère être conciliée avec le développement de la linguistique cognitivo-pragmatique soutenue dans cette étude». La mise en avant des travaux de Saussure et Gosselin ajoute une perspective pragmatique, selon laquelle la théorie de la pertinence permet d'expliquer comment

en partant d'une valeur sémantique en langue sous-spécifiée des temps on peut arriver aux nuances d'interprétation en contexte. Mais Thelin ajoute judicieusement que valeur sous-spécifiée ne signifie pas conception monosémique de ces mêmes temps, position qui contribue à l'originalité de son approche et qu'il précise dans le chapitre 3 en l'opposant au monosémisme de Guillaume [60]: «dans un modèle déductivo-compositionnel [...] envisagé par l'auteur de cette étude, les divers emplois d'une forme grammaticale, comme par exemple l'imparfait, constituent des fonctions de polysémie, c'est-à-dire des sens distincts sous-jacents, conçus comme des combinaisons différentes de composants cognitivo-sémantiques distinctifs [...] réalisées par une seule et même forme». Ce sont ces composants qu'il va détailler dans le chapitre 9. Une autre originalité se dégage de la critique des positions monosémistes, plus particulièrement [105] de la position de Barceló & Bres (2006) sur le calcul des effets de sens à partir d'une valeur unique en langue du morphème temporel: «l'instruction délivrée par le morphème grammatical reste égale à elle-même de la langue au discours. Et c'est à partir de cette identité que le morphème est à même de produire en interaction avec d'autres unités, différents effets de sens». Thelin remarque que la position monosémiste n'est pleinement opératoire que du point de vue du décodage, mais ne rend pas compte de la démarche d'encodage, qui en vertu d'un postulat de réalisme cognitif, ne peut produire des effets de sens diversifiés qu'à partir d'une composition polysémique du sens en langue du morphème [107]: «l'encodage linguistique des sens temporels part d'un système de composants ou traits sémantiques qui, selon l'analyse perceptuo-cognitive d'une situation et de son contexte se combinent de façons définies». L'analyse comparée des valeurs de l'imparfait qui illustre le propos permet de bien comprendre la différence entre les deux approches.

La deuxième partie commence donc avec le chapitre 9 par une mise au point sur les fondements épistémologiques de l'approche «perspectiviste» choisie par Thelin. Elle s'engage très vite dans la définition de ce qui est au cœur de la méthode de Thelin: les composants de base des temps morphologiques. Thelin propose un modèle systématique de description des formes du français en fonction de trois types de variables (temps, aspect et taxis), chacune représentée par la combinaison de deux traits à deux valeurs. La variable temps est spécifiée par les valeurs des traits [PAST] et [FUT]. Le présent est alors caractérisé par [-PAST] [-FUT], le passé [+PAST] [-FUT] et le futur [-PAST] [+FUT]. La variable aspect est définie par les traits [TOT] et [TIME]. La valeur [+TOT] du premier trait correspond à une perspective qui prendre l'événement dans sa totalité, valeur aoristique du passé simple, par exemple. La valeur [-TOT] représente une perspective qui ne saisit qu'une partie de l'événement, par exemple la valeur «sécante» de l'imparfait ou, plus généralement, pour la saisie d'un événement en cours. Le second trait permet d'opposer avec la valeur [+TIME] les événements temporellement déterminés, situés au premier plan ou dans un arrière-plan proche, aux événements non déterminés situés dans un arrière-plan éloigné (générique ou habituel) avec la valeur [-TIME]. La variable taxis, quant à elle, inclut les traits [ANT] et [POST], qui permettent de distinguer, indépendamment de leur survenance dans le temps, les événements antérieurs ou précédant un repère ([+ANT, -POST]), les événements coïncidents ou simultanés ([-ANT, -POST]) et les événements postérieurs ([-ANT, +POST]). Pour le calcul de la combinatoire de ces variables sémantiques avec les propriétés aspectuelles des lexèmes verbaux particuliers, Thelin utilise les distinctions vendliennes classiques. L'interaction entre les variables qui définissent la temporalité est exposée à l'aide de schémas très clairs qui éclairent véritablement le propos ([147] et suivantes).

L'originalité du système est, d'une part, qu'il systématisé de façon compacte et élégante des valeurs sémantiques utilisées par d'autres approches pour la description des temps, et, d'autre part, qu'il fait de la «taxis» une variable indépendante du temps et de l'aspect. Certes, Thelin lui-même signale qu'il s'inscrit dans une tradition déjà bien établie, citant notamment les travaux de Tournadre [2004], qui considère aussi comme centrales les notions de perspective et de taxis, mais on lui doit une application détaillée de la notion à l'ensemble du système français, ce qui permet d'en vérifier réellement la fécondité. Le modèle tire aussi parti d'une hypothèse sur la manière de hiérarchiser ces variables. Il est précisé [161] que la taxis ne peut s'appliquer qu'à un processus situé dans le temps. On ne peut en effet imaginer d'ordonner les événements situés hors du temps, c'est-à-dire dans un arrière-plan éloigné. Plus détaillée est l'argumentation qui aboutit à dire que l'aspect est surordonné au temps. Le recours à l'argument tiré de l'analogie de l'aspect dans le domaine des événements avec les fondements gestaltistes de la perception (partie/ tout) aurait cependant pu être renforcé par des références à la typologie des langues. Un schéma permettant de rendre plus concret le fonctionnement des distinctions aspectuelles fondamentales est proposé [162, fig. 5].

L'analyse théorique du chapitre 9 sert d'introduction au chapitre 10, qui constitue le point central du travail. Intitulé *Grammaire temporelle du français*, ce chapitre propose une présentation à couverture large du système aspecto-temporel du français contemporain. L'auteur s'appuie sur de nombreux exemples tirés de corpus littéraires, ou légués par les études précédentes comme des exemples cruciaux, tous analysés en détail dans son cadre théorique. L'auteur ne masque aucun problème et s'il montre que son analyse permet de surmonter certaines difficultés ou contradictions rencontrées par ses concurrents, il n'hésite pas à signaler les problèmes qui lui paraissent non encore résolus. Certains de ces cas mettent en jeu l'établissement des données. On peut relever par exemple la discussion autour de l'exemple au premier abord surprenant [201] emprunté à Sundell:

(10.68) maintenant je partirai

Le commentaire de Thelin donne très justement une possibilité d'interprétation avec une valeur «non temporelle dérivée» que l'on pourrait préciser comme argumentative ou discursive 'à ce point de la discussion, (je peux dire que) je partirai'. Mais on peut ne pas être d'accord avec l'idée que cette interprétation est indépendante de la place occupée par l'adverbe. De façon générale, la question de la position de l'adverbe dans ce type de combinaison aurait mérité une discussion plus approfondie, comme on le verra plus bas. Le chapitre 10 contient en outre d'intéressantes propositions de mise à jour terminologiques. Le chapitre 11, qui termine l'ouvrage, traite l'emploi de 'depuis + durée' avec le passé et le plus-que-parfait. Beaucoup plus qu'un appendice, ce chapitre peut être considéré comme une proposition de validation empirique du modèle de l'auteur. On y trouvera notamment [225-226] une discussion intéressante sur les conditions qui permettent de combiner *depuis + durée* avec un verbe prototypiquement atélique au passé composé et qui justifient le contraste proposé par Gosselin entre:

(11.35) * Il a lu depuis deux heures

(11.37) Depuis quinze jours, j'ai beaucoup lu

Dans ce dernier exemple une interprétation télique de *lire* «est rendue possible par un complément qui clarifie le télos de l'événement (*beaucoup*)». On pourrait ajouter

que, dans la même veine explicative, l'antéposition du complément de temps dans le premier exemple pourrait améliorer son acceptabilité en favorisant également une lecture télétique : (qu'est-ce qu'il a fait depuis deux heures ?) *Depuis deux heures, il a lu*.

Les quelques réserves que l'on pourrait formuler sur ce travail pour l'essentiel cohérent et fécond concernent, outre l'organisation de la première partie déjà discutée, les points suivants.

La perspective onomasiologique qui est finalement adoptée aboutit parfois à des solutions un peu artificielles ou manquant de généralité. Ainsi l'analyse du passé composé est présentée sous deux rubriques : celle du 'présent antérieur' [173], qui est aspectuellement polysémique et celle du 'passé temporellement déterminé' où il voisine avec le passé simple, les deux temps étant donnés prototypiquement comme des variantes diaphasiques. On pourrait discuter cette analyse, d'une part, sur le terrain de la simplicité, en remarquant qu'une analyse en termes guillaumiens du passé composé comme un accompli du présent semble suffisante pour couvrir l'ensemble de ses emplois et, d'autre part, sur celui de l'adéquation empirique, car, là encore, la différence de comportement relevée par Guillaume : * *il marcha déjà / il a déjà marché*, suffit à montrer que l'on n'est pas en présence de simples variantes diaphasiques, mais bien de deux temps relevant de deux valeurs distinctes en langue. La valeur aoristique du passé composé pourrait, dans cette perspective, être traitée comme un effet de sens contextuel. On peut admettre l'hypothèse polysémique, mais il n'est pas dit clairement par exemple pourquoi le passé composé peut avoir un sens de passé, chose que Guillaume avait résolue en parlant d'accompli du présent.

Ce sont finalement les théories contextuelles et discursives, pour lesquelles le sens communiqué ne se limite pas à la seule combinatoire des dénotations des unités phrasiques mais repose aussi largement sur des phénomènes textuels et discursifs, qui sont le moins discutées dans ce travail. On peut regretter par exemple que les travaux de Berthonneau & Kleiber¹ et de De Mulder ou Patard (voir plus bas) ne soient pas mentionnés. L'analyse reste traditionnellement limitée au domaine de la phrase, alors que les fonctions discursives des morphèmes grammaticaux en général font l'objet de nombreuses études. La notion d'arrière-plan proche aurait été éclairée par des rapprochements avec les traitements «anaphoriques» des temps verbaux dont se réclament ces auteurs.

Enfin, on peut s'interroger sur la décision de ne pas aborder la question du rapport entre le temps, l'aspect et la modalité, notamment épistémique. Pourtant le futur est traité et les formes du conditionnel sont mentionnées à l'occasion. La valeur modale du futur observable dans des exemples comme *il aura sans doute manqué son train, ce sera un simple oubli de sa part*, ne me semble pas explicable à l'aide des seuls paramètres temps-aspect exposés dans le chapitre 9. Cependant, une référence aux travaux de Patard et De Mulder², par exemple, aurait pu, sans introduire de trait spécifiquement

¹ A.-M. Berthonneau / G. Kleiber, «Pour une réanalyse de l'imparfait de rupture dans le cadre de l'hypothèse anaphorique méronomique», *Cahiers de praxématique* 32 (1999), 119-166.

² A. Patard / W. De Mulder, «Aux origines des emplois modaux de l'imparfait. Le cas de l'emploi hypothétique et de l'emploi contrefactuel», *Langages* 193 (2014), 33-47.

modal, indiquer une piste pour dériver certaines valeurs modales de valeurs temporelles et aspectuelles.

La dernière interrogation concerne le statut problématique des données utilisées. Cet ouvrage s'inscrit dans la grande tradition des études envisageant l'ensemble du système verbal français de Imbs à Barceló & Bres en utilisant un nombre limité d'exemples, soit tirés de la compétence du linguiste, soit de l'écrit littéraire. Mais, de l'avis même de l'auteur, il pourrait être le dernier dans cette perspective [240] : « L'analyse [...] peut-être regardée comme une étude fondamentalement théorique, préparatoire, dans le cas idéal, à une recherche sur corpus plus vaste et statistiquement consolidée ». À l'heure où précisément les moyens techniques permettent de grands progrès à la linguistique de corpus et à la linguistique expérimentale, la prochaine grande synthèse sur les temps verbaux du français devrait, en effet, s'appuyer sur une base empirique incontestable.

Mais mis à part ces réserves, qui ne remettent pas en cause les résultats essentiels du travail, le livre de Nils Thelin présente dans son ensemble des avancées notables dans l'étude de la temporalité au sens large du français contemporain. Le lecteur tirera en outre grand profit des controverses menées par Thelin avec les auteurs qu'il critique, sans doute, mais dont il reconnaît la contribution à l'élaboration de son modèle.

Henri-José DEULOFEU

Charlotte MEISNER, *La variation pluridimensionnelle. Une analyse de la négation en français*, Bern, Peter Lang, 2016, XIII + 334 pages.

En français, la négation est exprimée, dans une phrase verbale, par deux marqueurs négatifs qui, le plus souvent, encadrent le verbe, *ne* à sa gauche, les autres (*pas*, *plus*, *jamais*, ...) à sa droite, contrairement à beaucoup de langues européennes qui se contentent d'un seul marqueur (*ne...pas* vs *nicht*, *not*, ...). On observe depuis longtemps que ce double marquage est instable : le terme *ne* est souvent omis, pour diverses raisons, plus ou moins bien expliquées.

Le livre de Charlotte Meisner « se propose d'analyser la variation linguistique observée dans l'expression de la négation du verbe fini en français phonique moderne [sic] » [1] – *je ne sais pas* vs *je sais pas* – autrement dit « La variation \pm *ne* en français » [ibid.]. Ch. Meisner décrit finement cette variation, dans toute sa complexité, et en présente une hypothèse explicative générale séduisante.

Cet ouvrage constitue la publication de sa recherche doctorale et, à la lecture, il « sent » un peu la thèse, surtout par les nombreuses répétitions qui figurent dans les « conclusions intermédiaires » et les résumés de fin de chapitres. Ces reprises aident au moins le lecteur à bien suivre la démonstration rigoureuse de Ch. Meisner.

Car cette recherche, construite à partir de lectures nombreuses et variées, est solide et cohérente. Partant d'une synthèse des recherches disponibles, y compris en diachronie, sur la variation \pm *ne* (chap. 2), qui est conçue comme une « *variable pluridimensionnelle* » [7], elle s'appuie sur un corpus (chap. 3) auquel elle applique (chap. 4) des « analyses exploratrices et multifactorielles » [9] pour évaluer les approches de cette variation et proposer une explication prosodique originale (chap. 5).

Dans sa mise au point initiale sur la négation en français, Ch. Meisner distingue la «négation de phrase» et la «négation de constituant» et, suivant un modèle typologique général, la «négation standard» vs «non standard». Son classement des termes négatifs, qui diffère des analyses habituelles du français (négation totale / partielle / exceptionnelle), est parfois pris en défaut, comme, par exemple, dans son traitement contradictoire du pronom *rien* [31 et 33]. L'ouverture diachronique donne une vue éclairante de «l'évolution de la négation en français» [19], qui illustre le «cycle de Jespersen» [20]. Il semble que le changement ne soit pas rapide, mais qu'il y ait une «évolution lente» [26] depuis plusieurs siècles vers l'absence de *ne* à l'oral. Ch. Meisner s'appuie sur le journal du médecin Héroard, qui témoigne du parler du jeune Louis XIII, dont les variations de la réalisation de *ne* sont comparables à celles d'aujourd'hui. Perspective intéressante, à vérifier sur d'autres écrits de proximité du XVII^e siècle qui reflètent indirectement les pratiques orales.

Ch. Meisner a constitué un corpus de français oral à partir de l'enregistrement de 72 locuteurs français et suisses (romands), en situations contrastées d'exams universitaires (distance) et de conversations et de discussions (immédiat communicatif). Après un tri rigoureux – éliminant notamment le *ne* de liaison après *on*, car il est impossible de distinguer à l'oral *on* et *on n'*, elle retient 334 constructions négatives, dont 18% seulement avec *ne*, produites par 54 locuteurs différents. Elle a mis en ligne l'annexe du livre [325] et elle offre la possibilité de consulter l'ensemble de son corpus «T-zéro» sur une URL de l'université de Zurich (excellente présentation, facile d'accès).

Ce corpus lui permet de tester les explications de la variation $\pm ne$, d'en affiner certaines et d'en récuser d'autres. Distinguant les facteurs extralinguistiques et linguistiques, elle retient trois facteurs extralinguistiques significatifs. Suivant la situation de communication (modèle de P. Koch et W. Oesterreicher), «la production de *ne* est plus élevée dans la distance communicative que dans l'immédiat, mais toujours loin d'être conséquente» [163]. Et, plus surprenant, les locuteurs suisses emploient moins souvent *ne* que les Français, mais uniquement dans la distance communicative, le comportement des deux groupes étant «très similaire» dans l'immédiat. Ch. Meisner constate une plus forte sensibilité des Français à la norme en situation de distance dans l'examen oral. Elle observe aussi «l'absence de *ne* dans la production des locuteurs bilingues» [*ibid.*], à confirmer par d'autres recherches sur les usages de ces locuteurs.

Concernant les facteurs linguistiques, on oppose habituellement l'absence de *ne* après des sujets pronominaux (clitiques) et sa présence après des sujets lexicaux. Certes, la longueur du sujet influence la variation $\pm ne$, mais Ch. Meisner constate un continuum des «sujets légers» (-*ne*) aux «sujets lourds» (+*ne*) qui demande un tri des pronoms sujets: si les clitiques légers (ou non standards, comme [t], [i]), y compris *ça*, se passent de *ne*, on peut le rencontrer plus souvent après *qui* et des clitiques lourds (*nous*, *vous*, *elle*) et le plus souvent après des sujets lexicaux, des noms propres et les pronoms indéfinis négatifs [166]. Et *ne* est également absent après des sujets redoublés (*moi je l'aime pas du tout*) ou dans *c'est figé*.

Parmi les nombreuses variables qui expliquent la présence ou l'absence de *ne*, trois sont interdépendantes dans tout le corpus: le type de sujet, le type de phrase (*ne* est plus fréquent dans les subordonnées et les relatives) et la situation de communication, «facteur très puissant» [202]. Pour faire le bilan des différentes explications de la variation $\pm ne$, l'approche sociolinguistique qui différencie les usages par l'âge, le métier ou la forma-

tion des locuteurs semble difficile à tenir, sans doute à cause de l'échantillon choisi. Il en va de même de «l'approche diglossique» qui postule que les deux situations de distance et d'immédiat correspondent à deux grammaires du français [93]; or, «presque toutes les variantes apparaissent dans les deux sous-corpus» de l'immédiat et de la distance [229]. L'affirmation de l'incompatibilité entre *ne* et les autres clitiques devant le verbe doit être restreinte à «certaines variantes clitiques» [219]. Le traitement pragmatique de *ne* «comme une particule emphatique» [230] se limite aussi à certains cas.

Cette description fouillée et minutieuse de la variation \pm *ne* aboutit à la formulation d'une hypothèse explicative générale, fondée sur la prosodie. Partant du modèle prosodique de Jun / Fougeron¹ et considérant le fonctionnement des deux accents en français, Ch. Meisner pose que «l'omission fréquente de *ne* avec les sujets clitiques est due à une tendance de compensation prosodique» [242]. Comme les clitiques ne peuvent pas porter l'accent d'insistance initial, contrairement aux sujets lourds, on a tendance à les éviter pour que cet accent se place le plus tôt possible au début de l'énoncé. Cela implique la réduction des séquences clitiques, *ne* y compris, et même, en cas de cumul de clitiques, des élisions de voyelles et des fusions de consonnes («chais pas, chuis pas»). Inversement, comme les sujets lourds qui peuvent porter l'accent initial n'ont pas besoin de cette compensation, *ne* s'emploie après eux. Cette explication prosodique s'accorde parfaitement avec les sujets redoublés, les types de phrase et d'autres contextes négatifs (infinitifs et impératifs négatifs). Bien plus, la variation situationnelle apparaît comme «épiphénomène des facteurs prosodiques» [274]. Car dans la structure argumentale préférée de l'immédiat communicatif, le français évite les sujets lourds et préfère les sujets clitiques, qui impliquent l'absence de *ne*. Cette hypothèse générale est séduisante, mais il conviendrait de la vérifier sur des données phonétiques objectives de mesure du signal d'intensité, principal marqueur de l'accent d'insistance. En effet, cet accent étant optionnel, contrairement à l'accent final rythmique, il faudrait s'assurer qu'il est bien placé ou non aux endroits sensibles indiqués car, dans certains schémas, il nous semble donné comme répété à la manière d'un accent tonique qui n'existe pas en français [258, 260, par exemple].

En tout cas, l'ouvrage de Ch. Meisner constitue une étape marquante dans l'étude de la variation \pm *ne* en français. Solidement étayé, il montre l'importance décisive des facteurs linguistiques et il postule que *ne* continuera d'exister au moins dans les «contextes qui le favorisent prosodiquement, comme les sujets lourds et les constructions subordonnées» [290]. Car cette étude s'inscrit également dans une perspective historique sur l'évolution des langues.

Jean-Christophe PELLAT

¹ Sun-Ah Jun / Cécile Fougeron, «A phonological model of French intonation», in: Antonis Botinis (ed.), *Intonation: analysis, modeling and technology*, Dordrecht, Kluwer, 2000, 209-242.

Gabriele GIANNINI, *Un guide français de Terre sainte, entre Orient latin et Toscane occidentale*, Paris, Classiques Garnier, 2016, 352 pages.

Le court guide de pèlerinage en Terre Sainte, au cœur ici du projet de Gabriele Giannini, est un bref texte en prose qui occupe six colonnes des deux derniers feuillets (f. 173r à 174r) du manuscrit II.280 de la bibliothèque communale Ariostea de Ferrare (F). Ces «santiuari li quelz home trove e-le saint pelerinajes d'outre la mer», selon la rubrique introductory (f. 173r), sont copiés à la suite de la première rédaction du *Trésor* de Brunet Latin, selon un texte que les spécialistes de l'encyclopédie situent dans la première famille des manuscrits, famille dont les liens avec l'Outre-mer, pour ses témoins les plus anciens, sont désormais bien établis. Ce sont d'ailleurs des travaux récents portant sur le *Trésor* qui ont donné l'occasion à Gabriele Giannini d'identifier le bref guide qui suit l'encyclopédie; il en donne ici l'édition, accompagnée d'une substantielle mise au point, d'une part sur la complexe tradition textuelle des guides qui lui sont, de près ou de loin, apparentés, de l'autre sur les objets manuscrits qui nous les ont transmis.

Ce guide d'Acre à Jérusalem, dont la matrice daterait du XIII^e siècle [8], a déjà donné lieu à des éditions, dans les versions transmises par les autres témoins manuscrits identifiés (les références bibliographiques des éditions antérieures figurent p. 251), mais la tradition textuelle n'avait pas donné lieu, jusqu'à présent, à une étude de synthèse; l'édition du texte du ms. de Ferrare, qui occupe comme l'explique le préambule de l'ouvrage une «position singulière» par rapport à «cette constellation de textes» [8] français, mais aussi latins et italiens, se veut de ce fait l'occasion d'une nouvelle perspective sur cet ensemble, alimentée notamment par une étude soigneuse du contexte manuscrit de chacun des témoins: en donnant les «coordonnées codicologiques, linguistiques et culturelles» de ces témoins [26], l'objectif est de dresser l'histoire de la production du texte et surtout, finalement, de sa réception.

Le contexte de production du manuscrit de Ferrare (F), au centre de l'étude, met par ailleurs en jeu trois champs de recherche particulièrement féconds dans les travaux des philologues, des codicologues et des historiens de l'art de ces dernières années: celui des manuscrits pisano-génois, copiés à Gênes par des prisonniers pisans à la suite de la bataille de la Meloria (1284), dont F fait partie¹; celui du français d'Outre-mer (à la suite notamment des deux articles de synthèse publiés par Laura Minervini²), du fait des liens avec la Méditerranée orientale qu'entretiennent les deux textes principaux copiés dans F (le *Trésor* et le guide); enfin celui du français parlé et copié en Italie, particulièrement interrogé ces dernières années dans le sillage de travaux sur le multilinguisme ou la fran-

¹ On ajoutera d'ailleurs à la bibliographie du présent ouvrage un article récent de Fabio Zinelli qui fait également le point sur la *scripta* pisano-génoise, «Au carrefour des traditions italiennes et méditerranéennes. Un légendier français et ses rapports avec l'*Histoire ancienne jusqu'à César* et les *Fait des Romains*», in: Elisa De Roberto / Raymund Wilhelm (ed.), *L'agiografia volgare. Tradizioni di testi, motivi e linguaggi. Atti del congresso internazionale, Klagenfurt, 15-16 gennaio 2015*, Heidelberg, Winter, 2016, 63-131.

² «Le français dans l'Orient latin (XIII^e-XV^e siècles). Éléments pour la caractérisation d'une *scripta* du Levant» et «Les emprunts arabes et grecs dans le lexique français d'Orient (XIII^e-XV^e siècles)», *RLiR* respectivement 74 (2010), 119-198 et 76 (2012), 99-197.

cophonie médiévale. L'étude qui précède l'édition embrasse donc une matière touffue, dont on brossera d'abord le déroulé.

Le premier chapitre («Les manuscrits», [11-140], le plus fourni, décrit méticuleusement les six témoins français du guide. Ces derniers nous présentent des contextes de lecture très différents, qui en éclairent la réception.

- *F* (Ferrara, Biblioteca Comunale Arioste, II.280 [11-43]) fait partie, comme on l'a dit, de l'ensemble des manuscrits réalisés à Gênes par des copistes pisans à la fin du XIII^e siècle, dont G. Giannini dresse une liste amendée, en l'état actuel des connaissances, en complément des travaux antérieurs de R. Benedetti, F. Cigni et F. Zinelli [25-29]. On signalera au passage une coquille sur la cote du numéro 38, Lyon, BM 866 (*Légendier A*), et deux difficultés de dénombrément, inhérentes aux recensements basés sur des unités codicologiques qui ont pu être recomposées – ou dissociées : les fragments 25, 26 et 27, qui proviennent probablement d'un même manuscrit, comme l'a montré Françoise Vielliard³, devraient-ils à ce titre figurer sous trois numéros différents ? On signalera à l'inverse que le manuscrit Paris, BnF, fr. 1113 (n° 32) contient aujourd'hui, outre le *Trésor*, un fragment de l'*Histoire ancienne jusqu'à César* inséré dans sa reliure mais provenant d'une autre unité codicologique, elle aussi d'origine pisano-génoise.

Les caractéristiques matérielles de *F*, manuscrit de facture modeste, dont la réalisation semble souvent se signaler par une certaine rapidité d'exécution, correspondent à celles mises en avant par Francesca Fabbri pour la majorité de la production pisano-génoise. G. Giannini constate par ailleurs une «parenté étroite» [24], en termes d'écriture et de décoration, avec le travail du copiste du BnF, fr. 1463 (compilation arthurienne de Rusticien de Pise). Le manuscrit a fait par ailleurs l'objet d'une lecture attentive, comme en attestent les interventions et annotations de mains médiévales ultérieures ; ses espaces blancs ont également été utilisés comme support de quatre sonnets en italien, dont le *Guido, io vorrei che tu e Lapo e io* de Dante, et d'une paraphrase en français de l'*Ave Maria*, pour lesquels nous sont proposées des éditions. Ces pièces donnent des indices sur le contexte culturel de lecture et de réception au XIV^e siècle du guide, arrimé ici au *Trésor*.

- *B* (Bruxelles, KBR, IV 1005 [44-67]) est un recueil pieux bilingue «au profil matériel modeste» [64], dont la décoration est «à dater peut-être du début du XIV^e siècle» [57]. Ce recueil est avant tout destiné à des pratiques dévotionnelles féminines, ce que montrerait notamment l'importance accordée à la figure de sainte Marguerite, patronne des femmes en couches. G. Giannini indique, en citant un autre exemple, que l'insertion d'un guide de pèlerinage en Terre sainte dans ce type de recueil n'est pas étonnant.
- *V* (Città del Vaticano, BAV, Vat. lat. 3136 [68-81] est un recueil bilingue franco-catalan contenant deux ensembles codicologiques : le premier a été réalisé dans l'entourage des Hospitaliers à Rhodes en novembre 1341, le second après 1367. La composition de l'ensemble est cependant homogène puisque le recueil contient des textes historiques et juridiques du XIV^e siècle liés à l'ordre des Hospitaliers. Le scribe responsable des cahiers relevant du premier ensemble, auquel appartient le guide, écrit par ailleurs «dans une *scripta* française subissant l'interférence de

³ «Le *Roman de Troie* en prose de la version du ms. Rouen Bibl. mun. O.33. *Membra disjecta* d'un manuscrit plus ancien?», *R* 109, 502-539.

l'occitan, de façon plus ou moins marquée» [74]; elle correspondrait, comme l'indique l'auteur en citant Roberto Cierbide (2005), à la langue «employée par les membres de l'Ordre de Saint-Jean en Orient». La présence du guide s'expliquerait ici par le rôle originel de l'ordre dans la protection des pèlerins en Terre Sainte. G. Giannini note cependant que l'itinéraire du guide y est bien celui «classique» du XIII^e siècle, et qu'il ne comporte donc aucune mention particulière de Rhodes ni des possessions des Hospitaliers [81].

- *P* (Paris, BnF, fr. 9082 [82-103]), d'après d'une part les enluminures et la décoration, de style italien, et plus spécifiquement romain, et d'autre part l'écriture, française, serait le fruit de la collaboration de scribes français et d'artistes italiens réunis à Rome entre 1293 et 1295. Il aurait été destiné, comme le ms. Bruxelles, BRB 10168-172, qui lui est apparenté, à un «commanditaire proche des milieux curiaux et aristocratiques romains et animé par des sentiments favorables envers la maison d'Anjou» [95]. Il contient l'*Estoire d'Eracles*, une traduction/adaptation en prose de l'*Historia Ierosolimitana* de Guillaume de Tyr, suivie d'une continuation jusqu'en 1275; deux textes courts viennent compléter le dernier cahier de l'*Estoire*, le guide ainsi qu'une bulle, en latin, de Boniface VIII, entre lesquels s'intercale une table: G. Giannini note ainsi que le recueil dégage une forte homogénéité en s'organisant autour de l'Orient latin. Il postule un recueil constitué suite à l'«effet de choc produit par la perte» d'Acre en 1291 [100] et souligne le lien probable du manuscrit avec un groupe de témoins de l'*Eracles* réalisés à Acre.
- Dans *W* (Wien, ÖNB, Cod. 2590 [103-119]), le guide suit un texte encyclopédique très répandu, le *Sidrac*, composé dans l'Orient latin en 1268 (il s'agit ici de la version courte G5). La particularité du manuscrit est d'être illustré (9 enluminures en tout, dont 4 pour le guide), illustration sur la base de laquelle est proposée une datation; G. Giannini propose de suivre l'hypothèse de Françoise Fery-Hue, qui le situe vers 1280.
- Enfin *C* (Cambridge, University Library, Cg.6.28 [119-136]) est un recueil organique réalisé en Angleterre vers 1300 et composé de textes en vers et en prose copiés par deux mains différentes; quatre de ces textes présentent un lien avec l'Orient: le *Roman des sept sages*, l'*Ordene de chevalerie*, la *Terre des Sarazins* ainsi que le guide. G. Giannini note ainsi que «le guide [y] est calé dans un bloc de litt. géographique (3-5) et anime une suite de textes centrés sur la Terre sainte (4-5)» [128]; il propose de voir également dans la confection de ce recueil une réponse au choc ressenti après la perte définitive d'Acre.

L'examen des témoins fait ainsi voir deux grands types de réception du guide, celui-ci «figur[ant] en guise d'appendice à la suite d'un texte majeur, encyclopédique ou historiographique», dans des manuscrits de la fin du XIII^e siècle, ou bien se trouvant «calé au sein d'un recueil historico-juridique, pieux ou moralisant, mais toujours en harmonie avec les textes environnants», dans des recueils plus modestes, présentant de nombreuses marques de lecture, et composés dans la première moitié du XIV^e siècle.

Le chapitre suivant («La tradition des textes» [141-159]), plus court, mais très dense et parfois difficile à suivre, interroge les relations entre les différentes versions apparentées, de façon plus ou moins proche, au guide transmis par *F*: trois itinéraires latins (*Innominati V, IX et X*), les six guides français figurant dans les manuscrits décrits au chapitre précédent, un septième et dernier guide français plus lointainement appa-

renté, les *Pelrinages communes* (un seul témoin) ainsi que deux textes italiens dont on ne connaît également qu'un seul témoin, l'*Itinerario ai luoghi santi*, volgarizzamento toscan, et les *Viagi ke debbono fare li pelegrini ke vanno oltramare*, siennois. L'éditeur souligne la difficulté d'établir les relations entre les différentes rédactions ou versions du texte, du fait des grandes variations constatées, inhérentes, en partie, au genre du guide. Il voit cependant, pour les six manuscrits français décrits, des indices d'un modèle commun, peut-être, au vu de certains éléments lexicaux résiduels, rédigé vers 1219-20 en Terre sainte, tandis que le texte de *F* se révèle souvent assez indépendant; il propose de dater, d'après des éléments internes, *B* et les guides latins après 1229, et après 1261-65 le groupe formé par *VPW* et *C*, ainsi que l'*Itinerario* et les *Pelrinages communes*. L'étude des variations textuelles, basées en partie sur les altérations des indications géographiques de l'itinéraire, est également l'occasion pour l'éditeur de s'interroger sur l'utilité effective de ces guides. Si cette dernière est une réalité, les versions d'une partie des témoins (notamment *F*) montrent également que c'est en tant qu'itinéraire mental, structurant le souvenir même des lieux bibliques, qu'ils sont utilisés et copiés.

L'édition du texte de *F* est enfin précédée d'une étude de sa *scripta* et de son contexte socio-culturel [161-205]. La *scripta* du *Tresor*, qui rappelons-le précède le guide, présente des «traces résiduelles du français du Levant», ainsi que les modifications habituelles que l'on retrouve dans les textes copiés en Italie aux XIV^e et XV^e siècles. L'auteur identifie plus précisément des formes qui seraient caractéristiques de la Toscane occidentale au XIII^e siècle. Il constate également que ces formes «italianisantes» sont assez peu nombreuses, comme c'est d'ailleurs le cas dans les manuscrits du groupe pisano-génois, qui présentent même «un infléchissement de la *scripta* française encore plus tenu» [171]. Le poids de l'italien comme du toscan aurait davantage joué dans la *scripta* du guide, et a sans doute contribué à atténuer les traits du Levant; cela aboutirait parfois à une véritable refonte du texte selon le système linguistique du copiste, phénomène qui semblerait assez singulier dans le groupe des manuscrits pisano-génois.

L'analyse scriptologique confirme donc celle codicologique en situant la copie (ou le lieu d'origine du copiste) en Toscane occidentale, et peut-être à Pise, en cohérence avec le contexte culturel de la ville, brossé pour finir le chapitre, et de son réseau économique tourné vers la Méditerranée orientale.

L'édition du guide contenu dans *F* [207 à 212], enfin, est suivie d'abondantes notes [213-249], et complétée, comme le justifie l'importante variation textuelle, par l'édition autonome de *B*, de *C*, et enfin du groupe *VPW*, dont les textes apparaissent en parallèle. Un index des noms propres et un glossaire viennent compléter l'ensemble. L'édition est soignée; on peut simplement noter, à partir des pratiques éditoriales présentées avant l'édition comme par une comparaison avec le premier feuillet reproduit en début d'ouvrage [12], que le «respect soigneux de la lettre du manuscrit» annoncé, et tout à fait justifié par la singularité de *F* du point de vue de la langue comme de sa situation dans la tradition textuelle, ne s'applique pas ici aux éléments relevant de la segmentation graphique ni du «codage» sémiotique et visuel que sont les abréviations. L'emploi de la ponctuation, des blancs de mot, des majuscules, des articulations visuelles que représentent les initiales n'est ni signalé, ni étudié ou mentionné dans les principes donnés en introduction; il est dommage, face à cet état de langue justement singulier, et à ce texte, assez court, que la segmentation des unités, à tous les niveaux, n'ait pas été prise en compte, dans l'analyse sinon dans la lettre du texte édité. Peut-être aurait-il été aussi intéressant d'indiquer les mots qui ont fait l'objet d'une résolution d'abréviation, afin

de documenter les pratiques du copiste dans ce contexte socio-linguistique particulier. Du côté des pratiques éditoriales, on peut également s'interroger sur la valeur de *z* final dans le guide, et sur l'usage de l'accent sur les *e* le précédant le cas échéant : on lit en effet «meïsmez» 1.4, «li anglez» 5.3, etc., qui montrent que *z* n'indique pas forcément la tonalité de la voyelle précédente ; on aurait dans ce cas attendu «degréz» 4, etc. Quelques petits détails de mise en forme pourraient également aider le lecteur à naviguer plus aisément dans le texte édité, comme l'indication, au fur et à mesure du texte, du changement de colonne et de feuillet dans le manuscrit, ainsi que le report systématique des leçons rejetées, qui faciliterait l'apprehension de ces dernières (ainsi «c[h]ouc<h>ant», 17, pour laquelle l'absence de note de bas de page laisse supposer une leçon originelle en «choucant», confirmée au détour de la note de fin consacrée à l'ensemble du paragraphe). On peut d'ailleurs se demander si le système choisi (des chevrons pour noter les modifications et les ajouts, des crochets droits pour les lettres à supprimer, sans doute pour signaler toutes les interventions dans le corps du texte édité), n'a pas parfois gêné l'éditeur : ainsi «Sant Elya», 14, qui est une correction pour «Sante clya», leçon indiquée en note de bas de page, figure dans le texte sans signe diacritique ; on attendrait «Sant E[c]lyya», mais la modification de la segmentation des unités graphiques a peut-être gêné, ici, l'éditeur, qui n'a pas indiqué la correction. Une harmonisation des pratiques sur ces points permettrait de clarifier le statut des différentes interventions. Mais il s'agit ici de détails.

On voit donc que la fécondité et l'ampleur des champs de recherche sollicités comme la complexité des traditions textuelles mises en jeu justifient tout à fait l'ampleur de l'étude (195 pages pour 6 colonnes de texte édité). L'ensemble ne semble cependant pas encore totalement abouti, notamment dans sa structure. Il est dommage par exemple que la méthodologie même qui sous-tend le projet d'ensemble de l'ouvrage (partir des «coordonnées», citées plus haut, des témoins manuscrits) n'ait pas informé davantage, au sens propre, l'étude qui en est le résultat : on perd souvent de vue l'objectif général de l'étude au profit de points de détail, parfois digressifs. Certaines parties des notices manuscrites mériteraient ainsi d'être élaguées (ou leur structure repensée) : l'histoire de la collection Phillipps et de sa dispersion, par exemple, qui occupe les pages 50 à 52 de la notice du ms. B, assez bien connue, n'intéresse pas directement le contexte de production ni de réception médiévale et moderne du manuscrit. À l'inverse, les remarques conclusives [43] sur les liens entretenus avec les textes «principaux» du ms. *F* par les courtes pièces copiées ultérieurement par des lecteurs médiévaux dans les espaces restés libres auraient mérité d'être développées, notamment en ce qui concerne le milieu plurilingue dans lequel le manuscrit a été utilisé et reçu ; même chose sur l'usage d'un recueil pieux comme l'est le ms. B, et sur l'horizon géographique mental qu'il met en place. L'accumulation des informations donne ainsi souvent l'impression au lecteur d'être confronté aux matériaux d'une enquête, toujours sérieuse et documentée, mais dont la structuration ne permet pas aux conclusions attendues de se développer pleinement.

Regrouper et restructurer en partie les informations aurait également permis de gagner en clarté pour le lecteur, parfois désorienté par la masse des informations. Le corpus des textes convoqués dans l'étude est par exemple énuméré au début [9 puis 143], mais sans que le lecteur ait une idée du statut des différents textes les uns par rapport aux autres (s'agit-il de rédactions différentes ? de textes différents avec des éléments communs ? de variantes d'une même rédaction ?). Même si la suite de l'étude permettra d'affiner ces indications, le lecteur en a besoin pour comprendre le choix des six manuscrits décrits (a été éliminé en effet, sans doute parce que trop lointainement

apparenté, le témoin des *Pelrinages communes*), mais aussi pour comprendre l'argumentation développée autour de la tradition textuelle, particulièrement complexe. Une même difficulté à retrouver les informations se voit notamment dans le premier chapitre où manque, pour que le lecteur saisisse toutes les incidences de la description des manuscrits, une fiche d'identité succincte, en début de notice, de chacun des témoins étudiés. Pour retrouver, par exemple, le contenu de *F*, il faut se reporter page 15, au milieu de la première sous-rubrique et, pour les pièces ajoutées par des mains ultérieures, au détour d'une phrase page 32. Même chose pour le ms. *B*, dont la description commence à la page 45 : le lecteur ne trouve la date du recueil que par l'intermédiaire de la datation de la décoration [57], dont il suppose qu'elle est la même que celle de la copie. On en donnera un dernier exemple avec la liste des manuscrits attribués à l'atelier pisano-génois que l'éditeur met à jour à la faveur de la description de *F* [25-29]. Le critère qui gouverne l'ordre de la liste est le regroupement des manuscrits présentant les mêmes textes, ou des textes proches. Cela est intéressant pour élaborer une « trame culturelle » [29] mais rend difficile la comparaison avec les autres listes déjà établies (où les manuscrits sont classés par ordre alphabétique de lieu de conservation). Indiquer rapidement, par exemple en note, les nouveaux manuscrits ajoutés par G. Giannini aux travaux antérieurs aurait permis au lecteur de mieux saisir les apports de l'étude ; dans le même ordre d'idée on aurait également pu souhaiter un peu plus de précisions sur les raisons qui ont amené G. Giannini à noter certains manuscrits, présents dans des listes antérieurement dressées, comme en attente de vérification. Cette liste de manuscrits enfin, qui se veut actualisée par rapport à l'état de la recherche, ne fait pas figurer en son sein le ms. *F* : si l'on peut comprendre la volonté de conserver un caractère progressif à l'analyse, l'un des buts mêmes de l'étude était cependant de situer fermement ce manuscrit dans ce groupe.

Enfin, il est dommage que l'ensemble de l'étude n'ait pas été soumis à une relecture attentive : en dehors de quelques – inévitables – coquilles, un certain nombre de constructions syntaxiques, de formes morphologiques ou lexicales fautives rendent parfois la compréhension du propos difficile, desservant un travail solide et intéressant, qui, en dépit de quelques réserves sur sa structure d'ensemble, renouvelle les connaissances sur ce guide de pèlerinage en Terre sainte, et sur les manuscrits qui l'ont donné à lire.

Anne ROCHEBOUET

Peter WUNDERLI (ed.), *Le Nouveau Testament occitan de Paris (Ms. BN fr. 2425)*, 2 t., Tübingen, Francke, 2016, 434 + 335 pages.

Depuis quelques années, l'auteur de la synthèse de 1969 (et d'autres travaux marquants parus vers 1970) sur les traductions occitanes de la Bible a repris le dossier et, après avoir donné une édition fiable du *Nouveau Testament* de Lyon en 2009-2010¹, il offre à présent l'édition du *Nouveau Testament*, acéphale et passablement abrégé, du

¹ Peter Wunderli, *Die okzitanischen Bibelübersetzungen des Mittelalters. Gelöste und ungelöste Fragen*, Frankfurt am Main, Klostermann, 1969 et Id. (ed.), *Le Nouveau Testament de Lyon (ms. Bibliothèque de la ville A.1.54 / Palais des arts 36)*, 2 t., Tübingen, Francke, 2009-2010. Depuis (2017), l'infatigable spécialiste a édité dans

ms. Paris, BnF, fr. 2425. La nouvelle suscitera l'intérêt de nombreux spécialistes – ceux qui s'intéressent à l'histoire des traductions bibliques au Moyen Âge, à la spiritualité méridionale à la fin du Moyen Âge, à la linguistique historique et à la lexicographie de l'ancien occitan, etc. –, sans compter que ce texte attachant se lit avec bonheur d'un bout à l'autre.

Les composantes de l'entreprise éditoriale se distribuent de façon transparente entre les deux tomes. Le premier contient une introduction (1, 1-64) et l'intégralité du texte (1, 65-434); le deuxième réunit l'étude linguistique (2, 3-48), le glossaire (2, 49-286) et l'index des noms propres (2, 287-335). L'introduction présente l'historique des approches scientifiques de ce texte qui demeurait inédit dans son intégralité (1, 41-45), les principes d'édition (1, 46-53), la bibliographie (1, 54-62) et la liste des abréviations utilisées (1, 63-64). Elle se concentre sur le manuscrit unique (1, 1-23 et 38-41) et sur le mode de traduction (23-38). Pour le ms. BnF, fr. 2425, dont une reproduction numérique en noir et blanc de qualité acceptable est disponible sur le site *Gallica*, P. Wunderli choisit de partir de la description précise qu'en donna S. Berger en 1889² et d'y joindre des remarques ponctuelles sur des aspects sensibles du document (foliotations, rubriques, manicules, annotations adventices, etc.). Sa datation (début du XIV^e siècle) est celle qui a été consacrée par la tradition, mais l'éditeur s'efforce de dater également les différentes interventions que le volume a accueillies au cours de sa vie ultérieure; il expose ses doutes au sujet de la localisation qui fait autorité depuis la fin du XIX^e siècle (Provence méridionale, voire sud-orientale)³; il s'attarde enfin sur le contenu du volume, ses mutilations et lacunes matérielles. L'examen de la traduction confirme les vues esquissées par Berger (1889): négligé et assez libre par rapport à la source, ce *Nouveau Testament* résume, abrège et omet volontiers, mais il paraphrase également, de temps à autre, et il s'avère au final parfaitement orthodoxe, sans aspérités; le seul soubresaut digne de mention est dû à la série de manicules, que P. Wunderli dénomme «marques appellatives (une main avec index tendu, levé ou baissé [...])» (1, 12), dessinées au XV^e siècle, semble-t-il, lors du passage du manuscrit en milieu vaudois, eu égard à la teneur des versets signalés (interdiction du serment, précepte de la pauvreté, mariage des ecclésiastiques, etc.) – on sait combien chez Valdès de Lyon et auprès des générations successives de ses disciples la confrontation avec le texte biblique et les efforts de vulgarisation scripturale ont joué un rôle central dans la définition de l'identité religieuse⁴.

Le texte critique est établi avec soin et les notes de bas de page (leçons corrigées ou rejetées, marques adventices, comparaison avec la Vulgate et avec les autres traductions occitanes, etc.) orientent correctement le lecteur. Certes, on pourrait questionner des

la même collection *Les quatre évangiles occitans dans le Ms. BN fr. 6261*, 2 t., Tübingen, Francke.

² Samuel Berger, «Les Bibles provençales et vaudoises», *R* 18 (1889), 353-422 (415-416).

³ Cf. Paul Meyer, «Recherches linguistiques sur l'origine des versions provençales du Nouveau Testament», *R* 18 (1889), 423-429 (426-429).

⁴ Cf. Alexander Patschovsky, «The Literacy of Waldesianism from Valdes to c. 1400», in: Peter Biller / Anne Hudson (ed.), *Heresy and literacy, 1000-1530*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994, 112-136 et Francesca Tasca, «Le projet biblique antagoniste de Valdès de Lyon selon les mots de frère Étienne de Bourbon», in: Wim François / August den Hollander (ed.), *Vernacular Bible and Religious Reform in the Middle Ages and Early Modern Era*, Leuven, Peeters, 2017, 13-28.

choix spécifiques – par ex., le type *assa* «à sa», fréquent dans le témoin unique, réduit de façon systématique à *a sa* –, mais dans l'ensemble, la cohérence et la lisibilité du texte proposé sont assurées. En outre, un examen un peu approfondi de quelques passages (*Mc 2, 1-17, Mc 13, Lc 10, 1-29, Jn 3, Ac 10, Jc 1, 1 Co 11 et Col 3*) nous a montré que les imperfections et les méprises ne sont pas très nombreuses:

- *Mc 2, 5* «li gran fe» ms. *la gran fe*
9 «perdonat» ms. *p(er)donatz*
17 «vengut» ms. *uengutz*
- *Mc 13, 7* «temas» ms. *temias* et «et ancar non er fait» ms. (*et) ancar no(n) er fins* (ce qui recoupe la Vulgate: «sed nondum finis»)
12 «parentz» ms. *pare(n)t*
22 «Crist» ms. *cristz*
24 face à *claor* du ms., la correction «calor» ne se justifie pas et il vaudra mieux la remplacer par «cla[r]or» (cf. Rn 2, 403-404, s. *claror*)
29 on ne comprend pas en quoi la leçon «sapjas que prop est de la fin» serait «dou-teuse» (1, 91, n. 199), du moment qu'on comprenne *est* comme une 2^e p. pl. et qu'on admette que le traducteur s'est ici détaché de la lettre de la Vulgate («sci-tote quod in proximo sit, in ostiis»)
32 «d'aicella ora» ms. *deicella ora*
- *Lc 10, 11* «s'ajuste<t>» ms. *saiuste(s)* (les chevrons étant utilisés pour signaler «des corrections en interligne ou en marge dans le manuscrit» [1, 49, § 10])
13 «Bersaida» ms. *betsaida*
16 (deux fois), 22 et 23 «qui» ms. *q(ue)*
23 la «note furtive dans la marge droite» (1, 118, n. 111) est une instruction (à l'usage du rubricateur)
29 les feuillets manquants n'étaient pas foliotés «60 et 61» (1, 119), mais 59 et 60
- *Jn 3* la rubrique (1, 149, n. 29) est doublée de l'instruction dans la marge de couture
6 «d'esperit» ms. *des | sperit*
12 le mot biffé dans le ms. est *et(er)nals*, non pas «terenals» (1, 150, n. 33)
20 «las obras» ms. *sas obras*
21 «qui» ms. *q(ue)*
28 «sui trames» ms. *fui trames*
- *Ac 10, 7* «fes venir .iii. de sos cavalliers» ms. p.-ê. *u* «un», transformé en *iii* à la suite d'une intervention postérieure (Vulgate: «vocavit duos domesticos suos, et militem metuentem Dominum [...]»), ce qui expliquerait le singulier (intact) de 8 («t<r>ames lo») et de 9 («lo cavallier»)
28 «aprop<j>ar» ms. *aprop(ri)ar* (cf. d'ailleurs 2, 64, s. *apropriant*)
- *Jc 1, 17 et 22* rubriques (1, 246, n. 3 et 7) doublées par les instructions dans la marge de gouttière
17 «deycent» ms. *deycedens*

– *1 Co 11, 1 «resemblador» ms. *recemblador**

20 l'ajout, couplé à l'instruction habituelle, dans la marge de couture (*cena*), que l'éditeur lit «...tena» (1, 308, n. 182) et rattache à 16 (17-19 étant omis dans la traduction), se réfère manifestement au sujet de *1 Co 20-34*, à savoir la dignité nécessaire aux Chrétiens lorsqu'ils partagent l'Eucharistie (*la senhoral cena* de 20)

27 la n. 186 (1, 309) fait état de certains tildes et lettres écrits sur «rasure» ou ajoutés «par une main de la Renaissance», qui est aussi à l'origine d'autres retouches (10 *els* dans «angels», 27 *s* dans «es»)

31 «*certas non serem jujatz*» ms. p.-ê. *c(er)tas uos serez iuiatz*⁵

– *Col 3, 3 «la nostra vida» ms. *li u(ost)ra uida**

6 l'intégration «mescre[z]ensa» ne semble pas nécessaire, compte tenu de 2, 27, § 38

7 «*con*» ms. *can*

8 «*laysat*» ms. *laysas*

11 l'intégration «circuncis[io] e prepucis» se justifie mal, si ce n'est le désir de reproduire la lettre de la Vulgate («circumcisio et praeputium»), alors que le traducteur pourrait employer ici des adj. substantivés pl. («ni circoncis ni incirconcis»: cf. FEW 9, 304, s. *praeputium*)

13 «*meteises*» ms. *meteyses* et «*tratz*» ms. *cor[...]* (compte tenu de la Vulgate [«habet querelam»], il s'agit p.-ê. d'une forme, éventuellement malmenée par le copiste, du verbe *corelhar*, ou encore de *corrossar*, bien connu du traducteur [2, 88, s. *corrossar*])

22 l'éditeur corrige *Uos seres obezent* du ms. en «*Vos, sers, obezent*», mais on aurait pu aussi défendre l'hypothèse d'une haplographie (**Vos, sers, seres obezent*), eu égard à la Vulgate («*Servi, obedite*»).

L'étude de la langue occupe les p. 3-48 du t. 2 et vise à relever les traits susceptibles de donner des indications sur la datation et la localisation du texte et à «élargir ou approfondir nos connaissances de l'ancien occitan et de sa différenciation variationnelle interne» (2, 5). À la suite d'une enquête généreuse – les phénomènes relevés se distribuent en 65 paragraphes –, P. Wunderli conclut que si une douzaine de faits marquants ramènent à la Provence, une autre demi-douzaine sont typiques du Languedoc, de sorte qu'il est obligé d'admettre à la fois la provenance orientale du témoin unique et son «passé languedocien, soit que son modèle ait été traduit dans le Languedoc, soit qu'il y ait fait station, y ait été copié et muni d'une patine languedocienne» (2, 48). Quant à la

⁵ L'éditeur a lu autrement le pronom (*nos*), ensuite amendé afin de rendre le passage conforme à la Vulgate («non utique judicaremur»), et il a pris la dernière lettre de *serez* pour le signe en forme de 3 valant *m*, notamment en fin de ligne, comme ici: si cet usage est documenté pour les manuscrits occitans du XIV^e siècle, accompagné du tilde de nasalité ou non (cf., par ex., François Zufferey, *Recherches linguistiques sur les chansonniers provençaux*, Genève, Droz, 1987, 108, § 0 et 136, § 0), il faut savoir que le signe en question, employé en fin de mot, vaut habituellement *-es* dans le ms. BnF, fr. 2425. Le système d'abréviation sur lequel repose cette copie est d'ailleurs varié et peu banal: il aurait mérité une description.

datation, P. Wunderli explique qu'il est «interdit de remonter plus loin qu'au début du 14^e siècle» (*ibid.*): il fait manifestement référence au témoin conservé à Paris, puisque partout ailleurs (1, 16, 23, etc.) la traduction est datée avec assurance du XIII^e siècle.

Il est certes possible que le texte ait voyagé avant de se déposer dans la copie arrivée jusqu'à nous, mais les raisons invoquées ne convaincront peut-être pas tout le monde, si «l'argument le plus fort pour le Languedoc est la très fréquente perte de l'-r final» (2, 48): d'abord, elle n'est pas «très fréquente», car, hormis *carce* «prison», forme par ailleurs documentée dans l'Est⁶, on ne la rencontre «pas trop souvent», comme il est dit honnêtement en 2, 23⁷; ensuite, elle n'est nullement inconnue des variétés orientales, dans certaines proportions (cf. Zufferey [1987, 218, § 31], Glessgen [1995, 430, § 3.5.7] et Haupt [2003, 111, § 3 et 138, § 24.5]).

L'ampleur et la variété de l'analyse menée par P. Wunderli ne feront pas oublier que des zones d'ombre subsistent, notamment dans le relevé et le traitement des phénomènes. Par ex., au § 18 (2, 16), où il devrait être question du développement de *v-* devant voyelle vélaire, eu égard à l'intitulé («*uu* pour *u*?»), la discussion glisse rapidement du côté de l'opposition entre formes diphtonguées de notre traduction et formes non diphtonguées du *Nouveau Testament* de Lyon pour le résultat de ōCŪLU, de sorte que le lecteur finit par ne pas être informé du fait que le texte sous examen porte bel et bien quelques exemples de ce *v-* prosthétique (cinq cas de *vuelh(s)/vuels*, d'après l'entrée *uelh* du glossaire [2, 271], huit cas de *vostar* < OBSTĀRE [2, 285, s. *vostar*]). Comme il n'a pas été reconnu, le phénomène donne lieu à des oscillations de traitement dans le texte critique (*uuelh*, *uuelhs* et *uuels*, mais toujours *vosta*, *vostarem*, *vostat*, etc.) et, bien entendu, sa fréquence soutenue dans les textes médiévaux émanant de Provence (cf. Zufferey [1987, 219, § 31], Glessgen [1995, 430, § 3.5.5] et Haupt [2003, 129, § 16]) n'est pas dévoilée au lecteur.

En revanche, si l'assimilation occasionnelle du groupe *-nd-* est dûment signalée au § 36 (2, 26: *redon(n)eza*, *sovennierament*, *segonna*, etc.), on ne comprend pas le choix de joindre *bannas* «cornes» aux attestations de ce phénomène, compte tenu de son étymon (cf. FEW 1, 238-240, s. **bannom*), ni la réticence au sujet de sa caractérisation régionale (cf. Glessgen [1995, 429, § 3.5.2], Gouiran / Hébert [1997, LI, § 14] et Haupt [2003, 130, § 17.3])⁸. Plus loin (§ 54), le type *era agut* «avait été», assez bien représenté, est qualifié

⁶ Cf. FEW 2, 363-364, s. *carcer* (363, § 1.1) et Gérard Gouiran / Michel Hébert (ed.), *Le livre «Potentia» des états de Provence (1391-1523)*, Paris, CTHS, 1997, XLVI, § 4.1.1.

⁷ Où les exemples donnés concernent surtout la réduction de *-rs* à *-s*, que l'on sait largement pratiquée en langue d'oc et bien documentée pour les variétés orientales: cf. Zufferey (1987, 218, § 31), Martin-Dietrich Glessgen, «Okzitanische Skriptaformen III. a) Provence», in: *LRL*, t. 2/2, 1995, 425-434 (430, § 3.5.6), Gouiran / Hébert (1997, XLVI-XLVII, § 4.1.2) et Hans-Christian Haupt, *Le «Roman d'Arles» dans la copie de Bertran Boysset*, Tübingen/Basel, Francke, 2003, 138, § 24.4.

⁸ Ajoutons que le trait est partagé par la ou les main(s) responsable(s) des instructions à l'usage du rubricateur qui occupent encore les marges du manuscrit et du «nombre assez considérable de rubriques, soit en latin, soit en provençal, qui indiquent les dimanches et les fêtes où les textes doivent être lus» (Berger [1889, 367]): par ex., *Lc* 2, 1, 15 et 21 sont tous caractérisés par des instructions et des rubriques portant le mot *calennas* «Noël» (cf. Rn 2, 292, s. *calenda* et FEW 2, 81, s. *calendae*). Au sujet de ces éléments, P. Wunderli se démarque de Berger (1889), qui les attribuait à la main du copiste, et considère qu'ils sont, du moins en partie, l'œuvre de plusieurs

de «phénomène curieux» (2, 38) et on se borne à constater que «ni Ronjat ni Grafström <ne> mentionnent le phénomène» (2, 39). En réalité, il s'agit du «trait morphosyntaxique le plus remarquable de la Provence [...]», qui se rencontre au moyen âge surtout dans les zones orientales» (Glessgen [1995, 431, § 3.6.7]). Bref, chaque élément de cette enquête copieuse doit être vérifié et complété avant d'être utilisé comme base pour d'autres raisonnements.

Le glossaire, qui occupe la plus grande partie du t. 2, est très généreux et présente, pour chaque mot, le terme correspondant dans la Vulgate. Les principes et les choix qui le régissent ne feront pas tous l'unanimité – par ex., l'éparpillement subi par de nombreux mots, du fait de leur mobilité graphique et/ou phonétique (cf., par ex., 2, 205, s. *preio*, 208, s. *preyso* et 209, s. *prezo(n)*), même si les renvois internes permettent souvent de pallier l'inconvénient (mais dans l'ex. cité, le renvoi attendu fait défaut au sein de la première entrée). Ce qui compte est toutefois que le glossaire présente de façon convenable une riche moisson lexicale, au bénéfice des éditeurs de textes occitans, des lexicographes et de tous ceux qui souhaiteraient exploiter de façon systématique le lexique pour la localisation du texte ou pour l'éclairage de son parcours. Les critères établis pour le glossaire sont employés pour l'index des noms propres, qui est complet et, nous semble-t-il, particulièrement soigné.

Le rythme soutenu de publication des traductions occitanes de la Bible que P. Wunderli a su tenir depuis une dizaine d'années force l'admiration et impose la reconnaissance. Néanmoins, les forces et les faiblesses de cet aboutissement se laissent aisément appréhender.

Gabriele GIANNINI

intervenants (1, 10-11 et 17). Cela est vraisemblable, mais ce qui importe le plus est que, des réserves ayant été laissées par le copiste au bénéfice du rubricateur et le procédé professionnel de l'instruction à l'usage de ce dernier ayant été mis à contribution, ces rubriques formant une sorte de calendrier liturgique, par ailleurs incomplet, ont dû être prévues dès le départ et tracées pour l'essentiel pendant la phase d'exécution du ms. BnF, fr. 2425.